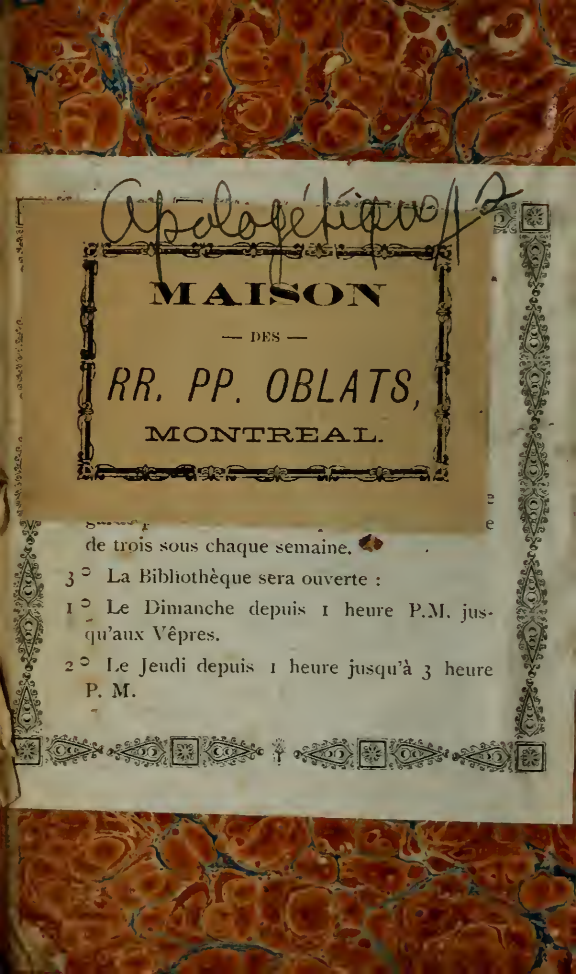


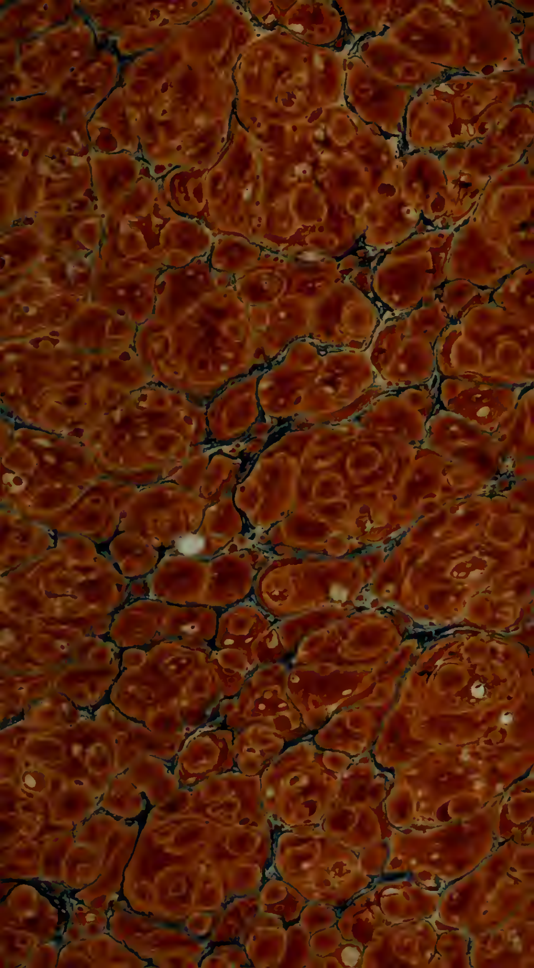


de trois sous chaque semaine.

3° La Bibliothèque sera ouverte :

1° Le Dimanche depuis 1 heure P.M. jusqu'aux Vêpres.

2° Le Jeudi depuis 1 heure jusqu'à 3 heure P. M.





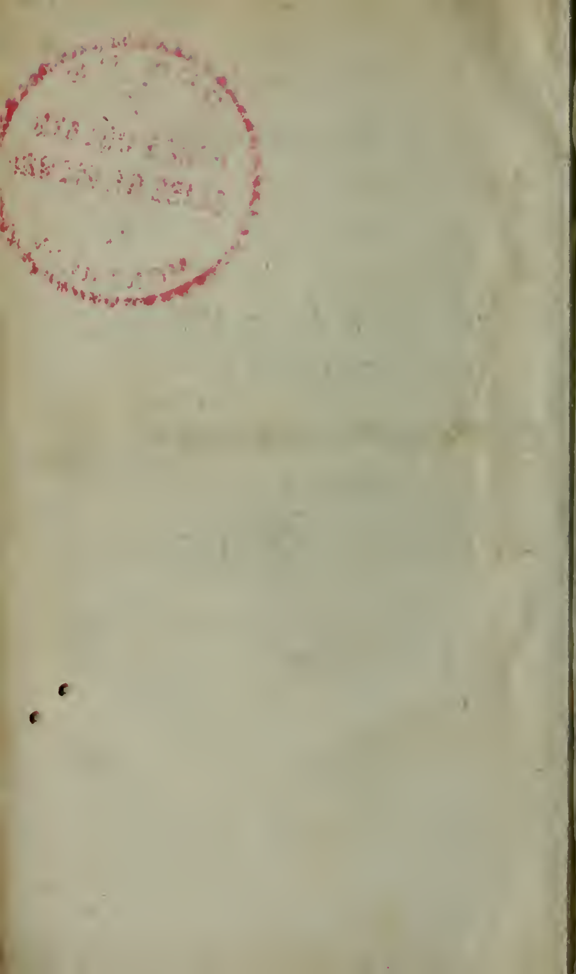
ENTRETIENS

SUR LE SUICIDE,

OU COURAGE PHILOSOPHIQUE

OPPOSÉ

AU COURAGE RELIGIEUX.



ENTRETIENS
SUR LE SUICIDE,
OU COURAGE PHILOSOPHIQUE
OPPOSÉ
AU COURAGE RELIGIEUX,

ET Réfutation des principes de Jean-Jacques Rousseau, de Montesquieu, de Madame de Staël, etc., en faveur du SUICIDE.

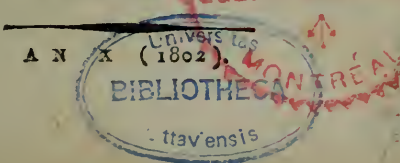
Par MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON.

> S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille, avant d'avoir vaincu.
>
> *Le premier Consul* BONAPARTE, *ordre du 22 Floréal.*

PARIS,

Chez la Veuve NYON, Libraire, rue du Jardinet, N°. 2.

AN X (1802).



AVANT PROPOS.

La Lettre qu'on va lire expose assez clairement l'histoire et le caractère de cet ouvrage, pour tenir lieu d'avant-propos et de discours préliminaire. Elle nous a été adressée six semaines environ après l'événement dont elle rapporte les circonstances principales.

A M. M. N. S. Guillon, *auteur des Entretiens sur le Courage, etc., contre la doctrine du* Suicide.

Je viens, Monsieur, de le lire pour la troisième fois cet excellent ouvrage dont j'ai été l'occasion et la conquête. Je le sais par cœur, et je ne l'oublierai de ma vie. Je voudrais bien me livrer au plaisir de vous répéter tout ce que nous

en disons chaque jour en famille ; mais vous me le défendez, et je ne sais plus que vous obéir. Vous me permettez seulement de consigner dans une Lettre qui puisse servir à l'édification publique l'histoire du malheureux événement auquel je dois votre connaissance et ma conversion. Si cette Lettre vous paraît remplir ce but, disposez-en comme vous le jugerez à propos, elle sera du moins l'*ex-voto* de la reconnaissance.

Vous savez, Monsieur, que durant trois années entières, j'avais été en proie à tous les orages d'une passion criminelle et malheureuse. Dégoûté de la vie, indifférent sur les suites de la mort, j'attentai à mes jours. Dans d'autres tems, j'au-

rais dit qu'un heureux hazard vous avait appellé près de moi ; aujourd'hui je rends hommage à la divine Providence qui s'est servi de votre double ministère de médecin du corps et de médecin spirituel, pour me sauver de ma propre fureur, et pour ramener la paix dans mon cœur. Informé de l'action à laquelle je m'étois porté, par le bruit qu'elle ne tarda pas à répandre dans le voisinage, vous accourutes : vos premiers soins furent prodigués à la blessure que je m'étais faite ; et je vous dois le témoignage que je reçus de vous tous les secours que j'aurais à peine espérés du frère ou de l'ami le plus tendre. Vous n'aviez pas été long-tems sans décou-

vrir qu'une autre partie de mon être était en souffrance, et que les blessures les plus graves, les plus profondes étaient dans mon cœur. Je vous en fis l'aveu ; je vous trouvai sensible à mes malheurs, et je cédai sans effort au besoin qu'éprouvent tous les malheureux, de raconter leurs souffrances. L'émotion vive que je voyais se peindre sur votre visage, souvent même se marquer par des larmes, au récit de mes peines, excitait à la fois et soulageait ma propre sensibilité. Les consolations, importunes partout ailleurs, commençaient à m'être chères, quand c'était vous qui me les présentiez : j'osais même interprêter en faveur de mon délire l'intérêt que vous accordiez av

principe qui l'avait causé ; il était bien loin encore de me paraître coupable. Hélas ! il est trop vrai ; quand le cœur est égaré, l'esprit ne tarde pas à l'être.

Avant mon fatal suicide, et jusqu'au moment où vous avez porté dans mon âme le remords et la lumière, ma passion s'alimentait de la lecture des romans ; ma raison achevait de se corrompre par l'étude et par la société des modernes philosophes. Les écrits de Bayle, de Montaigne, de Voltaire m'apprenaient à douter de tout ; leur morale commode, me dégageant de tous les liens du devoir, me jetait dans une satiété universelle. Les sophismes de la *Nouvelle Héloïse*

en faveur du suicide, et en général les assertions tranchantes des nouveaux sages eurent bientôt subjugué mon âme faible et sans appui ; moi-même j'avais eu le malheur, pendant le cours des années révolutionnaires, de contribuer à la propagation de ces funestes leçons, en écrivant pour elles. J'en vins jusqu'à goûter les affreux principes du *Système de la nature*, et mon erreur la plus habituelle fut de me croire sous l'inévitable joug d'une aveugle nécessité. Dès-lors, le tombeau fut mon espoir, et le néant, mon asile.

Telles étaient mes dispositions, lorsque, profitant avec adresse des droits que vous donnaient sur ma

reconnaissance l'assiduité, la délicatesse et le succès de vos premiers services, vous vous êtes fait connaître à moi comme étant prêtre, et prêtre catholique.

La réponse que je fis à cette déclaration ne dut pas vous satisfaire. Touché de votre confiance, mais peu jaloux d'en profiter, le premier titre sous lequel je vous connaissais suffisait à mes obligations envers vous; quant à l'autre, je ne l'estimais pas assez pour l'aimer ou pour le craindre; j'ajoutai que « je devinais bien le motif d'une semblable confidence, mais que toute controverse qui ne devait rien finir, ne devait pas même commencer. »

En vous retirant, vous me lais-

sâtes agité et plein de mouvemens divers. Mes souvenirs parcouraient douloureusement la longue carrière de la révolution, vous plaçaient au milieu de ses orages, et la surprise, l'attendrissement, l'admiration même s'unissant à l'amitié qui déjà me liait à vous, vous présentaient à mes regards comme un ange consolateur envoyé par le ciel pour m'arracher à la mort.

Toutefois les préventions de mon esprit eurent bientôt triomphé de ces douces affections. En plaignant le prêtre et condamnant sa doctrine, je révérais l'homme et ses vertus, j'estimais le médecin et son savoir. « Pouvais-je bien vous refuser une explication, qu'assu-

rément vous n'aviez provoquée que par suite du tendre et bien gratuit intérêt dont vous m'aviez jusque-là honoré ? Du reste, quel risque avais-je à courir ? Qu'alliez-vous me dire, qui n'eût été prévu, réfuté victorieusement par les maîtres des nouvelles écoles ? Vous alliez jouer auprès de moi le rôle de *milord Edouard :* je sentais bien la dignité du personnage ; mais les objections de *Saint-Preux* restaient tout entières même après la réponse de Milord. Vous me parleriez de lois divines et humaines ; les dernières n'avaient-elles pas été jugées par les sages, atroces, faites par des cannibales, enfin abrogées comme telles ? Les premières, toujours

contestées, n'étaient-elles pas des problèmes et des préjugés, plutôt que des axiômes certains ? Si donc, après tout, la politesse me fesait un devoir de consentir à vous entendre, le succès de l'entretien n'était pas équivoque; la cause de la philosophie allait remporter une victoire nouvelle; et n'espérant pas sans doute vous gagner à la vérité, je me sentais assez fort, pour ne jamais me rendre à l'erreur. »

Quand après cela, ramené par d'incurables souvenirs, peut-être même, oserai-je le dire, mon cher docteur, par l'énergie de vos secours, à la fatale passion qui tyrannisait mon être, je calculais vos objections pour entrevoir leur inu-

tilité, je m'en voulais à moi-même d'avoir eu la maladresse de me manquer ; je m'appliquais le mot de Champfort en pareil cas : *Je me trouve*, disait-il, *plus vivace que jamais ; c'est bien dommage que je ne me soucie plus de vivre.*

Vous ne fûtes pas long-tems sans pressentir ma nouvelle conjuration contre mon existence. Votre sensibilité, l'embarras de vos questions, l'inquiétude qui perçait dans vos yeux, et changeait tout-à-coup votre physionomie à mon aspect, sur-tout lorsque vous surpreniez quelque mouvement d'une fièvre assez forte à la suite d'une convalescence aussi prompte, votre silence même, après tant de con-

versations brillantes et d'affectueux épanchemens, tout cela m'accusait d'ingratitude et de dureté. « Etoit-ce donc là le prix que je devais à tant de complaisance ? » — Je pensai qu'en vous ouvrant mon cœur, le vôtre se dégagerait envers moi; qu'en opposant un froid stoïcisme aux élans de votre générosité, vous abandonneriez sans regret un *endurci* qui ne demandait qu'à périr. Il arriva le contraire de ce que j'avais calculé : vos soins et votre délicatesse s'accrûrent, de mon empressement même à les repousser : je vous devins d'autant plus cher, que j'avais réellement plus besoin de vous. Vaincu par le sentiment, j'aspirai à être votre égal

par la force des principes. Je m'étudiai à mériter votre estime par la manière même dont j'échapperais à votre bienfesance ; aussi toutes mes prétentions se bornèrent à me composer un courage philosophique, un stoïcisme d'apparat qui pût sauver dans votre esprit l'honneur des sages dont je mettrais les préceptes en action.

Ce fut pour m'arrêter sur les bords du précipice, que vous me proposâtes de lire les écrits divers où la doctrine du suicide est combattue. Je ne balançai plus à les accepter, tant j'avais de confiance dans la supériorité de mes moyens! Bientôt après, je vous les remis, sans avoir changé de disposition.

«De froids scholastiques, des écrivains, encore superficiels avec toute leur érudition, des traités généraux et vagues où l'on craint d'aborder la cause dans son principe le plus ordinaire et le plus actif, ne pouvaient satisfaire mon imagination, pénétrer jusqu'à mon cœur, ou ne se montraient à ma raison que comme des ennemis vaincus». Quand je vous les rendis, au lieu de vous voir irrité, mécontent, *c'est-à-dire*, me répondîtes-vous, *qu'il m'en faudra faire un tout exprès pour vous. Eh bien, soit; mais faisons notre marché: oui, je composerai l'ouvrage; mais vous aussi, promettez-moi bien de ne pas vous tuer, avant que mon livre ne soit achevé.* Le marché fut conclu.

Persuadé que le chemin du cœur est la voie la plus sûre pour arriver à l'esprit et à la raison, vous donnâtes à votre ouvrage une forme dramatique, qui, mettant les personnages en action, achève la démonstration par l'exemple, et fortifie les preuves du raisonnement par la douce influence de la sensibilité. Votre loisir à la campagne fut donné à la composition de cet excellent Livre, où l'érudition s'embellit de toutes les grâces de l'imagination la plus riante, de l'éloquence la plus variée, et de tous les charmes d'un sentiment exquis. Tous les cœurs sensibles et malheureux vous sauront gré d'un présent que je paie bien fai-

blement par tous les hommages de la plus tendre reconnaissance. Croyez-moi, Monsieur, un ouvrage qui a porté la conviction dans mon esprit, et la religion dans mon cœur, ne peut borner là ses triomphes.... Vous m'avez dit souvent qu'il y avait des fautes heureuses : mon ami, mon vénérable ami, j'en fais aujourd'hui l'expérience. Sans le désespoir où j'étois emporté, je n'aurais pu connaître le charme des divines espérances, et des consolations religieuses. Chaque jour, j'en bénis la divine Providence, et j'éprouve qu'il n'y a de vrai courage, de morale capable de résister aux passions, de vertu solide, et

de bonheur réel, que dans la religion et l'exercice de ses devoirs.

Paul-Alphonse Da...

Si les vœux de ce bon jeune homme pouvaient être exaucés, que de biens cet ouvrage aurait à faire ; et quelle douce récompense pour l'auteur de l'avoir entrepris ! Le simple récit de l'anecdote qui lui a donné lieu, a déjà fait germer dans plus d'uue âme flétrie par le malheur, l'espérance et la consolation. Détenu moi-même dans la prison du Temple, où je suis resté durant cinquante-quatre jours, à une époque qui ajoutait beaucoup à la rigueur de ma captivité, je racontais cette anecdote à un de mes compagnons d'infortune ; il m'avoua que durant un séjour, ou plutôt une agonie

de trente-neuf jours passés au secret, il avait été souvent près de succomber au désespoir, et que, maintenant encore, un ouvrage où la doctrine du suicide serait puissamment réfutée lui serait bien nécessaire. Et pourtant ma propre expérience m'apprenait que l'innocence pouvait subir le châtiment du crime. J'ai connu un autre prisonnier, qui à la suite de longs chagrins, avait essayé de se couper la gorge. Survivant à sa blessure, il s'était empoisonné en mêlant du précipité à du vin rouge, lorsque l'honnête concierge, averti à tems, lui administra des contre-poisons qui le rappellèrent à la vie...., mais non pas à la résignation; il désire vivement la publication de cet écrit, où il espère, me disait-il, ranimer son courage trop souvent abattu. Un autre (le cit. De B. B....)

a eu la candeur de consigner de semblables aveux dans une lettre qu'il m'a autorisé à rendre publique.

LETTRE DU CIT. DE B... B...,

ancien Officier supérieur, au même Auteur.

A la tour du Temple.

C'EST avec le plus vif intérêt, mon cher camarade d'infortune, que j'ai lu l'ouvrage où vous réfutez si victorieusement les sophismes des novateurs, qui prétendent trouver l'effort d'une vertu sublime dans l'acte féroce connu sous le nom de *suicide.*

Je suis extrêmement satisfait des détails, de l'ensemble et du ton de votre ouvrage. Le cadre est simple, ingénieux; le dialogue vif et naturel; la morale douce et pure, comme l'âme de l'écrivain, vos conclusions entraînantes et sans réplique. Il n'est pas difficile de vous reconnaître vous-même à votre *Philosophe chrétien*. Fénélon ne ressemble pas mieux au *Mentor* de son immortel *Télémaque*.

Après les imposantes autorités dont vous étayez votre ouvrage, il me conviendrait peu de citer ma propre expérience. Cependant je puis jeter un grain dans le bassin de la balance où vous pesez d'une main si sûre et si équitable, mon

cher ami, les raisons pour et contre le suicide, et ce grain aurait quelque poids; car j'ai aussi une vie à conserver et à détruire ; je ne manque pas plus de courage et de résolution que tant d'autres qui ont une réputation de bravoure, et j'ai eu, comme quelques-uns, le coupable désir de me tuer.

Il faut que je vous apprenne les circonstances qui le firent naître en moi ; elles vous confirmeront dans l'opinion que le suicide, non-seulement n'est jamais un acte de sang-froid, mais encore provient toujours d'une cause de délire ou de fanatisme, et qu'il est par conséquent opposé à la raison.

Plein de santé, de vigueur, de

jeunesse, j'aimai avec passion la marquise de C.... veuve, jouissant d'une grande fortune et de la considération attachée à tous les agrémens joints à des alliances illustres. La déclaration de mes sentimens n'avait obtenu d'elle que les consolations d'une tendre amitié. Mais l'amitié était loin de suffire à mes vœux.

Nous nous trouvions à Ermenonville; réunis en société nombreuse pour une sorte de *pélerinage* en l'honneur de J.J. Rousseau, dont je fus long-tems l'aveugle panégyriste. Dans un pays vraiment romantique; où la nature et l'art semblaient avoir associé leurs prodiges pour retracer fidèlement les prin-

cipaux sites décrits dans la *Nouvelle Héloïse*, il ne fut pas difficile à mon imagination de découvrir auprès de l'*île des Peupliers* le fameux roc de Meillerie, et je m'appliquai ces paroles de Saint-Preux, dans son amour effréné : *Julie, je suis au désespoir, et la roche est profonde.* Aussi passionné, et non moins désespéré, je forme le projet de terminer ma vie dans ces lieux : je vais plus loin ; j'ose concevoir l'idée..... le dirai-je ? de faire périr avec moi la femme que j'adore. Elle m'évitait : je la ramène sur divers prétextes à Meillerie ; la rivière est au-dessous, elle est *profonde* ; je saisis mon amie au milieu du corps.... je suis prêt

prêt à m'élancer avec elle, lorsque tout-à-coup nous sommes environnés de notre société, qui arrive au même point par différens sentiers.... J'étais calme en apparence. Ah! l'enfer était dans mon sein! Que devint depuis cette aimable femme?.... La mienne.

Ange de paix, vous m'avez vu, pendant votre séjour au Temple, donner des larmes bien amères à sa perte. Si je n'ai pas succombé au tourment de lui survivre, c'est au charme de vos consolations que je le dois.

Passons à une autre époque, non moins déplorable, où je fus sur le point de me tuer, où je n'évitai le suicide que par une espèce

de

de miracle. C'était en 1793, lors de la grande terreur. J'étais dénoncé, proscrit, fugitif, manquant de tout. Un honnête citoyen de la commune de V.... me reçut sans connaître les risques qu'il avait à courir. Une nuit, au moment où je commençais à m'endormir, j'entends frapper à la porte de la rue à coups redoublés, et crier très-distinctement : *Citoyen R.... levez-vous, voilà un commissaire de Paris qui demande le citoyen .....* Et c'était bien moi que l'on nommait. — « Allons, tout est découvert, je vais » être arrêté comme un criminel ; » demain j'aurai cessé d'exister ». Mon sang s'allume. Je ne veux point laisser à mes ennemis le plaisir d'im-

moler leur victime : « qu'ils n'emportent que mon cadavre. « Je sors du lit à la hâte : je cours me saisir d'un rasoir : je prépare cette arme, je me jète à genoux près d'une fenêtre sans rideaux, à travers laquelle les doux rayons de la lune éclairaient ma chambre : je me prosterne ; j'implore la clémence du ciel, lui demandant miséricorde pour le crime que je vais commettre : je porte sur ma gorge le rasoir ouvert, attendant pour me frapper l'instant où l'on viendra jusqu'à ma porte. Quelques minutes se passent dans cette agonie, sans que j'aie entendu monter les escaliers. On entre dans la maison : je vois, peu d'instans après, que l'on se retire :

je n'entends plus rien ; tout était calme, excepté mon cœur qu'un frisson glacial avait saisi. Le reste de la nuit fut également agité, convulsif. Le lendemain matin j'entends la voix de l'hôte, qui m'apprend qu'un *commissionnaire* de Paris est venu m'apporter de la part d'une personne de mes amis, quelque linge que je lui avais fait demander. Une méprise de nom avait pensé me coûter un crime et la vie.

Plus d'une fois les mêmes épreuves se sont renouvellées durant ma longue détention. Si elles venaient encore à se reproduire, les principes religieux que vous m'avez inspirés, mon cher ami, m'appren-

draient à chercher ailleurs que dans la sagesse humaine le courage nécessaire pour les vaincre.

J'ai connu à Versailles un libraire de la maison du roi, nommé Sévère Dacier, qui après s'être monté l'imagination par des liqueurs enivrantes, se coupa la jugulaire. Je m'informai du motif de ce suicide : j'appris que le dérangement de sa conduite avait amené celui de ses affaires, et bientôt celui de sa tête. Ce n'est jamais en pleine raison que l'on se tue.

J'ai connu particulièrement deux militaires, dont l'un s'est brûlé la cervelle, parce que sa maîtresse lui avait fait infidélité ; l'autre s'est tiré

un coup de pistolet (1). Ses motifs

---

(1) Le journal Officiel a rendu compte d'un évènement semblable, dont la date est toute récente : « Le grenadier Gobain s'est suicidé par des raisons d'amour. C'était d'ailleurs un très-bon sujet. C'est le second évènement de cette nature, qui arrive au corps depuis un mois. Le premier consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre de la garde : « Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions : qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme, qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie. S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu ». *Ordre du 22 floréal.*

n'étaient pas plus louables. Ce n'est point par vertu que l'on commet un

---

Quelques jours après ce malheureux événement, les journaux ont rendu compte d'un autre suicide d'une date antérieure, accompagné de circonstances remarquables. Un jeune homme nommé *De la Haute*, précédemment employé dans les bureaux de l'inspecteur de la cinquième division militaire, s'était, depuis plusieurs mois, livré à la lecture des romans les plus sombres; il en fesait l'aliment d'une passion sans espoir. Le 17 de ce même mois de floréal, il s'enferme dans sa chambre pour y écrire quelques lettres, les porte lui-même à la poste, rentre chez lui, lit plusieurs passages du roman de *Werther*, dont il souligne les traits les plus analogues à son fu-

crime. Les raisonnemens que vous établissez dans votre profond et intéressant ouvrage, les exemples que vous citez à l'appui convain-

---

neste dessein, vers les 10 heures, joue sur la flûte quelques airs conformes à sa mélancolie; puis, un instant après, s'applique sur l'œil droit un pistolet, chargé de trois balles, et tombe mort. — Que l'on joigne ce fait à ceux que nous rapportons aux pages 68 et 69 de cet ouvrage; et que l'on accuse après cela de rigorisme les observations que nous nous permettons d'y faire contre la lecture de ces sortes de romans.

L'homme sensible, religieux ne parcourt qu'avec effroi les feuilles publiques. Elles ne sont trop souvent que des bulletins de suicide.

cront tous les esprits solides et raisonnables, de cette vérité : que le suicide n'est point le courage, et que le *philosophisme* n'est point la sagesse. Se voir mourir en détail est une chose affreuse sans doute : ce n'est pourtant pas un motif de faire l'office du tems, et de se débarrasser de la vie. Il faut la supporter, puisque la mort nous jette dans un *cercle* dont la circonférence est *sans bornes*, et dont la justice divine est le *centre*.

Je suis avec l'estime, etc.

DE B.... B....

Ames sensibles et malheureuses, qui vous croyez délaissées dans le désert de la vie ! cœurs stoïques et super-

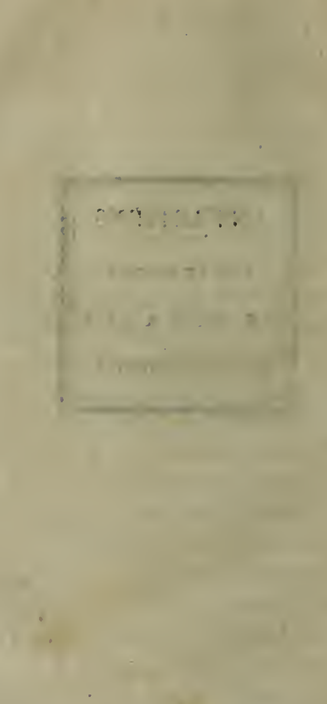
bes qui appelez une meurtrière philosophie au secours de la nature défaillante ! Innocens ou coupables ! arrêtez ; un seul moment, levez les yeux ; l'amie des malheureux, la religion, descend du ciel pour vous tendre les bras. Mieux que tous les sages, elle vient vous apprendre quel est le véritable courage, et vous faire apercevoir une route de bonheur à travers les sentiers difficiles où vous marchez.

ENTRETIENS

SUR LE SUICIDE

OU COURAGE

PHILOSOPHIQUE.



ENTRETIENS

SUR

LE COURAGE PHILOSOPHIQUE,

OPPOSÉ

AU COURAGE RELIGIEUX.

MADAME de B...., originaire d'Écosse, et naturalisée en France, où elle résidait depuis son mariage en 1775, vivait retirée à quelques lieues de Paris, dans une maison de campagne agréablement située sur les bords de la Seine. C'était l'unique reste d'un riche patrimoine dévoré par les lois barbares qui nous ont gouvernés jusques sous le régime directorial. Survivant à son époux, à l'aîné de ses fils, assassinés au nom de ces mêmes lois, ayant encore à trembler sur le sort

du plus jeune de ses enfans, éloigné d'elle depuis la révolution, elle cherchait à calmer, par les distractions de l'étude, le souvenir, toujours présent à son cœur, de pertes bien plus sensibles que celles de la fortune.

Ses occupations, durant les longues matinées de la belle saison, se trouvèrent partagées entre les soins domestiques et la lecture des ouvrages les plus renommés sur les matières de législation et de politique. Seulement il eût été à désirer qu'un goût plus sévère, une morale plus épurée présidassent au choix des livres dont elle fesait le sujet le plus habituel de ses méditations et de ses entretiens; mais jeune encore, sans guide, livrée de bonne heure à elle-même, elle donnait aux écrits des nouveaux philosophes la même prédilection qu'elle avait autrefois accordée à leurs personnes; et les ter-

ribles leçons de l'expérience n'avaient pu la détromper encore du préjugé : que, hors de leur doctrine, il n'y avait point de vérité.

Dans un hameau, près de sa terre, vivait l'abbé de Mont...., vieillard septuagénaire, échappé par miracle aux massacres de septembre, encore sous les liens de la déportation ; tout son crime était de n'avoir point souillé ses cheveux blancs par la prestation d'un serment contraire à toutes les lois de la conscience et de l'honneur. Il avait quitté Paris, en changeant de nom, pour se réfugier sous la chaumière d'un paysan, dépositaire fidèle du secret de son existence et de ses honorables titres à la proscription. Sa seule société était celle de Madame de B....-qui n'avait pas tardé à découvrir sa profession et ses principes, mais dont la générosité délicate, habile à prévenir les

vœux et les besoins du respectable étranger, lui avait laissé le mérite d'une confiance qu'il eût été encore bien dangereux de prodiguer. Leurs conversations roulaient ordinairement sur des points de morale ; et la politesse, une estime mutuelle, la bonne foi dans la discussion, rectifiaient sans effort, et tournaient bientôt au profit de la vérité la différence même des opinions.

C'est une de ces conversations, recueillies par Madame de B.... elle-même, que nous mettons sous les yeux du public, dans des circonstances qui, malheureusement pour l'humanité, la mettent à l'ordre du jour.

Nous appellerons Madame de B.... *Athanasie* (nom qu'elle avait reçu au baptême), et l'ecclésiastique, *Firmin* ou *le Philosophe*.

PREMIER ENTRETIEN.

ATHANASIE.

Vous arrivez fort à propos, mon cher philosophe ; les livres nouveaux que j'avais demandés à mon libraire n'arrivent pas, vous m'en tiendrez lieu.

LE PHILOSOPHE.

Quels qu'ils puissent être, l'échange est toujours honorable pour moi. En attendant, vous lisiez les journaux : que vous ont-ils appris ?

ATHANASIE.

Les progrès toujours croissans de ce courage philosophique, supérieur aux craintes vulgaires, et que l'auteur du *Livre de l'Esprit* appelle *un sublime effort de courage comme de sagesse.*

LE PHILOSOPHE.

A quelles preuves le reconnaissez-vous ?

ATHANASIE.

A la fréquence des suicides qui ont lieu tant dans Paris, que dans les départemens, et ailleurs.

LE PHILOSOPHE.

Voilà, en effet, une frénésie devenue bien à la mode.

ATHANASIE.

Ce que vous nommez *frénésie*, d'autres pourraient bien l'appeler *philosophie*. Je dis plus ; point d'équivoque sur le principe qui détermine l'abandon volontaire de la vie. *Suicide* et *courage philosophique*, sont des expressions synonymes dans la langue des sages. Sénèque, la Grange son traducteur, Diderot, qui les a tant loués l'un et l'autre, voilà les oracles de l'ancienne et de

la moderne philosophie, qui m'ont appris que les derniers momens de l'homme qui échappe à la vie en se donnant la mort, font le spectacle *le plus grand, le plus beau* qui puisse s'offrir à l'admiration (1).

LE PHILOSOPHE.

Je conviens qu'il y a de part et d'autre des autorités. Par exemple, un écrivain dont je suis assurément bien éloigné de partager les opinions, M. Delille de Sales, l'auteur de la *Philosophie de la nature*,

---

(1) *Voyez* Sénèque, tome VII, de la traduct. de la Grange, *in*-8°, page 304, où l'auteur renvoie à la lettre 71, (tome I, pag. 371), qui traite du *Courage philosophique*. Voyez aussi la lettre 68, où Sénèque conclut, page 290, tome I, que *c'est folie de vivre pour souffrir*. Ailleurs, lettre 24, page 124, il élève le suicide de Scipion, le beau-père de Pompée, par-dessus les victoires de Scipion l'Africain.

traitant cette question avec quelque développement, tranche le mot de la manière que je l'ai fait. Le suicide en général est, dit-il, un acte de frénésie (1). D'un autre côté, je n'ignore pas que la plupart des écrits du jour essaient de venger le suicide de la double inculpation de frénésie ou de lâcheté ; il suffira de nous entendre sur les termes.

Pendant dix-huit siècles et par-delà, ce mot *Philosophie*, appliqué à la morale et à la conduite de la vie, n'avait signifié autre chose que la recherche de la sagesse étudiée dans sa source et dans les oracles qu'elle a dictés. La pratique de la philosophie consistait dans l'observation rigoureuse des devoirs qui nous lient à Dieu, à la société, à nous-mêmes. Elle avait marqué de

---

(1) *Philosophie de la nature*, tome V, édit. *in*-8°., 1789, page 417.

son empreinte auguste les lois par qui nous sommes attachés à l'existence ; elle consolait l'adversité par la douce perspective d'une patrie où il n'y a plus de maux à souffrir ; elle embellissait la prospérité par les promesses d'un avenir plus heureux et sur-tout plus durable ; c'est à celle-là que je m'honore d'appartenir ; et quand vous m'accordez, Madame, le titre de philosophe, vous prétendez moins sans doute me donner un passeport qu'une qualité.

Un vain esprit de système est venu s'établir parmi nous. Semblable à ce génie du mal, qui, jaloux du Dieu, par qui l'homme et l'univers furent créés, a voulu paraître aussi puissant que lui, en détruisant son ouvrage, sous prétexte de le réformer, il a bouleversé toutes les notions du juste et de l'injuste, confondu le vice et la vertu, foulé

aux pieds l'humanité au nom de l'humanité même, violé les saintes lois de la nature dont il ose faire sa complice, livré l'homme tour-à-tour aux excès de l'indépendance, comme s'il ne pouvait être libre qu'à ce prix, à la tyrannie d'une aveugle fatalité, parce qu'il a des passions qui l'assiègent. Il s'est arrogé exclusivement le nom de philosophie. Celle-là peut revendiquer le suicide sans doute ; c'est son œuvre : il est la conséquence de ses principes, le commentaire naturel de sa doctrine ; c'est, comme dans l'affreuse généalogie des enfers, la mort enfantée par le crime... Mais la raison, mais la vraie philosophie réclament ; elles suffiront pour vous convaincre, Madame, que le suicide n'est, quoi qu'en puissent dire ses apologistes, qu'un acte de frénésie, une criminelle infraction de toutes les lois divines et humaines.

ATHANASIE.

Pour sentir vivement tous les maux que l'on nous a faits, je n'avais pas besoin que l'échafaud de mon époux et de mon fils vînt me l'apprendre. Oui sans doute, les écarts de la révolution ont été affreux; ses excès, bien funestes. Mais enfin n'était-elle pas un mal presque nécessaire? Pouvions-nous aussi rester éternellement dans les langes où nous tenaient les anciens préjugés? Et puis, on n'avait pas attendu jusques-là, pour nous éclairer sur les droits de l'homme et les limites de ses devoirs. La légitimité du suicide n'est pas après tout une découverte due à la philosophie.

LE PHILOSOPHE.

Quand même les principes qui ont servi de base à la révolution seraient aussi solides qu'ils le sont peu, fallait-il pour obliger la vérité

à sortir de son puits, fallait-il le combler de cadavres ?

Mais ne sortons pas de la question.

Il y eut un tems où l'on aurait craint également de trahir le secret du parti, en approuvant du moins ouvertement le suicide, et de compromettre les intérêts de la vérité, en multipliant les écrits qui le condamnent; on se contentait des lois qui le flétrissent. Cette philosophie même, si audacieuse dans ses pensées, si peu timide dans ses manifestes d'impiété et de rébellion, n'avait pas osé porter l'oubli de la morale, jusqu'à se faire apôtre du suicide ; on l'avait même vue se défendre du reproche de l'avoir encouragé par les éloges indiscrets prodigués à la mort de Caton, par les maximes captieuses débitées sur la scène, par les sophismes placés dans la bouche des héros de roman ;

et trop souvent mis en action dans les transports d'un désespoir toujours impuni. A l'en croire, c'étaient nous, nous *les ennemis nés de toute raison*, qui lui prêtions cette doctrine véritablement désastreuse, impie (1). La révolution française nous a absous ; notre réclamation reste dans toute sa force. Ce n'est plus Voltaire ou l'auteur des *Lettres Persannes*, se jouant de la question du suicide, pour la résoudre par des épigrammes ; c'est Hégésippe (ou Hégésias), ce trop célèbre *orateur de la mort*, faisant, sous la plume de Madame de Staël, non-seulement l'apologie, mais le panégyrique du suicide (2). Selon elle, « il

(1) *Philosophie de la nature*, par M. Delille de Sales, tome V, édit. de Londres, *in*-8°. 1789, page 440.

(2) *De l'Influence des passions, sur le bonheur des individus et des nations*, par Madame la baronne de Staël de Holstein ; Paris, vol. *in*-8°.

» est difficile de ne pas s'intéresser
» à l'homme plus grand que la na-
» ture, alors qu'il rejette ce qu'il
» tient d'elle ; alors qu'il se sert de
» la vie pour détruire la vie ; alors
» qu'il sait dompter par la puis-
» sance de l'âme le plus fort mou-
» vement de l'homme, l'instinct de
» sa conservation (1). Disposer de
» soi, se tuer, lui paraît un acte
» de sensibilité, de philosophie,
» qui est tout-à-fait étranger à l'être
» dépravé (2) ».

Vainement la religion murmure et la morale s'indigne. Vaines considérations ! Elles ne tiennent point dans l'esprit de Madame de Staël, contre les calculs de la politique, qui approuve le suicide, et n'y voit qu'un acte digne de louange, une ressource sublime. « Les républi-

---

(1) *Ibid.* Page 245.
(2) *Ibid.* Page 24.

» ques, répond-elle, ne peuvent
» se passer du sentiment qui por-
» tait les anciens à se donner la
» mort; et dans les situations par-
» ticulières, les âmes passionnées
» qui s'abandonnent à leur nature,
» ont besoin d'envisager cette res-
» source, pour ne pas se dépraver
» dans le malheur, et plus encore
» peut-être au milieu des efforts
» qu'elles tentent pour l'éviter (1)...
» Pour se livrer à l'amour, il n'y a
» que les hommes capables de la
» résolution de se tuer, qui puis-
» sent, avec quelque ombre de sa-
» gesse, tenter cette grande route
» de bonheur (2)... Aussi n'appar-
» tient-il qu'aux âmes grandes et
» élevées; les scélérats ne se tuent
» pas; il n'existe jamais pour eux,
» l'espèce de calme méditatif, d'a-

(1) *Ibid.* Page 158.
(2) *Ibid.* Même page.

» bandon à la réflexion qu'il faut
» pour contempler toute la vérité,
» et prendre, d'après elle, une ré-
» solution irrévocable (1) ».

Ces expressions sont franches et hardies : si elles présentent quelqu'obscurité, ce n'est assurément pas dans le sens. Elles sont dans un ouvrage qui jouit d'une grande célébrité ; écrit avec la supériorité de talent qui distingue son auteur. L'objet en est des plus importans : on y expose l'*influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. On revient à plusieurs reprises sur cette profession de foi ; on s'y arrête avec complaisance ; on exalte son imagination et son style, apparemment pour les mettre plus en rapport avec cette action *plus grande que la nature*. Il y a lieu de croire que ce n'est point-là

---

(1) *Ibid*. Page 224.

une opinion isolée ; qu'elle est le résultat des méditations conçues au sein de ces cercles brillans, où se sont plus d'une fois agitées les destinées de l'univers. Toujours est-il incontestable, qu'une de nos assemblées législatives en avait reconnu le principe, en consacrant, par un décret d'apothéose, les restes d'un général qui s'était donné la mort. Encore aujourd'hui, à chaque suicide dont on apprend la nouvelle, n'entendez-vous pas mille voix s'écrier : *C'est un philosophe ?*

ATHANASIE.

Vous faites mon histoire, Monsieur ; mais voyons, ces voix ont-elles tort ? Croyez-vous qu'il soit donné à des âmes communes, de rompre les chaînes de la vie, et de triompher des combats de la nature ? Je n'entrerai point dans la discussion des raisonnemens dont la phi-

losophie peut étayer la cause du suicide (1). Madame de Staël ne l'a pas fait; elle s'est contentée d'en présenter à l'imagination le côté brillant, d'intéresser en sa faveur la générosité, l'honorable intérêt auquel ont droit tous les sentimens *passionnés*, que le malheur achève de rendre sacrés. Je dois imiter sa discrétion. D'ailleurs, l'autorité des faits et l'éclat des grands noms n'est-il pas une sorte de logique supérieure à tout l'art du raisonnement?

LE PHILOSOPHE.

Je n'irai point non plus au-delà de ce premier aperçu. L'entretien actuel sera borné, si vous le trouvez bon, à l'examen des causes du suicide les plus ordinaires, et de quelques faits pris indifféremment ou dans l'antiquité, ou autour de nous.

---

(1) Cette partie des raisonnemens est l'objet du second entretien.

Démêlons le vrai caractère du suicide, en jetant quelque lueur sur les ténèbres dont on a couvert cette question ; voyons s'il est, comme le dit Madame de Staël, la ressource privilégiée des hommes vertueux, aussi nécessaire aux républiques, qu'on veut bien le croire ; si enfin il n'y a rien à rabattre de ce *calme méditatif*, de cette force de courage dont on a fait honneur à l'homme qui se tue. Par ces points de vue bien distincts, nous arriverons à cette conséquence : qu'il n'y a point de suicide sans désespoir, point de désespoir sans délire ou sans faiblesse.

DANS le nombre des sentimens passionnés qui exercent sur l'âme un empire tyrannique, j'en distingue deux sortes ; ceux qui, nés d'une source impure, ne trouvent assurément pas dans la bassesse de

leurs motifs de quoi annoblir l'abandon d'une vie déshonorée : tels sont la passion du jeu, la colère, la débauche, ou le criminel abus des plaisirs des sens, l'ennui ou le dégoût de la vie, les remords à la suite des grands crimes. Ces sentimens, l'apanage ordinaire des conditions moins relevées, et le ressort de nos suicides *bourgeois*, semblent avoir échappé aux regards de Madame de Staël ; ils ne sauraient être indifférens aux yeux de la philosophie et de la politique. D'ailleurs, il s'en faut beaucoup qu'ils soient le partage exclusif du peuple ; et il n'y en a pas un, qui n'ait marqué, par le sang des victimes volontaires, tous les degrés de la hiérarchie sociale. D'autres, s'enflamment au même foyer où s'allument les plus héroïques vertus, se confondent facilement avec elles, et reçoivent du tombeau même le lustre qui les

décore auprès de la postérité : ce sont l'amour, le sentiment de l'ignominie, des revers de fortune, le patriotisme ; voilà les *mouvemens généreux* de l'âme, dont il *n'est pas permis de circonscrire l'empire*, mouvemens *inconnus aux âmes froides et aux esprits médiocres*, supérieurs à tout l'*enivrement des grands scélérats* (1) ; voilà ceux qui arment le suicide, et fondent son héroïsme. — Dissipons le prestige ; que Madame de Staël viole la langue, à la bonne heure ; mais non pas la morale et la raison.

M. *Dussaulx*, à qui nous devons un excellent traité *sur la passion du jeu*, a copié, d'après la société, les traits dont il a peint ses effets terribles ; et le sombre auteur de *Béverley* n'en a été que le fidèle historien. Les malheurs de la révo- Passion du jeu.

(1) *Ibid.* Page 244 et 245.

lution, l'espoir d'en réparer les pertes par des chances heureuses, la bruyante oisiveté du service militaire dans l'intérieur des villes, et, par un contre-coup inévitable, la dissolution générale qu'elle entraîne, l'oubli des principes, l'indifférence, la complicité même des magistrats, tout cela peut-être à la fois, a peuplé les antres du jeu, de dupes, de fripons et bientôt de furieux. Combien de fois n'a-t-on pas vu se renouveler la catastrophe de tel effréné joueur, à qui il ne restait plus rien à perdre ! Ses amis évitant sa présence, les terreurs de l'avenir se mêlant aux angoisses du présent, sa femme, ses enfans condamnés à mourir de faim et de misère, les portes des cachots prêtes à s'ouvrir pour le recevoir ;... ces lugubres images allument dans son cœur tous les feux des enfers ; c'en est fait, il s'y plonge tout vivant....

Que ses créanciers approchent, il n'a plus à leur livrer qu'un cadavre ! — Mais sa femme ! mais ses enfans ! ... Consolez-vous, infortunés ! les sages du jour accourent pour vous ouvrir leur bourse.... Oh non ! c'est pour vous apprendre que votre père, que votre époux vous a légué l'exemple de sa *philosophie*.

Il est un autre mouvement de l'âme, dont on a dit que c'était une sorte de démence, courte dans sa durée, mais terrible dans ses effets. Pour lui, la nature n'est rien ; il lui faut des armes, des tortures ; du sang ; ennemi de lui-même, comme de tout ce qui l'entoure, il court se jeter au milieu des épées, pourvu qu'il jouisse de la vengeance, semblable à la pierre qui se brise elle-même sur l'objet qu'elle brise. Voyez-le : tout respire en lui la fureur et la rage. Le malheureux Colère.

dont il s'est rendu maître n'a plus rien de l'humanité ; une affreuse difformité rend ses traits méconnaissables. Est-ce du feu, est-ce du sang qui coule dans ses veines, inonde sa paupière, et donne à son regard le farouche aspect de l'hyène dévorant sa proie ? Il pâlit, il rougit tour-à-tour ; l'écume est sur ses lèvres, le blasphême est dans sa bouche ; sa main frappe son front, ensanglante sa poitrine ; ses genoux tremblans ne peuvent soutenir le poids de son corps qui chancèle et succombe.

ATHANASIE.

Le portrait que vous me faites est celui d'une furie.

LE PHILOSOPHE.

Oui, Madame, car c'est celui de la *colère*. Cette passion meurtrière a produit la plupart des suicides. Hercule, furieux, se brûle sur le

mont

mont Œta ; Ajax, l'ennemi des Dieux, se précipite sur la pointe de son épée. Laissons la fable ; l'histoire ne nous fournit que trop de monumens. Qui ne connaît les fureurs de Saül ; le désespoir de Bajazet ; les accès de frénésie où tombaient les nègres amenés en Europe par Christophe Colomb ? Les empereurs Nerva, Valentinien, avec des vertus d'ailleurs, ne surent pas se défendre de ces transports convulsifs, qui se terminèrent par une mort violente. Sous nos yeux, combien d'exemples funestes, et dans tous les rangs de la société ! Au mois de janvier 1797, un homme connu par l'*énergie de son patriotisme*, entre dans la boutique d'un boucher ; il veut acheter à moitié prix. Le boucher refuse de lui vendre ; transporté de colère, il se saisit d'un couperet et l'en frappe ; la femme accourt pour

défendre son mari, elle est frappée dans les flancs ; un voisin attiré par les cris veut désarmer l'assassin ; il est également frappé. On parvient enfin à se saisir de lui ; il est traîné en prison, le lendemain il s'était tué.... Accourez, Madame de Staël ; et sur les cadavres du monstre et de ses trois victimes, proclamez qu'il fut un *philosophe !*

L'abus des plaisirs des sens.

Le suicide, il est vrai, ne se rencontre pas toujours avec cette hideuse escorte. *Le plaisir* ouvrit plus d'une fois le sentier qui vint aboutir au désespoir. La nature a placé le supplice à côté des jouissances qui l'outragent. Je ne parle point de ces débauches qui précipitent, par des moyens plus ou moins accélérés, les victimes de la volupté ; je parle de ces brusques résolutions de mourir, trop souvent exécutées, qui naissent de la satiété des jouissances, de l'épui-

sement d'une constitution vieillie avant l'âge, du fardeau d'une nullité absolue, et du poignant reproche d'en avoir été l'artisan volontaire. Boerhaave, Sydenham, Astruc, Hoffman, Tissot, ont fortifié cette vérité d'expérience, de l'autorité de leurs observations. De bonne foi, sera-t-on reçu à vanter la sagesse d'une mort amenée par une vie entière d'un honteux libertinage ; et l'homme qui ne sut pas une seule fois, peut-être, se refuser une grossière jouissance, a-t-il bonne grâce de me parler de sa vertu à ses derniers momens ?

Quoi ! le nom sacré de la vertu sur des lèvres profanées ! Quoi ! ce sera des infâmes repaires de la prostitution, que sortiront les maîtres de la morale ? Ce Sybarite efféminé, qui se fait honte à lui-même, c'est de lui que je recevrai les leçons de la sagesse ? Et parce que de sa

main elle déchira le flanc où naquit le généreux Britannicus, Messaline, traînée du lit de la débauche aux Gémonies, ne se montrera désormais aux regards de la postérité, que comme un *être plus grand que la nature, pour n'avoir pas été dépravée par le malheur ?*

ATHANASIE.

C'est dans les grandes villes, dans Paris sur-tout, que l'abus des plaisirs des sens est une source bien féconde de mort. Je me rappelle M. N., qui se tua vers les fètes de Noël en 1773, à ma porte, et presque sous mes yeux. Il avait épousé la jeune sœur de Madame d'Erb... ; c'était depuis cinq ans un délicieux ménage. Le pauvre N...! Jamais on n'a vu d'homme plus honnête, plus attaché à tous ses devoirs ; sa femme était un modèle de grâce et de douceur ; trois enfans beaux

comme leur mère, une fortune également loin des besoins et des jaloux; de l'ordre, de l'intelligence : que fallait-il de plus pour être heureux, et pour l'être toujours ?.

Tout à coup voilà M. N. dans les lacs d'une courtisanne, qui le ruine, et avec lui sa femme et ses trois pauvres petits innocens. Six mois ont suffi; perdu de ressources, de dettes et d'honneur, l'infortuné, il meurt après s'être frappé de trois coups de couteau. Sa veuve en est restée inconsolable. En vérité, il ne méritait pas une semblable Artémise.

LE PHILOSOPHE.

Si les tombeaux nous disaient tous les secrets qu'ils renferment, combien d'aventures semblables ils auraient à nous révéler ! Cette même année 1773, fut l'époque d'un suicide, encore fameux, dont

Ennui et dégoût de la vie.

on a rapporté le motif *à l'ennui ou dégoût de la vie*; sorte de maladie ajoutée à celles qui nous affligent, et désignée par le nom d'*anglomanie*, comme étant, dit-on, pour une nation voisine, *un fruit du pays*. Hélas ! elle s'est trop facilement entée parmi nous sur cette foule de plantes vivaces de l'irréligion, du luxe, de l'immoralité. Je sais qu'il y aurait des objections à faire contre la justesse de cette dénomination qui affaiblit le crime du suicide, dont elle semble faire, non un acte moral, mais l'effet d'une dépravation physique. Mais qu'importe ? Cet aveu me suffit contre l'avocat du suicide. Ce corps sorti des loges de Bedlam (1), où donc le portez-vous ? dans le portique ? — Eh ! ne voyez-

(1) Hôpital des fous en Angleterre.

vous pas l'ombre de Socrate qui se soulève et le repousse avec indignation ?

ATHANASIE.

Ce suicide que vous citez, serait-il celui des deux jeunes dragons qui se tuèrent à Saint-Denis d'un coup de pistolet, après avoir écrit leur testament de mort? Je ne m'en rappelle que d'une manière confuse les dispositions principales ; ce que je n'ai point oublié, c'est qu'à peine la nouvelle s'en répandit dans la capitale, que l'on en accusa les philosophes comme d'une conséquence de leurs principes. Ils se plaignirent. Cette réclamation était-elle sincère, était-elle légitime ?

LE PHILOSOPHE.

Vous allez être juge ; je vais vous mettre en main les pièces du procès.

« Un homme qui meurt avec » connaissance de cause, ne doit » rien laisser à désirer à ceux qui » lui survivent ». (*Vous verrez pourtant qu'il ne dit pas tout*). « La » mort est un passage... Ce prin- » cipe, joint à l'idée qu'on doit finir » un jour, nous met le pistolet à » la main ». (*La mort est un passage. Oui : mais où conduit-elle ? A l'anéantissement. Qu'en savez-vous ? Parce que l'on doit finir, est-il indifférent de savoir comment on doit finir ?*) « L'avenir ne nous » offre rien que de très-agréable ; » mais cet avenir est court. *Hu-* » *main*, mon compagnon, n'a que » vingt-quatre ans. Pour moi, *Bor-* » *deaux*, je n'ai pas encore quatre » lustres accomplis. Aucune rai- » son présente ne nous force d'in- » terrompre notre carrière : mais » le chagrin d'exister un moment, » pour cesser d'être une éternité

(*La grave autorité que celle d'un docteur de dix-huit ans, pour conclure ainsi contre tout l'univers !*) « est le point de réunion qui nous » fait prévenir de concert cet acte » despotique du sort ; enfin *le dé-» goût de la vie* est le seul motif » qui nous la fasse quitter.

» Si tous les malheureux osaient » être *sans préjugés*, et regarder » leur destruction en face, ils ver-» raient qu'il est aussi aisé de re-» noncer à l'existence, que de quit-» ter un habit dont la couleur nous » déplaît (1). Nous avons éprouvé » toutes les jouissances, même » celle d'obliger nos semblables » ; » (*Déjà ? A vingt ans !*) nous » pouvons nous les procurer en-» core ; mais tous les plaisirs ont

(1) Nous examinerons en détail ces sophismes dans la seconde partie de cet ouvrage.

» leur terme, et ce terme en est le » poison... Nous sommes dégoûtés » de la scène universelle : la toile » est baissée pour nous » ; (*Baissée, n'est pas le mot, puisqu'il la déchire, puisqu'il fuit le théâtre.*) « et nous laissons nos rôles à ceux » qui sont assez faibles pour vou- » loir les jouer encore quelques » heures.

» Quelques grains de poudre » vont dans un instant briser les » ressorts de cette masse de chair » mouvante, que nos orgueilleux » semblables appellent le roi des « êtres.

» Fait à Saint-Denis, etc. »

Il règne dans cette pièce un ton de forfanterie, un style tranchant, qui ne prouve rien moins que des esprits bien convaincus. Je crains bien que ce *philosophe militaire* ne veuille nous prendre pour dupes... Justement : voici la pierre de tou-

che de ce sang-froid, en apparence sans inquiétude, parce qu'il se dit sans reproche; une lettre écrite par ce même Bordeaux à son lieutenant, au moment de se donner la mort, va nous apprendre ce que le testament *nous laisse à désirer.*

A M. de Cl..., lieutenant au régiment de Belzunce. « Monsieur,
» pendant mon séjour à Guise,
» vous avez paru m'honorer de
» votre amitié; il est tems que je
» vous en remercie. Je crois vous
» avoir dit plusieurs fois que mon
» état me déplaisait; cet aveu était
» sincère, mais pas exact. Je me
» suis examiné depuis plus sérieu-
» sement; et j'ai reconnu que ce
» DÉGOUT SE RÉPANDAIT SUR TOUT,
» ET QUE J'ÉTAIS ÉGALEMENT RAS-
» SASIÉ DE TOUS LES ÉTATS POSSI-
» BLES », (*L'aveu commence à devenir précieux.*) « MÉCONTENT DES
» HOMMES, DE L'UNIVERS ET DE

» MOI-MÊME » : (*Maintenant il ne laisse plus rien à désirer*). « De cette » découverte, il a fallu tirer une » conséquence : lorsqu'on est las » de tout, il faut renoncer à tout : » ce calcul n'est pas long ; je l'éta- » blis sans le secours de la géomé- » trie. Enfin je suis sur le point de » me défaire de mon brevet d'exis- » tence que je possède depuis près » de vingt ans, et qui m'a été à » charge depuis quinze ; je ne dois » d'excuse à personne : je déserte, » c'est un crime, je vais m'en pu- » nir, et la loi sera satisfaite. J'avais » demandé à mes supérieurs une » prolongation de congé pour avoir » l'agrément de mourir à tête repo- » sée ». (*Il se trahit encore ; sa tête n'est donc pas aussi calme qu'il l'annonçait*). « Ils n'ont pas daigné me » répondre : j'en serai quitte pour » me tuer un peu plus vîte.

» Si l'on existe après cette vie,

» et qu'il y ait du danger de la quit-
» ter sans permission, je tâcherai
» d'obtenir une minute pour vous
» l'apprendre ». (*Vain persifflage ! car enfin, si elle existe cette vie...*)
« S'il n'y a point d'autre vie, je con-
» seille à tous les malheureux, c'est
» presque dire à tous les hommes,
» de suivre mon exemple. Je suis,
» etc. ».

(*Faites attention, Madame, à la signature*) : « Bordeaux, jadis
» élève d'un pédant, puis de Cujas,
» puis aide de chicane, puis moine,
» puis dragon, puis rien ».

Le héros était digne de l'épitaphe. — Et l'on s'étonnerait encore qu'un malheureux jeune homme qui a traversé des états si divers, (et dieu sait quels souvenirs il avait laissés à chacun de ses noviciats) soit *mécontent de tout le monde, et sur-tout de lui-même ?* Rapprochez de ces aveux la déposition de l'au-

teur de la *Philosophie de la nature* (1). « On a découvert, quand » vous n'étiez plus, dit-il à notre » Protée, que vous aviez des créan- » ciers qu'il vous était impossible » de satisfaire ; et que le malheu- » reux, qui a partagé votre suicide, » était dévoré du mal affreux que » Colomb apporta du Nouveau- » Monde, avec son or ». De semblables causes ne justifient point ce double meurtre ; non sans doute ; mais elles l'expliquent, mais elles le démasquent, et elles ajoutent à l'opprobre du forfait la honte de la dissimulation et de l'hypocrisie. Mais voilà nos Catons.

ATHANASIE.

On voit bien qu'ils ont voulu mourir avec l'habit de théâtre. Autrement le moyen de concevoir cette ostentation d'incrédulité, un

(1) Tome V, page 436.

matérialisme aussi aguerri, une débauche de plaisanteries aussi inconvenantes dans un sujet si grave, s'il n'y avait point d'articles secrets? Il n'y a qu'un homme ivre ou fou qui danse sur le bord d'un abîme.

Ce que je conçois encore plus difficilement, c'est que la philosophie ait récusé ce suicide. Le testament, la lettre, sont écrits, je ne dis pas seulement dans ses principes, mais dans son langage. C'est le matérialisme de Lamétrie, et *du Système de la nature*, c'est le septicisme d'Helvétius et de Montaigne; ce sont les comparaisons que l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* met sous la plume de Saint-Preux, jusqu'à l'invitation faite par Bordeaux de suivre son exemple, la même que celle de l'amant de Julie à milord Edouard; on ne porte pas plus loin l'exactitude de l'imitation. La phi-

losophie serait-elle le Mahomet de la tragédie, qui arme Séïde de sophismes et de poignards, pour jouir de sa confiance, et lui en laisser tous les risques ?

LE PHILOSOPHE.

N'y eût-il que ce dégoût vrai ou supposé de la vie ; c'en est assez pour légitimer aux yeux de la philosophie le meurtre de soi-même. Sénèque fut un philosophe sans doute ; écoutez ce qu'il écrivait à Marcellinus, qui hésitait à mourir : « Tu balances long-tems pour » peu de chose ; ta vie n'est rien ; » il n'est pas nécessaire, pour savoir mourir, *d'être brave* et malheureux ; IL SUFFIT D'ÊTRE ENNUYE ». Il finit son *Traité de la providence* par les mêmes provocations. Les stoïciens aspiraient sans doute à la renommée de philosophes : voyez l'analyse que noûs ont

laissée de leur doctrine Juste-Lipse, Lamothe-Levayer, Brucker, Saverien : il faut moins encore que cela pour être en droit de se délivrer du fardeau de la vie. Diderot était philosophe sans doute ; a-t il flétri du plus léger reproche l'opinion de son héros en faveur du suicide, dans *sa Vie de Sénèque* ? Et le moderne traducteur de *Lucrèce* et de *Sénèque*, M. de la Grange, n'a-t-il pas mis le sceau à sa philosophie et à la doctrine de ses maîtres, en se tuant de la même main qui commenta leurs ouvrages ?

Qu'il vienne ensuite s'élever des contradictions au sein même de leurs écoles ; qu'en concluera-t-on ? Que, divisées à l'extérieur, ces bandes de philosophes étaient toutefois d'intelligence ; qu'ils attendaient, pour marcher de front, la faveur des circonstances amenées, en effet, par la révolution ;

qu'en attendant, ils se partageaient les rôles, pour être prêts à tout événement ? Cette tactique, dès long-tems dénoncée à l'Europe, n'a plus besoin d'être prouvée. Moi, Madame, je n'en ai pas besoin pour conclure qu'il n'y a chez les modernes, pas plus que chez les anciens philosophes, aucun principe fixe; mais incertitude, variations, discordes éternelles ; que Bayle est en opposition avec Voltaire, en opposition avec lui-même, tous, avec la vérité.

Envie. En parcourant les divers principes du suicide, je crois être conduit par Milton dans son *Pandæmonium ;* et là, entendre les esprits infernaux, tous le poignard et la torche à la main, compter les meurtres qu'ils ont faits. Certes le démon de *l'envie* y joue un rôle important. Autrefois il suscita les sanglantes rivalités d'Atrée et de Thyeste,

d'Éthéocle et de Polinice ; il versa dans les cœurs de Zoïle et de Timon l'athénien les poisons dont ils furent dévorés. Nous le voyons tous les jours corrompre la sensibilité, et, du plus beau présent du ciel, faire un instrument de supplice, armer l'innocence contre elle-même, en inspirant à de jeunes enfans l'aversion de la vie, la haine pour des caresses qu'ils voient partagées, et la funeste résolution de se laisser mourir de faim.

Remords.

Rien de plus commun que d'entendre accuser la providence de l'apparente impunité qu'elle accorde aux grands coupables. On juge de la justice divine par notre justice humaine : celle-ci, quand elle peut punir, se hâte de punir aujourd'hui, parce que demain peut-être il ne sera plus tems. Mais Dieu qui a l'éternité toute entière pour se venger, peut bien

sans doute ne pas précipiter ses jugemens. Quoique ce soient là des principes certains, il n'en est pas moins incontestable qu'il ne diffère pas toujours ses vengeances aussi long-tems qu'on le croit. L'expérience justifie l'oracle sacré, quand il dit : *Que la paix n'est point faite pour l'impie.* Et de quel impie parle-t-on ? De l'homme sans humanité comme sans religion, qui outrage Dieu dans son image ou dans ses décrets. Celui-là, parce qu'il vous montre des dehors tranquilles, vous le croyez heureux, et votre cœur en murmure ; vous ne savez pas que le crime repose avec lui sur le duvet, ou plutôt qu'il veille dans son âme, qu'il la déchire, qu'il la brûle et la dévore, qu'il y enfante au milieu des furies *le remords* qui bientôt s'y corrompt. Vous ne voyez pas, comme Théodoric, la tête de Symmaque qui erre sanglante

autour de la table du festin ; vous n'êtes pas dans le cœur de Caïn pour entendre la voix d'Abel qui crie vengeance, ... et qui ne criera pas en vain.

Un jour de l'été dernier, j'avais été entraîné par un de mes neveux à dîner chez un de ses amis à la campagne : nous y trouvâmes une société mêlée ; on me prévint du nom des convives ; je fus abordé, avant qu'on se mît à table, par un homme accusé d'avoir rédigé l'arrêté de la commune de Paris, qui ouvrait les prisons aux égorgeurs de septembre. Pour n'être pas sans rien dire, je vantais la beauté du site, la pureté du ciel, et les jardins, et les eaux, et les cascades, et par-dessus tout, l'attrait de la solitude : mon admiration était vraie ; je la crus partagée, et j'augurais bien du silence où l'on se renfermait. — Pour moi, me dit-on,

toutes ces beautés-là ne me disent rien.—Comment ? — Non, je suis perdu ici ; il n'y a que Paris, et encore la rue de Richelieu ; voilà l'univers ; j'ai besoin de tout ce mouvement ; sans cela je suis seul, je vois ma vie entière, les grandes époques de la révolution ; je me sens poursuivi, écrasé de souvenirs, je ne puis me fuir moi-même, et dans ces momens-là, je ne répondrais de rien.

Me sera-t-il permis, Madame, d'en attester le ciel ! La victime, en présence de son assassin, fut plus tranquille que lui. Elle était émue, mais ce ne fut ni de joie ni de ressentiment. Ah ! avant même que l'âme du pervers ne se soit montrée à nu, où est l'homme de bien dont les désirs le portent à la place du méchant ? Charme ineffable de la vertu ! attraits sublimes, inconnus aux âmes viles et terrestres, de la

beauté qui ne trompe et ne se flétrit jamais, aimable et ravissante extase où la souffrance elle-même se transforme en jouissances pures, combien vous laissez loin de vous ces conquêtes de l'ambition et de l'orgueil, ces fausses délices qui font payer leur nom si cher ! Si la providence créa le cœur de l'homme juste pour y faire descendre un écoulement de la félicité céleste, elle voulut aussi que le démon régnât dans le cœur du méchant pour y commencer son enfer.

Ne nous étonnons plus des progrès du suicide parmi des générations victimes ou complices des excès qui y conduisent. Ne demandez plus pourquoi l'infortune cherche dans cette affreuse ressource un terme aux angoisses qu'elle laisse voir, aux angoisses sur-tout qu'elle cache; ni pourquoi tel homme, à qui l'on portait envie, s'est

donné la mort. Le poignard vous donne le secret de son bonheur ; et le remords en aiguisait depuis long-tems la pointe. Œdipe et Jocaste ne renoncent, l'un à la lumière et l'autre à la vie, que parce qu'ils se font horreur à eux-mêmes. « Exemple fabuleux que ceux-là ». — Les forfaits d'un Robespierre, d'un Babœuf, d'un Darthé, sont-ils donc fabuleux ? Et tous trois ils ont été suicides. Jacques Roux, un des prêtres constitutionnels, nommés par l'exécrable commune de Paris pour conduire Louis XVI au supplice, après s'être souillé de tous les crimes de la révolution, avait fini par devenir un objet d'horreur aux révolutionnaires eux-mêmes, et il fut mis en prison à son tour. A la suite de plusieurs accès de rage, il se déchira les entrailles. Ses derniers momens furent terribles. C'était le désespoir de Ju-

das. Au rapport de témoins oculaires, l'enfer semblait tout entier s'exhaler de son âme, et l'horreur de ses derniers momens ne peut se peindre.

Vous direz qu'ils avaient peur du bourreau. Duquel? En avaient-ils de plus cruel, de plus implacable, que leur propre cœur? C'est à celui-là qu'on voudrait échapper, mais sans succès. Un jeune soldat de la ville de M..., assassin de son bienfaiteur, ne pouvant résister au cri de sa conscience, se dénonça lui-même par-devant les tribunaux. Le bienfaiteur était prêtre. On lui dit que c'était un *aristocrate*. Il répond aux juges en se plongeant, à leurs yeux, la baïonnette dans le cœur. Celui-là avait-il peur du bourreau?

ATHANASIE.

J'en remercie la providence. L'impunité de semblables crimes

serait un scandale. Quand la loi est muette ou complice, il est bon que, par ses propres fureurs, le coupable venge la justice et la société.

LE PHILOSOPHE.

Mais non par de tels moyens. Un particulier n'aurait pas le droit de suppléer à la prévarication des juges, par le meurtre du coupable, ni le coupable non plus, celui de se punir par la mort. Dieu a placé, dans la société humaine, le tribunal des lois, pour être le vengeur public; il a mis, dans le cœur de chaque membre de la société, le tribunal de la conscience pour être le vengeur secret. Il arrivera que l'un et l'autre seront comprimés, pervertis ou égarés : à qui alors faudra-t-il en appeler ? au grand conseil du suprême législateur, à Dieu. Toute autre juridiction est usurpatrice. La religion catholique

avait pourvu aux écarts de ce tribunal intérieur ; elle ouvrait au repentir des asyles où elle le sauvait du désespoir, en lui conservant tous les mérites de la pénitence. Par exemple, vous souvient-il du chevalier de Sen.... qui se brûla la cervelle au bois de Boulogne en 1791.

ATHANASIE.

S'il m'en souvient ? Je l'avais connu dès l'enfance. Ardent, impétueux, se portant avec l'éclat de la foudre à tous les extrêmes ; il lui fallait de grands crimes ou de grandes vertus. Eh bien....

LE PHILOSOPHE.

Sorti à son avantage de dix-sept *affaires d'honneur*, ce qui lui avait donné dans le monde une réputation de bravoure, il se voyait jour et nuit poursuivi par les images sanglantes de ses rivaux, par les gémissemens de dix-sept familles

éplorées, redemandant un fils, un époux, un frère, un ami. Bourrelé de remords, il conçoit le projet de s'ensevelir dans la solitude. La Trappe lui ouvrait ses retraites expiatoires, lorsque la révolution française, chassant les pieux cénobites de leurs tombeaux, repoussa le malheureux chevalier dans son propre cœur, où se retrouvant sans cesse en présence de ses dix-sept meurtres, s'arrachant au repentir pour tomber dans le désespoir, il a fini par se donner la mort.

ATHANASIE.

Vous éclairez à mes yeux d'un nouveau jour la perte que l'Angleterre, la Suède, les pays protestans et la France ont faite en supprimant les maisons religieuses. Il y a partout de ces grands coupables, sur qui les lois ne peuvent rien. Les austérités de la pénitence viendraient

au secours de la justice et de leurs propres cœurs.

LE PHILOSOPHE.

Une providence vengeresse portant leurs regards tout-à-la-fois sur le tableau de leur vie et sur les abîmes de l'éternité; leur tête s'égare, et, par un crime nouveau, ils mettent le comble aux crimes de leur vie entière.

Un écrivain moderne, M. Smith, a bien senti quelle est l'énergie du remords dans l'âme qu'il tourmente. Ce morceau éloquent et profond, qui ne saurait être trop connu, je le tire d'un ouvrage que mon vertueux ami, M. Jeauffret, a publié, il y a quelques années, sur le sujet dont nous nous occupons (1). « Celui

---

(1) Dans son précieux recueil, intitulé *des Consolations* (Paris, 1797), l'auteur du *Culte public* justifie la réputation que lui avait faite ce premier

qui foule aux pieds les lois les plus sacrées de la justice, ne peut réfléchir sur les sentimens que les hommes peuvent avoir pour lui, sans ressentir toutes les angoisses de la honte, de l'horreur et de la cons-

---

ouvrage, par l'excellente logique, la variété et l'onction qu'il a répandues dans celui-ci, spécialement dans la partie où il traite du suicide. Si nous en parlons après lui, ce n'est point prétention de mieux faire, à dieu ne plaise. Notre ouvrage, composé pour l'instruction particulière du jeune homme dont nous avons consigné la lettre en tête de cet ouvrage, n'a été rendu public que par obéissance à des sollicitations que l'auteur n'a pas provoquées. *Neque hæc est invidia, verùm æmulatio.* D'ailleurs l'apologie nouvelle du suicide par Madame de Staël, ni l'ancienne par J.-J. Rousseau, n'ayant pas encore été directement ou complétement réfutées; nous avons cru qu'on nous pardonnerait de nous être mis sur les rangs.

ernation. Lorsque sa passion est assouvie, et qu'il commence à revenir de sang-froid sur sa conduite, il ne peut plus entrer dans les motifs qui l'ont déterminé, il les trouve aussi détestables qu'ils ont toujours paru aux autres. Par la sympathie, avec la haine et l'horreur qu'il doit inspirer, il devient en quelque sorte l'objet de sa propre horreur. L'état de celui qui a souffert de son injustice réclame sa compassion : cette idée l'afflige. Il regrette les malheureux effets de sa violence. Il sait en même tems qu'ils l'ont rendu l'objet propre du ressentiment et de l'indignation, et ce qui en est une conséquence naturelle, de la vengeance et du châtiment. Cette pensée ne le quitte point, et le remplit de terreur et d'étonnement. Il n'ose plus regarder les hommes en face, et il se considère comme s'il était retran-

ché et rejeté de l'affection de tout le genre humain. Plus de consolation à espérer pour lui de la sympathie de ses semblables. Dans cette extrémité, qui est le plus grand et le plus terrible de tous les malheurs, le souvenir que l'on a de ses crimes lui ferme tout accès à la compassion des autres. Leurs sentimens sont ce qui l'épouvante le plus. Dans chaque chose qui se présente, il voit un ennemi. Tout semble conspirer contre lui : et le meilleur parti qu'il ait à prendre, c'est de fuir dans quelque désert inhabité, où il n'ait plus le chagrin de voir des hommes ni de lire sur leurs visages la condamnation de son crime. Mais la solitude est encore plus affreuse pour lui que la société. Ses propres idées qui l'accompagnent toujours, et qui l'obsèdent, ne lui présentent rien que de noir, de funeste et de désastreux ; rien que

de sinistres présages d'une misère et d'une ruine incompréhensibles. L'horreur de la solitude le ramène donc parmi les hommes, et il reparaît devant eux étonné de se trouver en leur présence, chargé de honte et hors de lui-même, par la peur qui le trouble. Il y reparaît en suppliant... Telle est la nature de ce sentiment, proprement appelé remords, le plus terrible de tous ceux qui peuvent entrer dans le cœur. (*Théorie des sentimens moraux , tome I , sect. 2 , page* 190).

ATHANASIE.

Sauvons-nous, mon cher philosophe, des antres du désespoir sur un théâtre où la pénible impression des effets tragiques soit au moins balancée par la grandeur des motifs et par l'élévation des sentimens. Vous m'avez parlé de mouvemens

impétueux, mais énergiques, désordonnés, mais sublimes; qui n'entrent dans l'âme que pour la dominer, y régner avec empire, avec tyrannie, mais ne la courbent sous leur poids, que pour lui imprimer un ressort qui double sa force, et l'élance par-delà les bornes de la nature. Je crois que c'est *l'amour* que vous avez placé en tête; et certes, les nombreux suicides qu'il a produits lui méritaient bien cette préséance. N'est-ce pas lui que Madame de Staël dit être *une grande route de bonheur*, qu'il serait dangereux *d'entreprendre, sans avoir la résolution de se tuer* (1)? Morale hardie, que je regarderais pourtant comme le poison plutôt que comme l'aliment de l'amour. L'amour n'a pas dans tous les écrits cette lugubre

Amour.

(1) *De l'Influence des passions*, etc. page 158.

vocation à laquelle Madame de Staël se plaît à l'enchaîner. On est convenu de placer des sources de plaisirs jusques dans l'abîme qu'il creuse ; de ne voir en lui que Prometée allumant au feu du ciel la flamme dont l'âme reçoit son existence morale, mais sans apercevoir ni le Caucase ni le vautour immortel qui lui ronge le cœur. En effet, pour venger l'amour, il suffit de le bien définir. L'amour n'est pas cette fièvre des sens qui étouffe la raison, et ne distingue plus l'homme de la brute ; ni ce désir de la nature avilie qui s'épuise au sein de la jouissance, et ne se survit à soi-même que par la honte et le repentir. Non, non ; ce ne sont point-là les doux transports, les charmes célestes que connut Platon. Hommes grossiers, vous profanez l'amour, en mêlant son nom à vos impures orgies. Il a perdu son être ;

ce n'est plus lui, quand il n'est plus uni à la vertu... Et pourtant, mon cher philosophe, avec cette sainte alliance, en est-il plus heureux ? Absent ou présent, qu'on le dédaigne ou qu'il soit partagé ; quel cercle de maux il est condamné à parcourir ! Je ne borderai point de précipices, comme Madame de Staël, la route du bonheur ; hélas ! c'est bien assez qu'elle se hérisse de ronces et d'épines. Jetez au vent la cendre de Messaline et de Néron ; mais faites grâce, je vous conjure, au désespoir d'Orosmane. Où est le cœur stoïque qui jamais ait entendu sans attendrissement l'histoire de Pyrame, se perçant de son épée, sur le corps de son amante ? et l'attendrissement mène à l'indulgence. Quelle âme de bronze, insensible aux attraits de la vertu, aux droits sacrés du malheur, ne pardonne à Werther le sacrifice par lequel il s'arrache

s'arrache à la femme qu'il idolâtre ; et ne donne, je ne dis plus des larmes, mais une secrète admiration, au dévouement de Faldoni et de sa Thérèse ?

LE PHILOSOPHE.

Ces derniers, ne sont-ce pas les deux amans qui se tuèrent à Lyon en 1770. Je ne me rappelle que l'épitaphe que l'on en fit (1). Rappelez-moi les principales circonstances de ce double suicide.

ATHANASIE.

Les voici telles que les raconte

---

(1) Ci gissent deux amans : l'un pour l'autre ils vécurent,
L'un pour l'autre ils moururent.
La simple piété n'y trouve qu'un forfait,
Le sentiment admire, et la raison se tait.

Je n'ai pas besoin de prévenir que cette épitaphe, attribuée mal à propos à Jean-Jacques, n'eut de place que dans les porte-feuilles des curieux.

M. Delille de Sales (1). « Un Italien, nommé Faldoni, jeune homme d'une figure charmante, et connu par son esprit et sa probité, était sur le point d'épouser sa maîtresse ; lorsqu'une blessure qu'il se fit à la grande artère lui donna un anévrisme jugé mortel par les médecins. Le père de Thérèse (c'est le nom de l'amante), instruit de cet accident, refusa de marier sa fille, pour ne point la rendre veuve le jour où elle deviendrait mère. Mais l'amour s'indigne de toute barrière ; et le couple persécuté résolut de s'unir. Il y avait une chapelle dans la campagne où les deux amans s'étaient retirés ; elle fut parée avec goût, Thérèse s'y rendit avec Fal-

(1) *Philosophie de la nature*, tome V, page 400. Tous les détails de l'anecdote, ceux sur-tout que nous avons dû supprimer, ne sont pas aussi attestés que le suicide ; mais n'importe.

doni... Ils se mettent à genoux devant l'autel, se serrant d'une main, et de l'autre, touchant les détentes de deux pistolets attachés à leurs habits, avec des rubans couleur de rose ; au signal donné, les coups partent, les deux amans tombent en confondant leurs âmes ».

LE PHILOSOPHE.

Il me semble que la question s'agrandit ; du moins je ferai en sorte qu'elle ne s'égare point. Ce langage auquel votre belle âme ajoute une si puissante autorité, domine aujourd'hui sur la scène, dans nos modernes compositions, dans les conversations familières, et jusques dans la conduite individuelle. Ce serait un beau sujet d'observations, d'examiner jusqu'où la réaction des mœurs sur les ouvrages dramatiques, et de ces ouvrages sur les mœurs peut porter son influence.

Peut-être y trouverait-on la clef de cette terrible énigme, résultante de la Révolution, de tant d'atrocités à côté d'une *sensibilité si expansive* (1). Quoi qu'il en soit, votre

---

(1) *Ronsin*, général de l'armée révolutionnaire, à Lyon; *Monvel*, comédien terroriste; *Chénier*, ce nom-là dit tout, avaient fait des drames ou des romans à la manière anglaise. Je ne serais point surpris que Robespierre en eût fait. Ce qui est certain, c'est qu'en 1791, ce *Robespierre*, à la tribune de l'assemblée constituante, soutint avec force que personne n'avait droit sur la vie d'un autre; que la société même ne pouvait condamner à mort les plus grands coupables; et il s'appuyait de tous les raisonnemens de la nouvelle philosophie. Un de ses anciens camarades de collége, M. N. S. G... allant le voir pour lui demander la grâce d'un de ses amis porté sur les listes de proscription, s'échappa jusqu'à rappeler au tyran le contraste de tant *d'humanité* en 1791 et de férocité en

langage, Madame, est celui de tous les romans du jour; je ne parle que de ceux dont *la mère prescrit la lecture à sa fille.* Amorce décevante! Il serait bien tems que la philosophie tonnât au nom de la société, contre ces lectures de tout tems suspectes à la morale, et proscrites par la religion. Que produit-il de bon, ce vain étalage de sentiment et de vertu? Qu'attendez-vous de cette exagération perpétuelle dans les émotions et les paroles? Exalter l'imagination, pervertir les idées, jeter sur la scène de la vie des voiles mensongers, peindre d'infidèles couleurs tous les objets qui nous entourent, enlever à des occupations graves, par

1795; après quelques momens de silence, Robespierre lui répond: Mais vous, est-ce que vous craignez de mourir?

(*Note de l'éditeur.*)

l'attrait d'aventures qui nous charment et de passions qui nous flattent, dérober ainsi à l'éducation des heures précieuses qui ne reviendront plus, c'étaient-là les effets ordinaires de ces distractions réputées innocentes, les motifs trop légitimes de nos réclamations.

Mais, outre ces vices généraux, les modernes compositions de ce genre offrent des dangers particuliers, qui les lient par un rapport direct, au crime que nous combattons. Pas un de ces livres qui ne soit un champ jonché de morts et couvert des sanglans trophées de l'amour. On dirait qu'il s'en élève comme une vapeur sombre, enivrante, qui pénètre les âmes neuves encore, les énerve, les laisse sans défense pour le moment des vrais combats, et relâche insensiblement les liens du devoir et du véritable honneur, en présentant

à l'admiration ce qui n'en est que le simulacre. L'habitude d'avoir sous les yeux des scènes de destruction, en affaiblit insensiblement l'horreur. Peut-on séjourner long-tems dans un pays sans en contracter les mœurs ? Ce n'est plus seulement cette pitié indiscrète, laquelle, prodiguée à des maux imaginaires, émousse le sentiment d'une commisération active pour des calamités réelles ; c'est un intérêt aveugle, passionné, pour des situations forcées, hors de l'ordre commun, qui croirait déroger, s'il honorait de ses pleurs et de ses secours, des infortunes vulgaires. Pour s'attendrir, il suffisait que l'on trouvât un plaisir machinal à le faire. Aujourd'hui notre sensibilité aguerrie ne s'émeut que par convulsions. L'on adopte l'être que l'on voit souffrir, sans raisonner s'il ne fut pas plus imprudent ou coupable que puni ;

tout amant prend à nos yeux la taille d'un héros ; observez même que toutes les préférences sont pour les faiblesses criminelles, comme étant ordinairement celles qui entraînent dans les malheurs les plus profonds. Qu'après cela, des chagrins amers, il n'en faut pas tant, que de simples contradictions viennent assaillir une âme naturellement faible, déjà vaincue avant de s'être éprouvée, elles l'ont bientôt écrasée de leur poids ; le trouble des sens a bientôt passé dans l'entendement ; l'orgueil d'imiter le faux héroïsme que l'on admira, absorbe les doux instincts de la nature ; on a commencé comme Werther, il faut comme lui finir son drame par un coup de poignard (1).

(1) On a lu avec effroi dans tous les papiers publics, cette anecdote que nous avons publiée nous-mêmes dans notre *Journal général*, après

l'avoir vérifiée par les renseignemens les plus précis. « A Charlemont, un » sous-lieutenant au 3e. bataillon de » la 14e. demi-brigade de ligne, vient » de se tuer le 23 du mois de pluviôse » (12 février). La lecture du roman » de Werther avait enflammé des pas- » sions ardentes, qui l'ont conduit à » ce suicide «. (JOURNAL DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS, n°. 15, article : *Tableau général, physique, historique, moral et littéraire du mois de février* 1802. On s'abonne chez la veuve Nyon, rue du Jardinet : prix, 18 fr. pour l'année.) Cette fatale séduction, produite par la lecture des romans, et en particulier par celui des *passions du jeune Werther*, nous aurions, pour la confirmer, bien d'autres exemples, deux entr'autres qu'on lit dans les *Lettres d'un voyageur à l'abbé Barruel sur ses Mémoires du jacobinisme*, et sur-tout trois faits sur lesquels des considérations particulières nous obligent d'étendre le voile du silence.

plices! Mères, qui trop souvent attendez pour vous désabuser, la dure leçon de l'expérience, dites, la nature ne suffit-elle plus à son propre ouvrage? A-t-elle besoin qu'une flamme précoce, étrangère, allume des feux qu'elle se chargeait de diriger quand il en serait tems? Quoi! vous n'avez pas d'autres traités de morale à confier à ces frêles vertus attaquées par tout ce qui les environne? Ecartez des mains de la pudeur ces romans prétendus vertueux, qu'on lit rarement sans cesser de l'être : et s'il vous faut parler de l'amour à vos élèves, du moins ne les trompez pas, laissez à l'âge d'or, laissez à des anges ces belles chimères d'un platonisme dont on est bientôt las, et qui ne sait pas plus défendre l'innocence, que la réparer.

Ce que je ne vous contesterai point, madame, c'est que la plu-

part des suicides ne soient dus à la passion de l'amour. Eh! qui pourrait méconnaître à ses sinistres effets cette passion également bizarre et fougueuse, qui se nourrit de tous les contraires, qui marque par des résultats semblables ses succès ou ses disgraces, s'accroît par les obstacles mêmes, se complaît dans les tourmens qu'elle endure, et adore ses maux au point, que la plus cruelle de ses peines serait de les voir finir (1). Charme trompeur, qui corrompt la raison, lorsqu'il

(1) « Si l'amour est un désir qui » s'irrite par les obstacles, il n'est pas » bon qu'il soit content, il vaut mieux » qu'il dure et qu'il soit malheureux, » que de s'éteindre au sein des plai- » sirs ». *Nouvelle Héloïse, troisième partie, lettre* VIIe. *de Madame d'Orbe, page* 263, *tome quatrième de la petite édition*, Paris 1793. C'est celle à qui nous renvoyons dans tout le cours de cet ouvrage.

n'avilit point le cœur, fascine l'imagination en paraissant exalter l'âme, et, pour quelques vertus qu'on l'a vu produire quelquefois, le plus souvent, flétrit les pensées nobles et libérales, anéantit les affections généreuses, en traînant à sa suite les passions homicides, la colère, la jalousie, la haine. Malheur à l'imprudent jeune homme qui a laissé cette flamme subtile, désordonnée, s'insinuer dans ses sens ! La brûlante énergie que lui donna la nature, s'imprime au nouveau sentiment qui le domine. Elévation de génie, sensibilité, chaleur d'imagination, source féconde des arts et des talens, qui promettaient à la société des conceptions faites pour les regards de la postérité, d'utiles découvertes, des vertus plus utiles encore ; ces qualités célestes, les voilà qui s'éteignent dans les langueurs d'une honteuse faiblesse, ou deviennent

deviennent autant d'instrumens de séduction et de crimes. A ces inclinations virginales, le plus bel ornement du premier âge, succèdent les sombres défiances, les joies et les chagrins sans objet, les craintes et les espérances également délirantes. Lui-même il ne se reconnaît plus, ses facultés se dépravent et succombent à la fois sous le poids de ce nouvel être. L'ivresse qui l'agite se communique à son langage, à tous ses mouvemens, et répand sur son silence même je ne sais quoi de farouche qui trahit son secret. Qu'Erasistrate approche du lit sur lequel il repose, sur lequel bien plutôt il appelle vainement le sommeil, il va lire sur toute sa personne le mal qui le dévore. En effet, le moyen de soutenir, avec un corps faible et délicat, les ardeurs d'une fièvre véritable qui agit sur les organes, en use les ressorts, y verse

un poison lent, et pénétrant jusqu'à la moelle des os, semble réaliser la fable de la tunique embrasée du centaure Nessus? Qu'il vous ouvre son âme; ce qu'il lui faut désormais, ce sont non plus des affections, mais des transports; non des plaisirs, mais de la volupté; non le bonheur, mais des extases, et des ardeurs égales à ces torrens de feu dont son âme est inondée. De ce chaos de pensées et de désirs où il se perd, sort une nature nouvelle, toute idéale, où il n'y a rien de vrai que son délire. Dans l'excès de son égarement, la divinité même, s'éclipsant à ses yeux, cède son trône et ses autels à celle qu'il idolâtre. Comment jugerait-il sainement des choses? Tout est changé pour lui. La vertu: elle n'est qu'un joug importun (1); la société: eh! que

(1) « Insensée et farouche vertu!

font ses suffrages ou ses censures à l'homme qui ne voit dans l'univers rien qu'un seul objet? Le crime a perdu toute son horreur, la vie est désormais pour lui la roue d'Ixion; une dure opiniâtreté fait tout son courage; et la tombe, elle tarde toujours trop à s'ouvrir aux vœux de l'infortuné; elle sera dans les

---

» j'obéis à ta voix sans mérite, je t'abhorre en fesant tout pour toi ». (*Nouvelle Héloïse. Partie* IIIe., *lettre* IIIe. *de St. Preux*, *page* 248.) Désespoir bien fait sans doute pour ce forcené jeune homme, qui écrivait à sa maîtresse: « J'aurais brûlé le Capitole, » si tu me l'avais commandé, parce » que je t'aime plus que toute chose ». (*Ib.* page 77.) C'est un fou, me dira-t-on. Et que prétends-je autre chose? C'est un fou? — Vous qui me faites cette réponse, prenez garde de parler contre vous-même. C'est qu'en effet l'amour est un véritable délire : le suicide auquel il entraîne, sera-t-il donc un acte de sagesse?

rêves de son imagination, elle sera le lit du repos, et pourvu qu'il cesse de souffrir, peu lui importe le réveil.

ATHANASIE.

Il est trop vrai, ce sont là tous symptômes d'une maladie réelle, d'une véritable aliénation. « Toutes » les fois que l'esprit humain ne » voit qu'un parti à prendre, sa » liberté expire ; l'homme se jette » dans ce parti, comme un corps » abandonné à lui-même court au » centre de sa gravitation ».

LE PHILOSOPHE.

Je ne demande rien de plus pour être en droit de conclure, avec l'excellent écrivain dont vous venez de citer la pensée (1), que l'amant qui se tue « a vraiment perdu l'usage » de sa liberté et de sa raison ». Je

(1) M. Mérian. *Mémoire sur le suicide, dans les Mémoires de l'Académie* de Berlin, *tome XIX, année* 1763.

sais bien que la morale qui voit dans l'égarement du cœur le principe de l'égarement de l'esprit, dans l'absence de la liberté, le châtiment de l'abus qui en a été fait, nous fournit encore des notions plus exactes ; mais soyons généreux, contentons-nous de cet aveu pour prononcer que le suicide est une vraie frénésie. Voilà certes, le jugement le plus favorable que l'on soit en droit de porter de ce résultat *sublime* de la passion qui conduit *au bonheur*. « Amant de Julie,
» tu parles d'attenter à tes jours ;
» une douleur insensée te rend
» stupide et impitoyable, tu n'es
» pas un homme ; tu n'es rien, et
» tel que tu es, je ne vois rien dans
» le monde au-dessous de toi » (1).
Telle est, répondrai-je à madame de

(1) *Nouvelle Héloïse, lettre XXII, de Myl. Edouard, page* 397 *du tome IV.*

Staël, telle est l'inscription funèbre que votre maître, Jean-Jacques, a gravée sur la tombe de tous ces furieux dans lesquels un fol amour a glacé la pitié d'eux-mêmes. Ce Faldoni, dont la plume des romanciers a si fort embelli les derniers momens, s'il n'était pas un frénétique, si les transports de son délire ne lui venaient pas des ardeurs de la fièvre qui brûlait ses veines, qu'était-il autre chose qu'un brutal égoïste, qui se vengeait de sa propre impuissance, contre ce qu'il avait de plus cher, un barbare qui se voyant condamné à périr, veut se donner du moins le plaisir des enfers, celui de ne pas périr seul? Ils parlent de vertus. Oui, Lovelace en parlait bien aussi à Clarisse Ils en parlent, comme ils parlaient de l'amour: « que son caractère est de se compter pour rien, de renoncer à soi-même, de s'immoler tout entier, de

jouir de ses privations, par le sentiment même de ce qu'il en coûte » (1). Ils parlent de vertu ! Est-ce donc que la vertu est l'art de déguiser les crimes sous des voiles sacrés, de corrompre l'innocence, de l'associer aux forfaits des âmes dénaturées, de plonger le couteau dans le sein maternel, de jeter sans scrupule toute une famille dans un abîme de deuil, d'opprobre et de désespoir? Parler de vertu! eux!... Est-ce donc pour l'outrager! Ce Saint-Preux qui en parle si bien,

(1) Appelons à l'expérience. Nous venons de voir se renouveler l'aventure de Faldoni. Un jeune homme marié, ou passant pour l'être, emmène sa femme au bois de Boulogne; tous deux étaient armés d'un pistolet; au signal convenu, ils le tirent à bout portant; le jeune homme tombe mort, la femme a eu la mâchoire fracassée; elle vit encore, maudissant l'erreur et le crime auquel elle avait trop légèrement cédé.

ôtez le masque, tout son désespoir lui vient de ce que son amante, revenue de son égarement, n'en veut plus commettre. Forcé de redevenir homme de bien, il aime mieux mourir (1). Disons la même chose de Werther et des trop réelles copies de ces dangereux romans. Des adultères, des enlèvemens, de lâches assassinats, voilà donc le dénouement de cet héroïsme qui devait épurer les flammes de l'amour par leur ardeur même. — Eh ! ces ravissantes images d'innocence et de félicité, que sont-elles devenues? Ces douces rêveries, où, du sein des peines elles-mêmes, allaient germer les plus exquises jouissances, où l'honneur unissait sur un même autel les sermens de la

(1) Voyez toutes les lettres de la troisième partie de la *Nouvelle Héloïse*, particulièrement la lettre XXVIII de Julie.

sagesse et les sermens de la constance, ce brillant avenir, ce présent si délicieux, ... un drap mortuaire a tout remplacé.

Nous avions au collége de...., parmi nos instituteurs, le jeune..... unique héritier d'un nom illustre dans les lettres. Libre et plein d'ardeur, il avait demandé à son père, en mariage, une jeune personne d'une fortune médiocre. Le père, médecin considéré dans C.... et fort à son aise, ayant d'autres vues sur son fils, refusa d'abord de consentir à sa demande; il motivait son refus sur l'extrême jeunesse des deux parties, sur la nécessité d'un état, sur les espérances qu'il avait formées ailleurs; la passion fournissait des réponses à tout. Les *Quinze cents francs* de Sergi dans *le Père de Famille* (1), les grands senti-

(1) Drame ou comédie bourgeoise de Diderot.

mens de l'Héloïse, tout avait son rôle. M.... crut devoir rappeler son fils auprès de lui. Ivre d'amour et de désespoir, le jeune homme, après s'être abandonné à divers projets, tous extravagans, que les précautions des parens de la demoiselle rendirent inutiles, parlait de s'ôter la vie. Le médecin de la maison le fit transporter à l'infirmerie, il ordonna les bains, qui ne réussirent point à calmer les transports au cerveau. Il joignit la saignée qui fut réitérée; lorsqu'un soir, au retour de la promenade, nous apprenons que le malheureux venait de se couper la gorge de son rasoir. Deux heures après, son père arrive; informé du danger que courait la santé de son fils, il était accouru, déterminé à consentir au mariage. — Encore à présent, depuis tant d'années, cette affreuse image est présente à mon cœur, à mes yeux; je vois encore

les draps ensanglantés, le rasoir ouvert et tout rouge, les rideaux blancs du lit tachés à plusieurs endroits du sang qui avait jailli, la tête du jeune homme pendante et décolorée, une de ses mains, la main homicide, étendue, froide et roide sur la couverture, et au lieu du linceul, un mouchoir jeté sur le cadavre qu'il couvrait à moitié, comme si la providence eût indiqué cette première expiation d'un crime que les lois humaines punissaient par le refus de la sépulture! Son père avait été entraîné loin de ce spectacle. Mais, dans le désordre où ce cruel événement avait jeté maîtres et domestiques, on n'avait pris aucune précaution pour nous en éloigner. Les portes étaient ouvertes; et j'avais suivi machinalement mes camarades se précipitant vers cette lugubre scène. Je vois encore les groupes épars, se demandant avec

effroi les causes et les détails du suicide, le moment où le malheureux père était arrivé.... et puis un silence morne succédant à l'impatience de la curiosité; tous les visages pâles, les cœurs palpitans, les yeux humides de larmes, tantôt élevés douloureusement vers le ciel, tantôt baissés sur la terre, tantôt fixés sur les croisées de la chambre, où le meurtrier s'était exécuté; ceux-ci courant aux informations, ceux-là s'attroupant sans se parler, d'autres s'interrogeant sans se répondre; tous frissonnant d'épouvante et d'horreur. — Leçon terrible! « On s'égare un seul moment
» de la vie, on se détourne d'un
» seul pas de la droite route : aus-
» sitôt une pente inévitable nous
» entraîne et nous perd; on tombe
» enfin dans un gouffre d'où l'on ne
» peut plus se relever. »

ATHANASIE.

Vous êtes ému, philosophe ! et vous vous efforcez en vain de cacher le trouble où vous jettent des tableaux lugubres, sur lesquels vous savez répandre tant de vie ! Quoi ! l'austérité de votre profession, celle sur-tout de vos principes, se concilierait avec les élans de la sensibilité ? La raison n'aurait rien à redouter de l'essor de l'imagination ? Pardonnez à mon erreur : mon cœur calomniait la sagesse ; elle n'était à mes yeux *qu'une froide apathie*, que l'ennemie hautaine des passions, parce qu'elle n'en saurait atteindre les sublimes transports, promettant sans cesse de les diriger, et sans cesse échappant à leur fougue victorieuse. Réduite à choisir entre les résultats orageux des mouvemens de l'âme, et les stériles palliatifs de la raison, j'ai cru plus facile de défendre un délire où les maux ne

sont point sans dédommagement, plutôt qu'une létargie où l'absence des maux ne pouvait, ce me semble, payer l'absence des biens.

LE PHILOSOPHE.

La véritable sagesse, et vous savez quelle est celle dont je parle, ne nous commanda jamais d'être durs; elle permet, elle consacre la flamme pure et douce d'un sentiment qui laisse en paix la conscience et les sens; elle donne à l'innocence des charmes qui n'en laissent point regretter d'autres; ce qu'elle ôte aux désirs, elle le rend avec usure à la félicité. Mais elle ne se borne point à condamner les affections désordonnées, que l'on ne peut, dit-on, ni supporter ni vaincre; elle les attaque de loin, elle va les poursuivre dans le cœur, à cette source commune des maux du corps et de l'âme; elle nous

tient dans une salutaire défiance contre tout ce qui peut en devenir l'étincelle ou l'aliment. Croyez-en, madame, à l'expérience, pour vaincre ces tyrans *invincibles*, il suffit de le vouloir (1). Ce que Julie a pu faire, pourquoi St.-Preux ne le pourrait-il pas? Julie, sortie de l'abîme, ne commande pas à son ami de se tuer; non, elle lui ordonne de vivre; s'il l'aime, il lui doit la douce consolation, « de lui
» prouver que leurs cœurs ne s'ac-
» cordent pas moins dans leur re-
» tour au bien, qu'ils s'accordèrent
» dans leur égarement » (2).

---

(1) On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos.
Il est tyran du faible, esclave du héros.

Adélaïde du Guesclin, *act.* 2, *scène* 7.

(2) *Lettre de Julie*, *p.* 352.

Sentiment de l'humiliation.

Le même préjugé d'honneur qui inspire les fureurs des duels, arme souvent la main du suicide. Le duel fait des assassins ; le suicide fait des bourreaux : je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de différence. Le duelliste, qui se croit offensé, a du moins un prétexte ; il avait cédé au premier mouvement de la nature, qui permet de repousser l'injure par la force. Le suicide, offensé par un autre, fait tomber sur soi-même la peine de l'injustice ; souvent pour moins que cela. Demandez-lui de qui vient l'offense dont il se plaint ; il ne saurait que vous répondre. Il y a dans cette férocité quelque chose de si absurde, qu'il en est abject et méprisable. Aussi ai-je long-tems balancé à ranger cette espèce de folie dans la classe des mouvemens de l'âme, dont la dépravation se déguise au moins sous une apparence

de grandeur, comme la fièvre sous celle de la force.

Cependant je n'aime pas voir madame de Sévigné raconter *plaisamment, à sa manière*, la tragique aventure de Vatel, se perçant de son épée parce que la marée n'est pas arrivée à Chantilly d'assez bonne heure. La mort et ses terribles conséquences ne sont point du domaine de la plaisanterie. J'aurais attendu, de son bon sens profond et de son exquise délicatesse, quelque observation sur ce genre d'attentat.

On a vu des courtisans se laisser mourir de désespoir. Pourquoi? Parce que la gloire des armées françaises avait été obscurcie aux journées de Malplaquet ou de Ramillies? Parce que le grand dauphin emportait avec lui, dans la tombe, les espérances de la patrie et de la religion? Il s'agissait bien de cela! C'était parce qu'ils n'avaient pas ob-

tenu, au coucher du Roi, l'honneur d'un regard, ou parce qu'on avait adopté au conseil le mémoire d'un rival. Avec de semblables vertus, Lacédémone n'aurait pas conquis l'admiration de tous les siècles. Le Spartiate, exclu des suffrages, félicitait sa patrie d'avoir trente citoyens meilleurs que lui; Thémistocle, Agésilas, Miltiade, Cimon en appelaient à la victoire, des injures qu'ils avaient reçues. Ces grands hommes n'auraient jamais songé qu'un duel ou qu'un suicide pût les venger ou des autres ou d'eux-mêmes.

ATHANASIE.

On peut vous abandonner ces âmes pusillanimes. Je ne vois pas en effet comment le génie même de madame de Staël parviendrait à les absoudre. Mais vous avez nommé une autre cause de désespoir

ien différente ; car elle n'a rien d'i-
ıaginaire, rien qui puisse être légi-
mement imputé à ses victimes. Vos
rincipes les accuseraient, que votre
œur serait le premier à les défen-
re. *La ruine de la fortune*, à la suite
es événemens révolutionnaires ;
es remboursemens frauduleux,
'iniques spoliations ; la perte des
ignités et des honneurs, précipi-
ınt tout-à-coup de l'opulence et de
ı considération dans la misère et
ans l'ignominie ; à la suite de ces
oups affreux, les accessoires ordi-
aires, l'infidélité des amis, l'ingra-
tude des serviteurs, les vengeances
es ennemis ; infortunés ! que faire ?
qui recourir ! Plus d'amis dont
s puissent réclamer la compas-
ıon ; leurs amis, leurs enfans les
ppellent dans la tombe... Hélas !
:s exemples n'en sont pas loin de
ous ; et tout l'intérêt qu'on puisse
émoigner à ces malheureux, est de

Revers de fortune.

leur souhaiter la mort. Que leur reste-t-il donc à faire de mieux, que d'imiter César, en se couvrant la tête de son manteau ?

LE PHILOSOPHE.

Oui, d'imiter César; d'attendre la mort, mais non pas de se la donner : ou plutôt j'ai bien d'autres modèles, d'autres principes à leur proposer; mais il n'est point encore tems d'en parler. Observons seulement que ce cas rentre dans les précédens, sinon par les motifs, toujours par les effets. La douleur est ici ce que sont ailleurs les mouvemens effrénés que nous avons parcourus.... C'est elle qui tue, qui aliène les sens, qui ôte la raison avec le courage, et jette les organes dans une dépravation totale. Or, qu'ai-je à prouver aux partisans du suicide ? Que, loin d'être, comme ils le prétendent,

un acte *de sagesse*, conçu, exécuté *dans un calme méditatif*, il n'est qu'un acte de frénésie et de délire. La preuve ? Elle se montre, elle éclate jusques dans l'extérieur de la victime. Suivez-la : une sombre mélancolie absorbe toutes ses pensées, empoisonne tous ses sentimens, flétrit les plus chères affections de la nature. Richard Smith et sa femme, prisonniers pour dettes, en Angleterre, égorgent leur enfant, par la crainte, disent-ils, de le laisser malheureux en le laissant sans bien, et se pendent l'un et l'autre à côté du cadavre de l'innocent (1). Voltaire a décrit une semblable scène dans son poème de la *Henriade* : l'épisode est digne du Dante et de Milton. Une femme de l'île Saint-Louis vient d'exercer les mêmes fureurs sur ses trois en-

---

(1) *Encyclopédie*, au mot *Suicide*.

fans et sur elle-même, tandis qu'à Argenteuil, un jeune homme se noyait, après avoir assassiné son père.

Il faut créer une expression toute particulière, pour faire sortir de la classe commune cette maladie de l'âme, qui, souvent sans nul sujet, à plus forte raison lorqu'elle s'aigrit encore par un levain actif, attaque l'âme dans toutes ses puissances, énerve le courage, abat, anéantit les forces vitales, et vient bientôt à bout d'y détruire l'humanité; c'est qu'une bile-noire s'épanche dans le sang, circule comme un venin froid et corrosif dans les veines, y porte le trouble et le ravage. Ainsi que la société, la solitude se peuple, aux yeux du malade, de fantômes persécuteurs. Tantôt ce sont des murmures et des plaintes, sans objet et sans mesure; c'est l'éclat de la foudre

qui gronde au milieu des nuages; tantôt, un silence effrayant; c'est le calme précurseur des orages, et pire que la tempête; c'est la léthargie après les fureurs. Raison humaine, philosophie, oracles d'une sagesse si vantée, accourez donc.... Ah! vos stériles consolations ne savent qu'aggraver le poids de mes maux, en me prouvant l'impuissance de vos moyens. Sénèque, qui les médita toute sa vie, finit par ne savoir quel parti prendre. Ce fut précisément après avoir lu jusqu'à deux fois ce qu'elles inspirèrent de plus sublime au divin Platon, et contre son expresse défense (1),

---

(1) Voyez *le Phédon* de Platon *dans la traduct. de Dacier, tome II, p.* 135. *Amsterd.* 1744, et mieux dans le *Phédon* de M. *Moses Mendels-Sohn*, traduit de l'allemand de M. *Junker*. Paris, 1772, *ibid.*, *p.* 275. Je conviens pourtant que la doctrine de Platon a agi

que Caton et Cléombrote se donnent la mort. Epictète et Plotin croient si peu à l'efficacité de leurs recettes, qu'après avoir permis le suicide, ils en détournent leurs amis, comme d'une fausse route pour sortir du malheur. Non, non, le remède n'est pas plus dans les conseils de ces faux sages, qu'il n'est dans le désespoir : il est ailleurs.

ATHANASIE.

Vous êtes entraînant, mon cher philosophe

---

diversement sur de célèbres personnages, entr'autres sur *Libanius*, sophiste, ami de l'empereur *Julien*. Mais, pour n'être pas aussi faibles que le prétend J.-J. Roussseau, (*Nouvelle Héloïse, tome IV, page* 382.) ses raisonnemens contre le suicide, ont besoin d'une toute autre sanction, et sur-tout de bases plus solides, et d'un terme moins incertain qu'il n'est donné à la simple raison d'en asseoir.

philosophe, mais je ne me crois point battue ; vous n'avez eu à combattre jusqu'ici que les enfans perdus du suicide ; j'ai à vous opposer une arrière-garde bien redoutable, une *légion sacrée*, toute composée de héros. Ce sont, aux premiers rangs, ces républicains de nos jours, passionnés pour la gloire et pour le bien public, lesquels, après avoir tout fait pour la liberté, ne veulent point survivre à sa perte ; et parce qu'ils la voient bannie de la terre, vont s'unir à elle dans la tombe où l'ont jetée ses oppresseurs. Ombres magnanimes ! votre mort fut un nouveau sacrifice offert à la patrie, un dernier tribut à la liberté ! Vous n'avez pas voulu qu'elles eussent à gémir du spectacle honteux de vrais citoyens avilis par la tyrannie.

LE PHILOSOPHE.

Je n'aurais point de moi-même

Patriotisme.

provoqué ces souvenirs ; et mon dessein, en rangeant le *patriotisme* parmi les causes du suicide, en bornait les exemples à l'antiquité ; ma philosophie à moi est de former, sur cette longue *Saint-Barthélemy* de dix années sous le nom de révolution française, le vœu dont on fait honneur au chancelier de l'Hôpital (1), comme le premier devoir de mon ministère est de prier pour ceux qui égorgèrent ma patrie au nom de la patrie même. Mais puisqu'il ne m'est plus permis de me refuser à l'appel que vous me faites, quels sont, madame, ces patriotes suicides ? J'aurai la bonne foi ou la générosité de les

(1) La citation célèbre du vers de Stace : *Excidat illa dies ævo, nec postera credant sæcula* n'appartient pas à l'Hôpital, mais à Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris, père de l'historien.

distinguer en deux classes; les républicains et les terroristes ; bien qu'ils ne fassent en effet, sur-tout à ces époques de notre révolution, qu'une branche sortie d'une même tige, plantée par les mêmes mains et arrosée du sang le plus pur. Les derniers, le siècle présent les a jugés : monstres formant une espèce à part dans la classe des bêtes féroces ; fougueux Catilinas, ivres d'orgueil et d'ambition sous le nom de patriotisme, qui ont fait asseoir les furies sur les autels de la liberté. Qu'ils s'égorgent de leurs mains, ils ne font que prendre sur les bourreaux l'initiative de leur exécution ; en sont-ils moins coupables, pour échapper à l'infamie d'une mort publique ? Non. Leur mort qui les soustrait à la loi est un dernier attentat envers la société qui réclamait l'exemple de leur supplice. D'autres sont poussés, par

l'instinct de leur férocité naturelle, à s'égorger à défaut d'autres; tigres furieux qui se dévorent eux-mêmes quand ils n'ont plus à lécher le sang des échafauds. Baissons le voile sur ces horreurs.

Mais les premiers, ces hommes à grandes conceptions, épris, dites-vous, des charmes d'une liberté qu'assurément ils ne nous ont pas donnée, ces prétendus Lycurgues que nous avons vu immoler à leurs systèmes, conscience, foi, sermens, religion, morale, amis et ennemis; à qui, dites-moi, se sont-ils sacrifiés en se tuant? Ce n'est pas la liberté qu'ils adorent, non: car, maîtres une fois, voyez quels despotes insolens! Ce n'est pas l'égalité qu'ils veulent établir; c'est la première place qu'ils veulent conquérir à tout prix. Imprimaient-ils à leur vie publique ou privée ce caractère d'autorité qui est aux yeux du sage

une première garantie ? Ah ! je vois bien que la plupart s'arrogeaient ou recevaient complaisamment d'un vain peuple, le surnom de *vertueux* ; mais ce titre sublime, est-il au pouvoir d'une multitude en délire de le donner ou de le refuser? Il n'y a pas grand mérite à l'obtenir, quand on n'a en tête que des adversaires à demi-vaincus ; mais qu'on vienne à les combattre à armes égales, ces héros de vertu républicaine, qu'ils soient supplantés à leur tour, et qu'ils se trouvent exposés aux sanglantes réactions de l'ostracisme, eux qui en ont dirigé les fureurs contre tant d'illustres citoyens : voilà le moment de la vertu ; j'attends Socrate à la prison et Régulus à Carthage.... Mais quoi ! le grand homme où est-il? Il s'est éclipsé, il a fui, ne pouvant supporter ni l'aspect de la coupe fatale, ni les

regards du tyran, ni les cris de la populace; cette fière vertu a tourné le dos à l'ennemi, elle a eu peur de l'orage. . . Ah! s'ils eussent aimé la liberté, ils auraient vécu pour attendre son réveil; s'ils préféraient la vertu à tout, ils lui auraient réservé l'exemple de leurs derniers momens; ils seraient morts en héros et non pas en assassins.

L'étude et l'expérience du cœur humain m'autorisent donc à l'affirmer, madame; le vrai, l'unique motif de ces suicides que l'on exalte si fort, ce n'est point une prétendue grandeur, toujours condamnable dans sa précipitation et ses excès, quelque spécieuse qu'elle paraisse; c'est le dépit de faire place à d'autres, la honte d'échouer avant son ouvrage, par là de se voir déchu des espérances de fortune ou de bonheur dont on s'était flatté: en vérité, y a-t-il là pour la philosophie de quoi se vanter?

ATHANASIE.

Heureusement il me reste des noms que de tels soupçons ne sauraient atteindre. La mort de Caton, par exemple, celles de Brutus et de Cassius furent désintéressées comme leur vie.

LE PHILOSOPHE.

Il est difficile en effet d'avoir à se défendre contre des noms aussi célèbres. C'est le portique tout entier rassemblé dans la personne de Caton ; c'est la secte des Stoïciens, cette secte, à l'en croire, supérieure à Jupiter même. et qui comptait Caton, avant d'avoir Sénèque, Epictète et Marc-Aurele. Il est pourtant, madame, quelque chose de plus fort, de plus auguste que tout cela, la vérité. Discutons-la de sang froid, et pour ne pas nous livrer à la prévention, vous de l'estime, moi de la censure, appelons

un tiers ; je ne vous proposerai ni Fontenelle, ni Mérian, ni Formey ; ce sont des modernes ; allons à la source : voulez-vous de Plutarque ?

ATHANASIE.

Le philosophe de Chéronée, de qui nous avons les intéressans détails de la mort de Caton ?

LE PHILOSOPHE.

Ce sont ces détails mêmes que nous allons parcourir et juger. Caton reçoit avis que César était en route pour se rendre à Utique. *O dieux*, s'écrie-t-il, *il vient contre nous, comme contre des hommes.* D'après ce défi, vous vous attendez à voir Léonidas mourir aux Thermopiles, mais vendre chèrement sa vie ; ou ce même Caton qui avait fui sans se déshonorer, après la bataille de Pharsale, aller grossir l'armée du jeune Pompée, et sus-

citer en tous lieux des ennemis à César. Détrompez - vous ; il se renferme, un long espace de tems, pour disserter avec ses amis. Dans la chaleur de la contestation, sa voix devient plus *âpre et plus grossière que de coutume* (1). Son fils qui avait pénétré son dessein, avait soustrait son épée ; Caton appelle tous ses serviteurs les uns après les autres, *commence à user de plus rudes paroles* : ce dessein qu'il avait pris l'avait rendu de si mauvaise humeur (2), qu'il s'emporte contre un de ses esclaves, jusqu'à lui donner sur le visage, un si grand coup de poing, qu'il lui brise les dents, et s'ensan-

---

(1) *Vie de Caton d'Utique*. Plutarque, traduct. d'Amyot.

(2) Fontenelle, *Dialogue des morts. Dialogue* IVe., *entre l'empereur Adrien et Marguerite d'Autriche.*

glante toute la main qui en devint très-enflée, *se courrouçant à bon escient*, c'est l'expression du naïf Amyot, et criant que son propre fils et ses serviteurs le voulaient livrer tout vif à son ennemi. Son fils et ses amis en pleurs, embrassant ses genoux : *Que ne lies-tu ton père, mon ami*, dit-il, *et que ne lui attaches-tu les mains derrière le dos, jusqu'à ce que César, arrivant, me trouve sans moyen de me pouvoir défendre ?* Ce disciple de Platon, qui lit jusqu'à deux fois son traité de l'immortalité de l'âme, a-t-il donc oublié l'exemple que lui donna son maître, un jour que prêt à châtier son esclave, combien, lui dit-il, je te punirais, si je n'étais en colère!

Mais apparemment que, dans ce violent orage de sentimens qui agitent son cœur, la république vaincue et cédant au génie de César,

la patrie dont il se croit l'unique espérance, la liberté qui s'apprête à descendre avec lui dans la tombe ; apparemment qu'il va les appeler à la délibération qu'il doit prendre ? Détrompez-vous encore ; il n'en dit pas le mot ; c'est le nom de César qui vient jusqu'à six fois se placer sur ses lèvres. Eh ! qu'a donc César de si imposant aux yeux de ce romain qui tient suspendus entre la dignité des immortels et sa personne, les respects de la terre étonnée ? — César est vainqueur, César va pardonner à Caton ; mais Caton ne saurait fléchir devant le triomphateur. — A la bonne heure ; ce sera donc Porus en présence d'Alexandre, ou Mucius devant Porsenna. S'il regarde comme une infamie de vivre sous la domination du vainqueur ; croyez que sans doute il en détourne son fils. Au contraire, il lui ordonne

d'espérer tout de sa clémence. Quoi qu'il en soit, il se vante, à présent qu'il est sûr de son épée, d'être *maître de lui;* comme si la grande âme de Caton dépendait de la pointe d'une épée ! maître de lui! pour être en état de se plonger le fer dans le cœur, de déchirer ses entrailles de sa propre main; non pour modérer la fougue de ses emportemens, pour dompter un sentiment de terreur qu'il déguise mal. Non, non : si Caton a vécu pour sa patrie, on ne dira pas qu'il soit péri pour elle. Ce n'est point César qu'il prive du plus bel ornement de son triomphe, c'est l'ennemi de sa patrie qu'il débarrasse de cette *image auguste et sacrée* qui animait les romains d'un saint zèle, et faisait frémir les tyrans... Et cette vertu si équivoque, ce courage si vulgaire, on nous le donne comme le dernier effort de

la

la philosophie, et tout l'enthousiasme de Lucain fournit à peine au philosophe de Genève d'assez vives couleurs, pour peindre *ce grand et divin Caton, devant qui tout ami de la vertu doit mettre son front dans la poussière* (1).

ATHANASIE.

Il est vrai que j'ai entendu plus d'une fois mettre en problême : si

---

(1) Jean-Jacques Rousseau. *Nouv. Héloïse, tome IV, p.* 387 *et* 407. On a encore beaucoup enchéri sur ce fanatisme, dans un ouvrage publié en 1793, sous le titre : *Petit Dictionnaire historique pour servir d'instruction à la jeunesse ;* ouvrage où la théorie du crime et de l'impiété est présentée au jeune âge avec une audace qui eût fait rougir même à la cour du vieux de la Montagne ; et ce tissu atroce de calomnies et de fureurs, on le destinait à l'éducation de la jeunesse ! Bon Dieu ! quelle postérité nous promettaient de semblables instituteurs !

la mort de Caton avait été plus utile que nuisible à sa patrie. L'auteur de la tragédie de *la Mort de César*, fait résoudre la question par *Brutus* lui-même (1). Mais celui-ci ?

LE PHILOSOPHE.

Il a partagé, dans les écrits modernes, les hommages et presque les autels de Caton. Pour lui, ce n'est pas à Plutqarue que nous en appellerons ; c'est à lui-même. Brutus condamnait hautement le suicide de son oncle; jeune encore, avant que les traits primitifs de la nature eussent été altérés dans son cœur par le frottement des guerres civiles, par le fanatisme de sa secte, il avait fait un discours où il dé-

(1) Mais il tourna sur soi ses innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.

VOLT. *La mort de César*, *act. II, scène IV.*

montrait combien il avait fait mal. Cependant ce même Brutus finit par se donner la mort. *Tu quoque Brute !* Etrange inconséquence ! Si l'action de Caton d'Utique fut juste, pourquoi la condamner ? si elle fut coupable, pourquoi l'imiter ? — Je demanderai encore : si le guerrier qui voit un spectre avant la bataille, a bien conservé, après la défaite, le sang froid de la raison; je demanderai à quelle leçon de sagesse il faut s'attendre de la part d'un homme, qui, en se tuant, accorde au vainqueur bien plus qu'il ne lui eût demandé. En effet, sa mort ne fut pas plus utile que celle de Caton à la république ; elle ne servit qu'Octave. Cette observation, les bons publicistes l'ont étendue à tous les suicides des *hommes d'état*; c'est répondre d'avance au fait de Cassius. Ces forcenés courages, ils se croyaient des héros,

ils ne furent que des barbares, jugés tels par leurs plus sages contemporains. C'est vertu d'aimer la patrie, sans doute, mais c'est un devoir aussi d'honorer l'humanité, de respecter la nature. Au reste, que ces suicides aient trouvé des apologistes, je ne m'en étonne pas; le meurtre de César en a bien eu. La même main qui plongea le couteau dans le sein d'un bienfaiteur, d'un père, a pu aussi enfoncer le poignard dans son propre sein. Si ce ne furent point là des assassinats; et moi aussi, je m'écrirai avec Brutus: O vertu, tu n'es qu'un vain nom! La nature pourra désormais être violée impunément; tout s'explique à présent, tout se justifie « par le plus affreux désespoir qui puisse accabler une âme, celui de désespérer de la vertu » (1).

(1) *Nouvelle Héloïse, part. III, lettre XVIII, p. 325.*

Cette admiration indiscrète pour des crimes érigés en vertu, pourrait être ajoutée au dénombrement des causes du suicide ; peut-être même celle-ci n'a-t-elle pas été, de nos jours, une des moins actives. Sans cesse fomentée par les lectures, par les théâtres, par les monumens publics, par les provocations intéressées de nos législateurs, elle a dû enfanter une funeste émulation chez un peuple qui se croit appelé à remplacer les Romains. Aussi pas un de nos Thémistocles qui ne se soit éveillé au nom de Miltiades ; pas un de nos héros qui ne se soit cru un Brutus. Qu'est-il arrivé ? Tous les droits de la nature ont été méconnus. L'homme qui se croit maître de sa vie, n'a point de raison pour respecter celle des autres ; il n'y a qu'un pas, de l'envie de mourir, au crime de tuer. Ravages du suicide.

Voilà comme, à la faveur des doctrines nouvelles, le domaine de la mort s'accroît chaque jour parmi nous. Tous les âges, comme toutes les conditions, ont eu leurs *Seïdes*, armés contre leur propre existence, armés contre des jours sacrés. Depuis dix ans sur-tout, on a vu le monstre du suicide menacer la population, ajouter un fléau de plus à tous les maux de l'humanité, se recruter sur son passage des absurdes raisonnemens de l'athéisme, d'autres fois oser rendre Dieu lui-même complice de ses fureurs, et mettre sous l'égide du ciel, qui nous donna l'être, le crime qui le détruit. Durant l'année 1769, la seule ville de Paris avait compté cent quarante-sept suicides (1). Il y a eu depuis, des années où les

---

(1) Voyez *Philosophie de la nature*, *tome V*, *p.* 384.

journaux en ont publié un bien plus grand nombre ; observez encore qu'ils n'ont accusé que les morts que l'on n'avait point d'intérêt à cacher. M. Dubois-Delaunay avait supputé que le suicide ravissait, en dix ans, deux mille citoyens à la France. Cet écrivain n'avait pu prévoir la révolution ; il est avéré qu'une seule des dernières années en a vu le nombre s'élever encore plus haut. Ce fléau a gagné les contrées étrangères, avec les principes modernes et nos victoires. Les papiers anglais sont toujours pleins de ces tragiques aventures. Il n'est pas rare d'entendre parler dans les villes et jusques dans les campagnes, de jeunes gens des deux sexes qui se sont donné la mort. L'Allemagne n'a pas été un théâtre moins ensanglanté. La seule petite ville de Schleswig en a vu sept

dans le court espace de quelques mois. La gazette de Londres de 1797 fait mention de deux enfans âgés de onze et douze ans, qui se sont pendus aux environs de cette dernière ville. « Effrayant prodige!
» (s'écrie une femme célèbre)
» Quoi! l'enfance même dépouillée
» de l'innocence et de l'espoir, re-
» nonce au doux instinct de la na-
» ture, rejette avec horreur la
» coupe de la vie que ses lèvres à
» peine ont touchée, et creuse
» sa tombe si près de son ber-
» ceau (1) »!

Par tout ce sont des suicides qui font la nouvelle du jour. L'un se tue aux pieds de la statue de la liberté, l'autre se pend aux branches de son arbre, comme le Syrien s'immolait sur l'autel du dieu Mo-

---

(1) Madame de Genlis (d'après une image d'Hervey), *le Petit la Bruyère*, p. 320.

loch ; celui-ci se tue par devant les assassins des comités révolutionnaires, on dirait qu'il a voulu mourir en famille ; celui-là se noie, s'imaginant que tout est fini pour lui, parce qu'il ensevelit dans les flots ses dettes et son opprobre. Au palais royal, un militaire se plonge son épée dans le cœur, après l'avoir retirée fumante du sein de sa maîtresse. Dans les prisons, malgré la sévérité des lois et des geoliers, nombre de criminels condamnés à la mort, sont parvenus à s'exécuter par le poignard ou par le poison.

Qu'à l'aspect de cet épouvantable trophée ; la nouvelle philosophie vienne donc encore nous vanter son ouvrage. Si le génie du mal pouvait se montrer à nos yeux sous une forme sensible, il ne choisirait point ailleurs ses organes ; mais aussi il n'aurait pas à s'hono-

N'y a-t-il en général que les gens de bien qui se tuent ?

rer de ses victimes. C'est dans les repaires du crime et dans les sombres asiles du désespoir, c'est sur les poteaux de l'infamie qu'il faut aller prendre le relevé des suicides. Un Robespierre, un Darthé, un Babœuf, et ce prêtre apostat, ce Jacques Roux, imitateur, dans sa mort comme dans sa vie, du disciple qui livra son maître; tels sont les noms qui ferment le cortège des *Sapho*, des *Brutus*, des *Arrie*, et des *Caton*; et à travers les cris d'indignation que ces bourreaux de l'humanité excitent de toutes parts, voilà que madame de Staël vient nous apprendre, du pied des échafauds, « que le suicide est en-
» core un acte héroïque qui n'ap-
» partient qu'aux âmes nobles et
» généreuses ; que ce ne sont
» guères les grands criminels et les
» scélérats qui se tuent; soit, dit-
» elle, que la providence n'ait pas

» voulu leur laisser cette sublime » ressource, soit qu'il y ait dans le » crime une ardente personnalité » qui, sans donner aucune jouis- » sance, exclue les sentimens élevés » avec lesquels on renonce à la » vie » (1). Entende ce style qui pourra, mais le style n'est rien ici; ce qu'il nous importe, et ce qu'il n'est que trop aisé de comprendre, c'est que le suicide, « ressource sublime, privilégiée, des grands cœurs, est *l'écueil des scélérats* ». Caton, Brutus, J.-J. Rousseau, quel opprobre pour votre mémoire qu'une telle association! De deux choses l'une, madame; ou Sardanapale, Messaline, Néron, et les monstres qui leur ressemblèrent, jusqu'à la fin, ont été de grands caractères, de sublimes courages, ou

(1) *De l'Influence des passions*, etc. *p.* 244 *et suiv.*

Caton, Brutus, Lucrèce, Jean-Jacques, n'ont été que des furieux.

Encore dans ce genre d'héroïsme, l'avantage est-il le plus souvent pour le scélérat; car mille faits attestent que c'est celui-ci qui fait montre ordinairement de la détermination la plus hardie, et du plus intrépide courage. Il en doit être ainsi. Dans ses principes, qu'est-ce que la mort? Rien que *la dernière heure*, et ce qu'il avait à redouter de pis, c'était de vivre. Le suicide a donc été dès long-tems pour lui, affaire de calcul; et, forcé de choisir parmi des morts violentes, il a dû prendre la plus courte. S'il n'y a pas un grand mérite au fond, toujours l'honneur des formes est pour lui; et votre Caton lui-même, obligé de se reprendre à deux fois, Caton s'emportant, dans sa mauvaise humeur, contre toute sa maison, soutient difficilement la lutte

d'intrépidité contre Sardanapale, qui de sa main brûle son palais, promène froidement la torche sur tout ce qu'il y a de combustible, et quand l'incendie est à son point, se précipite dans les flammes.

Il en est ici des particuliers comme des peuples. Ce n'est point chez les nations vertueuses que vous rencontrerez des exemples de mort volontaire; mais seulement au sein des nations dégradées par le vice et par le malheur, ou égarées par une superstition farouche. De même ce ne sont pas des hommes dont la force n'ait été aucunement entamée; mais ceux dont l'âme, énervée par des faiblesses honteuses, ou usée par les secousses des passions violentes, est vaincue avant de combattre, et rend les armes à la plus faible attaque. Les Pythagoriciens, scrupuleux observateurs des lois divines et des règles d'une

austère discipline, se seraient crus coupables d'un grand crime d'abandonner le poste de la vie sans l'ordre de la providence (1). Les Épicuriens, au contraire, qui se faisaient un système aussi honteux que méprisable, de profaner jusqu'au nom de la vertu, renonçaient indifféremment à la vie. Ce sont là toutes vérités de fait, confirmées par les aveux mêmes de l'éloquent Génevois. « Regarde les beaux tems de » la république; et cherche, si tu y » verras un seul citoyen vertueux » se délivrer ainsi du poids de ses » devoirs, même après les plus » cruelles infortunes. *Régulus* re- » tournant à Carthage, prévint-il » par sa mort les tourmens qui » l'attendaient? Que n'eût point » donné *Posthumius* pour que cette

(1) Cicéron, *Traité de la Vieillesse*, chap. XX.

» ressource lui fût permise aux
» Fourches Caudines ? Quel effort
» de courage le sénat même n'ad-
» mira-t-il pas dans le consul *Var-*
» *ron*, pour avoir pu survivre à sa
» défaite ? Par quelle raison tant de
» généraux se laissèrent-ils volontai-
» rement livrer aux ennemis, eux
» à qui l'ignominie était si cruelle,
» et à qui il en coûtait si peu de
» mourir ? C'est qu'ils devaient à la
» patrie, leur sang, leur vie et leurs
» derniers soupirs ; et que la honte
» ni les revers ne les pouvaient
» détourner de ce devoir sacré» (1).

ATHANASIE.

J'admets le principe ; mais prenez garde, je vous attends à la conséquence ; c'est celle qu'ont déve-

(1) *Réponse de milord Édouard dans la Nouvelle Héloïse, tome IV, p.* 408. (*troisième partie, lettre XXII.*)

loppée, l'éloquent philosophe de Genève et d'autres écrivains, d'ailleurs prévenus contre le suicide. Alors que Rome ne fut plus, il devint donc permis à des romains de cesser d'être. La patrie n'était plus qu'un vain nom respirant à peine sur les bannières antiques, comme une inscription funèbre sur un cénotaphe. Fallait-il subir l'ignominie de la servitude ? Et puisque la mort était la seule barrière qu'ils pussent élever au-devant de l'heureux oppresseur ; ils ont dû payer ce dernier tribut à la gloire romaine; descendre tout entiers dans la tombe, pour s'y retrouver du moins avec les ombres républicaines, et faire rougir leurs compatriotes, en leur apprenant comment on savait échapper à la tyrannie. Leur exemple, vous le savez, ne resta point sans imitateurs. Sous les empereurs eux-mêmes, le feu sacré de la pa-

trie se conserva des sanctuaires dans les cœurs des Cocceius-Nerva, des Aruntius, des Lucains. Granius et Stace préférèrent la mort à l'opprobre d'une vie qu'ils auraient due à la clémence de Néron. Le sexe le plus faible, les derniers rangs de la société, l'esclavage même, eurent leurs héros; et le voluptueux Othon, l'efféminé Pétrone, surent mourir comme Eponine et Arrie. C'est ce qui me ferait conclure, avec madame de Staël, que le suicide, condamnable peut-être dans les monarchies, est au moins dans les républiques, une ressource légitime contre l'oppression.

LE PHILOSOPHE.

Il me semble qu'une telle conséquence est aussi contraire à la logique qu'à l'histoire. L'on convient que le suicide fut rare tant que les romains furent vertueux. Le con-

Du suicide dans les républiques.

traste naturel et nécessaire de cette proposition, que peut-il être, sinon que, quand le suicide devint plus commun, c'est que les romains avaient cessé d'être vertueux. Laissons, je le veux bien, subsister cette magie de grandeur romaine. Pouvait-on choisir plus mal ses autorités ? A l'époque où ces romains avilis n'avaient plus de république qu'un vain nom bientôt effacé par l'épée des Césars; où donc étaient les républicains? Tant que les lois ont régné, elles commandèrent de vivre, et elles furent obéies; mais quand les lois furent anéanties, et que les romains ne surent plus què mourir, de quelle autorité sont alors ceux qui les violent? Ce que les romains des beaux tems de la république, n'ont pu faire, les romains dégénérés avaient-ils le droit de l'exécuter? Opprobre pour les uns, le suicide aurait été

un devoir pour les autres ? Les pères avaient eu le sublime courage de se montrer plus grands que les malheurs de la république au pouvoir d'Annibal ; par respect pour les lois, ils ont dû sacrifier l'ignominie de la défaite et le supplice d'une honteuse immortalité acquise aux Fourches-Caudines ; et les enfans ne seront que des lâches, en consentant à survivre à la république envahie par César ? Parce que les lois sont anéanties, ils mériteront les mêmes autels ; et Caton sera *le dernier des romains*, quand il n'eût été qu'un furieux au siècle des Régulus et des Varron ? Ces fiers romains, si prodigues de leur vie, auraient bien mieux sans doute consolé la patrie de l'absence des vertus antiques, en les montrant exilées avec eux aux extrémités de l'univers, en promenant à travers le silence des lois les vi-

vantes images des héros qui les avoient fondées. S'il fallait périr, le sénat tout entier leur avait appris à attendre le fer des gaulois sous les murs du Capitole en cendre ; il fallait dire au Triumvirat : « Voilà » ma tête, commence par moi l'af» freux règne des proscriptions ». Ou si l'on était condamné à vivre, dire à Tibère, à Néron : « Je con» serve la vie que tu me donnes, » pour en faire la censure de la » tienne » (1).

L'histoire dépose également contre l'opinion qui fait honneur au sentiment qu'on appelle du *patriotisme*, des suicides si fréquens sous les premiers empereurs, et par une conséquence ultérieure, contre l'assertion que le suicide est *la ressource des républiques plutôt que*

---

(1) *Virtutem videant, intabescantque videndo. Pers. sat. III, v.* 38.

des monarchies. N'était-ce point une république que cette Rome, au milieu de laquelle Paul-Emile disait à Scipion son fils : « Vous de-
» vez constamment retenir votre
» âme dans le corps où elle a son
» poste ; autrement vous seriez
» coupable de rébellion envers la
» volonté divine » (1) ? Thèbes et Athènes étaient des républiques ; elles ne laissaient au suicide, au lieu de l'apothéose, que la perspective de l'infamie et du supplice. Pythagore à Samos, Platon sur le cap Sunium, Socrate au lycée, Aristote par-tout, enseignaient aux ennemis des rois, comme à leurs sujets, *qu'il n'est pas permis de se tuer.* Donc ceux qui se donnaient la mort, étaient aussi rebelles aux

---

(1) *Songe de Scipion*, traduction de Bouhier et d'Olivet, à la suite des *Tusculanes de Cicéron*, *tome I*, *p.* 197.

usages de leurs républiques, que contraires aux lois de la nature. Que si, sous les règnes des empereurs, il apparut de ces âmes républicaines qui préféraient la mort à l'esclavage, c'est au tyran qu'elles s'immolaient et non à la tyrannie. Et la mort d'Eponine ne prouve pas plus en faveur du républicanisme, que celle des domestiques du roi de Pégu, se tuant sur le tombeau de leur maître, ne doit prouver en faveur du despotisme.

Le paradoxe est tout aussi faux dans ce qui concerne les monarchies. Sésostris en Egypte, Sardanapale à Ninive, Odin chez les peuples du Nord, régnèrent sur des empires puissans. Le premier, supposé que son suicide ne soit pas plus un problême que sa vie, devenu aveugle, se tua, comme depuis, Odin, pour aller prendre plutôt sa place parmi les dieux; c'est

le délire d'Alexandre qui veut être un dieu dès son vivant; l'autre se brûla, parce qu'il n'avait pas de lui-même une autre idée que celle d'un animal immonde. Les femmes au Malabar, à Coromandel, au Japon, mêlent leurs cendres à celles de leurs époux, ou des princes qui les ont aimées. Chez ces nations que l'influence du climat, que l'habitude et des législations barbares tiennent courbées sous la verge du despotisme, la nature et la religion sont également outragées. Dans les mêmes Gaules où les veuves des Ambrons défaits par Marius, désespérées de n'avoir pu obtenir du farouche vainqueur la grâce d'être employées au service des Vestales, se pendirent à des arbres, après avoir égorgé leurs enfans; un chef des Gaulois, assiégé dans Alise, disait à ses compagnons d'armes, un moment découragés : que c'é-

tait lâcheté et non point courage de se tuer (1).

Il est une contrée voisine de la France, où la funeste épidémie du suicide paraît s'être, en quelque sorte, naturalisée. Là, une constitution bizarre, posée sur des volcans, associant la république à la monarchie, présente le problême des avantages et des inconvéniens qui balancent les diverses formes de gouvernement établies parmi les hommes. Quand l'anglais, consumé par le *spléen*, charge son pistolet, dites-moi, à quelle moitié de son gouvernement sacrifie-t-il son existence? A aucune des deux ; il me répond qu'il *est las de vivre*, et le coup part.

Quand après tout, il serait vrai que la pluralité fût ici du côté des

(1) Comment. de César, *liv. VII*, *p.* 315 *et* 316, *édit. d'Amsterd.* 1763.

républiques, que voudrait-on en conclure? Que dans les seules républiques, le mépris de la mort, dont la vertu s'enflamme à l'aspect des dangers, produit l'héroïsme, et fonde la gloire des états? Affreux privilége, s'il en était ainsi, que celui qui tendrait à légitimer tous les crimes, en les colorant du mépris de la mort et de l'amour de la gloire! ou plutôt calomnie réelle qui ferait de la liberté une maîtresse capricieuse à qui il faudrait des cadavres pour offrandes; une idole farouche, implacable, qui ne laisserait, pour échapper aux orages de la vie, d'autre issue que le gouffre du néant, et à la société d'autres adieux que les imprécations de Brutus.

C'était là, en effet, un des pièges que la nouvelle philosophie tendait à l'opinion publique. « Dans les mo-
» narchies, disait-elle, le suicide
» est rare; c'est que les tyrans et les

» esclaves ne se tuent guères ; dans
» les républiques au contraire l'es-
» pérance d'être anéanti ou d'être
» mieux, multiplie les suicides (1). »

Ainsi le crime qui outrage la patrie, était mis sous la protection du patriotisme ; ainsi les foudres de la religion devaient s'arrêter au devant du laurier placé sur les urnes funèbres de Beaurepaire et de Rolland. Peut-on faire une insulte plus criante à la vérité, à la reconnaissance des peuples, à la foi du genre humain ? Brave François premier, grand Sobieski, sage et valeureux rival de Charles XII, Othon, Charlemagne, vous ne vous connaissiez point en vertu ni en véritable gloire ! Infortuné Maurice, toi sur qui le barbare Phocas se plut à exercer la

(1) *Philosophie de la nature, t. V*, *p.* 387. Petit Dictionnaire historique pour l'instruction de la jeunesse page 34.

rage de ses bourreaux, et la Providence, les prodiges d'une force supérieure ; Charles V, Louis IX, sous le fer des Sarrasins, commandant leurs respects ; et vous, Henri IV, Louis XII, nommés après votre mort, les pères du peuple, vous n'étiez que des fléaux pour l'humanité ! Tant de grands hommes, nés au sein des monarchies pour en être l'ornement et l'apologie, non, ce n'étaient que des tyrans et des esclaves ? Ils servaient la patrie, en bravant pour elle, l'exil, les combats, la mort, dans les champs de l'honneur : mais ils flétrissaient le suicide ; et la philosophie passe dédaigneusement près de leurs tombeaux, jusqu'à ce qu'un jour elle puisse en disperser la cendre comme celle des coupables !

Devançons l'avenir : élevons entre la monarchie qui n'est plus, et la république qui commence, le

tribunal de la postérité. Soumettons à son jugement, d'un côté le commandant de Verdun se tuant après que sa place s'est rendue au roi de Prusse; l'assemblée nationale ordonnant (1) qu'une fête solemnelle consacrera la mémoire de son suicide, que ses bustes décoreront nos places publiques, et que ses restes réunis à ceux des apologistes du meurtre volontaire, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, seront déposés dans ce temple que *la patrie reconnaissante* élève *aux grands hommes*, dont elle a fait *ses dieux* (2); de l'autre côté, Louis XVI précipité du premier trône de l'univers dans une prison, abreuvé d'outrages, séparé de sa femme, de ses enfans, d'une sœur

(1) Décret du 12 septembre.

(2) Panthéon est formé de deux mots grecs, qui signifient *tous les dieux*.

tendrement chérie, de ses domestiques fidèles remplacés auprès de sa personne par les plus vils geoliers : il est condamné à mourir..... à mourir sur l'échafaud ! Louis a entendu sa sentence *avec le plus rare sang-froid* : c'est un témoin oculaire, c'est le féroce Hébert qui l'atteste (1). On lui demande ses armes, on paraît craindre qu'il n'attente à sa vie, et sous ce prétexte, il est dépouillé des objets les nécessaires ; Louis les donne en disant : *Me croit-on asssez lâche pour ne pouvoir pas attendre la mort ?.....* Le moment fatal est arrivé. A travers les flots du peuple qui laisse aller son roi à l'échaffaud ; Louis s'avance vers le lieu du supplice ; il y touche ; ses yeux ont vu l'homicide instrument ; sa voix s'élève

(1) Dans son Journal du *Père Duchêne.*

pour parler à son peuple encore une dernière fois!.... Non.... *Hâtez-vous, fils de Saint-Louis, montez au ciel.....* et le sacrifice est consommé. — Le même témoin du tragique événement parle ainsi de la victime : « Louis mit tant d'onction, de dignité, de noblesse, de » grandeur d'âme dans son maintien et dans ses paroles, que je » ne pus y tenir..... Il avait dans » ses regards et dans ses manières » quelque chose de visiblement » surnaturel à l'homme ». — Voilà les pièces du procès : quelles conclusions vont être portées?

Je crois l'entendre cette postérité sévère, alors que les nuages des préventions se seront dissipés, évoquant à la fois les titres d'apothéose de Beaurepaire, et l'acte d'accusation de Louis, demander compte au premier des motifs de son suicide, du bien qu'il a produit, et

sur-tout des juges qui l'en récompensèrent! Si sa place était rendue, sans doute il avait fait tout ce qui était en lui pour l'empêcher; pourquoi donc s'en punir? Si elle ne l'était pas, la sauvait-il en se tuant? Quel bien a-t-il fait à sa patrie? Quel mal a-t-il prévenu? — Mais on pénètre son motif. Il connaissait la faction dominatrice; il en avait calculé les fureurs : il a tremblé, voilà tout son héroïsme. En effet, quels étaient-ils ces hommes, qui ne pouvant l'égorger, l'ont mis dans leur Panthéon? Ceux-là même, dont les homicides décrets couvraient la France de ruines, et allaient inonder la France de sang; c'étaient ces terribles héritiers de la monarchie vaincue qui encourageaient par le silence, par l'impunité, par les applaudissemens, les massacres de septembre; ces complices de Marat, qui portèrent le

deuil de cet homme-tigre, et donnèrent à la France l'exemple et l'ordre d'encenser son idole : certes, une doctrine de sang méritait bien d'avoir pour apologistes ces apôtres de carnage, et le suicide devait être porté par de telles mains sur le même autel que le meurtre.

En même tems que la vérité s'élevera avec une égale indignation contre ce commandant, bourreau de lui-même, et contre ce sénat, bourreau de l'humanité; quelque jeune Daniel, étranger à nos malheurs, s'élevera en faveur de l'innocence opprimée; il parlera des vertus de Louis, de son amour pour son peuple, du prix qu'il en a reçu : il retracera l'image de ses derniers momens; tant de résignation ne sera point entendue sans admiration et sans amour; on ne se cachera plus alors pour pleurer son infortune; et le nom de Louis

déjà inscrit parmi les martyrs de la religion, sera aussi consacré dans les fastes du véritable héroïsme.

J'observerai à la suite de ce parallèle, que le suicide de Beaurepaire et son apothéose ne furent pourtant point le crime de la république, puisqu'elle n'existait pas encore; ce n'est que postérieurement, qu'elle s'est glissée, comme a dit Camille Desmoulins, furtivement et sans qu'on s'en doutât, à travers les ruines des partis divers.

N'accusons point de ce délire un gouvernement plutôt qu'un autre. Le suicide est une plaie surajoutée aux maladies de l'humanité. Il a fallu que des siècles de fer vinssent éteindre jusqu'au souvenir des mœurs primitives; il a fallu que des proscriptions pires que celles de Marius et de Sylla, que des guerres sacrilèges et *bien plus que civiles*, et au milieu de tout

cela, ces doctrines qui avilissent l'humanité en lui montrant dans l'homme le jouet du hasard, dans la tombe un total anéantissement ; il a, dis-je, fallu que toutes ces causes de dissolution conspirassent à la fois contre l'instinct de la nature, contre toutes les lois de la religion et de la morale, pour que la manie du suicide infectât de ses poisons un peuple que ses vertus, que ses travers mêmes attachaient aux jouissances de la vie.

Avant cette révolution, qui a laissé si loin derrière elle les crimes et les calamités des autres tems de notre histoire, nous avions eu, dans la longue vieillesse de notre monarchie, de ces crises politiques, où la constitution, succombant sous le choc des factions, les lois étaient sans vigueur, la violence faisait tous les droits, et la patrie, en proie à tous les partis, avait également à

redouter ses défaites et ses victoires. C'était la sanglante dépouille d'*Œdipe* disputée par ses fils, du vivant de leur malheureux père. Pensait-on à chercher dans le suicide un abri contre l'infortune ? Le nom même en était comme ignoré (1) ; ou si quelqu'imprudent se fût donné la mort à soi-même, aurait-il eu des complices qui vinssent demander au sénat les honneurs d'une consécration ? Et ces graves magistrats eux-mêmes, qui recueillaient dans leurs cœurs la majesté du nom français et les dernières étincelles des vertus antiques, qu'auraient-ils dit à la vue du triomphe des Guise et des Mayenne, qu'aurait dit ce magnanime Molé, qui fai-

(1) « Le mot de suicide est nouveau » dans notre langue. Les auteurs du » Dictionnaire de Trévoux en attribuent l'invention à l'abbé Desfontaines ». Jeauffret.

sait ouvrir les portes de la grande-chambre, quand les légions révoltées marchaient contre lui, quand *César* commandait dans *Utique*, qu'aurait-il dit, si on lui avait proposé de mettre *dans la main d'un honnête homme, le poignard d'un scélérat* (1)?

ATHANASIE.

Je n'aurai point de peine à convenir qu'un homme tel que le président Molé, « qu'un magistrat à qui » tient le salut de la patrie, qu'un » père de famille qui doit la sub- » sistance à ses enfans, qu'un dé- » biteur insolvable qui ruinerait

(1) A la journée des Barricades, en 1648, un des mutins s'étant avancé l'épée à la main contre le premier président, Mathieu Molé : « Jeune homme, lui dit le magistrat, apprends qu'il y a loin du poignard d'un scelérat au cœur d'un honnête-homme. »

ses

» ses créanciers, se dévouent à leur
» devoir, quoi qu'il arrive; que
» mille autres relations civiles et
» domestiques forcent un honnête
» homme infortuné de supporter
» le malheur de vivre, pour éviter
» le malheur plus grand d'être in-
» juste (1) ». Mais, hors de ces exceptions, ne pourra-t-on pas, sans encourir le blâme d'être un *enragé* (2), ou du moins d'avoir la tête perdue, disposer d'une vie dont on est las? De bonne foi, mon cher philosophe, nierez-vous qu'il n'y ait des exemples attestés, d'hommes sages d'ailleurs, réellement vertueux, qui, *sans remords*, *sans fureur*, *sans désespoir*, *renoncent à la vie*, de sectes tout entières de philosophes où *l'on meurt plus tranquille-*

Du courage et du sang-froid dans le suicide.

---

(1) *Nouvelle Héloïse*, *lettre de Saint-Preux*, p. 388.

(2) *Ibid page* 395. Note.

ment que l'on n'a vécu (1) ? Plus d'un écrivain l'a prouvé par des faits incontestables. Le célèbre ami de Jansénius, l'abbé de St.-Cyran, fait l'apologie du suicide dans sa *question royale* que je ne connais pas, mais que Voltaire assure avoir lue; or, prêcher une doctrine, c'est assurément se montrer disposé à la justifier par son propre exemple. On m'a parlé de divers philosophes; du Suédois Jean Robert, qui se noya dans le Véser, après avoir composé bien posément, dit Jean-Jacques Rousseau, un gros, mais très-gros livre, en faveur de la doctrine qu'il mit en pratique le plus tranquillement du monde (1); d'un commentateur de Lucrèce, nommé Creech, qui écrivit sur son manuscrit: *Il faudra bien que je me pende quand j'aurai fini mon commen-*

(1) *Ibid page* 395. Note.
(1) *Ibid page* 394. Note.

taire (1), et qui, pour ne pas faire une note inutile à son livre, se pendit en effet; d'un doyen de l'église St.-Paul à Londres, Charles Pope Blount, auteur d'une apologie du suicide, imprimée plusieurs fois (en 1648 et 1664) dans ses *Oracles de la raison*, et qui finit par joindre l'exemple à la démonstration. On a rendu justice à leur courage, à leur sang froid; je vous fais grâce de ceux que vous m'avez cités jusqu'à présent; mais il n'y a point là de sentimens exaltés, mais bien ce calme méditatif que demande madame de Staël, *pour contempler toute la vérité, et prendre d'après elle sa résolution.* C'est là sans doute la pensée de l'illustre auteur; si elle est vraie, elle doit vous réconcilier avec la chaste Lu-

(1) *Voyez Philosophie de la nature, tome V, page* 399.

crèce ; avec la fidèle Pauline, se faisant ouvrir les veines pour accompagner dans la tombe son cher Sénèque ; avec les intrépides Numantins se brûlant sur les remparts de leur ville embrâsée, pour ne pas tomber vifs sous le glaive des Romains : ce serait faire le procès à la vertu, que de voir dans tous ces prodiges de dévouement, autre chose que de l'héroïsme.

LE PHILOSOPHE.

Si pourtant ce *calme méditatif* de madame de Staël, si ce *tranquille courage* de Jean-Jacques n'étaient qu'une chimère. Expliquons-nous une bonne fois sur le vrai caractère du sang-froid et de la force d'âme dont on fait honneur au suicide. Dans l'examen des causes les plus ordinaires du suicide, nous avons observé, d'après l'expérience, qu'elles prennent leur

source dans les passions appelées, avec tant de raison, *les maladies de l'âme;* maladies toutefois diversifiées, comme celles du corps, dans leurs effets comme par leurs principes : mais s'il est vrai que toutes elles tiennent de la même nature, il ne l'est pas moins qu'elles impriment à leurs résultats le même caractère. Ce n'est pas que je prétende les anéantir : laissons au stoïcien le brillant paradoxe que l'apathie est la perfection du sage : nous détruirions avec les passions les ressorts des sublimes vertus; mais il faut que la flamme échauffe, et non pas qu'elle porte l'incendie. Je veux que l'usage de la sensibilité soit dirigé; que l'action en soit soumise au frein de la morale et de la raison. Or, les lois de cette morale, elles n'ont rien d'arbitraire. Si c'étaient les hommes qui l'eussent faite, elle pourrait alors dépendre des

jugemens des hommes, et changer au gré de leurs caprices ou de leurs intérêts. Mais non ; le créateur a fait pour elles un tribunal sacré, universel, pénétré des émanations de sa justice suprême, ce tribunal de la conscience, que tous nous portons au fond de nos âmes, dont la voix sévère, inflexible, se compose des sentimens de la nature, des leçons de l'expérience, triomphe également des séductions et des terreurs, et se renforce par le silence même auquel on a pu la contraindre. Voilà le tribunal qu'il faut consulter sur la règle de nos jugemens et de nos actions ; sur la ligne de démarcation qui doit séparer éternellement le crime, de la vertu ; le véritable héroïsme, de ce qui n'en est que le simulacre.

La conscience et la nature avaient commencé par imprimer au cœur du suicide l'amour de la vie, l'aver-

sion contre tout ce qui pouvait lui nuire. Certes un semblable oracle ne pouvait être pour lui que ce qu'il est pour le reste des hommes, la voix de Dieu même. Quel nouveau législateur est venu tout-à-coup abroger l'ouvrage du premier ? Est-ce la société ? Non ; car son propre intérèt l'attache à la conservation des êtres qui la composent. Est-ce la religion ? Moins encore ; car elle place ses foudres au-devant de la tombe où le suicide va s'engloutir. S'il peut exister des cas où il devienne permis d'abandonner la vie, la société et la religion se réuniront pour les déterminer : elles les porteront au tribunal de la conscience, sûres de n'en être pas désavouées ; mais en traçant le cercle, elles ont fixé les limites. Marquer les exceptions, c'est confirmer les principes. Et dites-moi maintenant, madame,

ces grands noms que vous m'avez cités, appartiennent-ils aux exceptions indiquées par le législateur de la nature, ou par la société et la religion, qui en ont commenté le code ? Si nous ne les y trouvons pas, permettez que je me défie de cette vertu si vantée. Peut-être cet héroïque courage n'est-il pas tout ce qu'il paraît : vos sages ont été les premiers à m'apprendre que souvent la fureur se cache sous un phlegme apparent. Ce n'est point au masque qu'il faut regarder, pas plus qu'à l'autorité du maître. Telle action n'est pas vertueuse, parce que c'est Marc-Aurèle et Montaigne qui l'ont dit ; parce que c'est *Zénon* qui l'a faite. Du moment où l'on peut opposer à des témoignages particuliers la morale universelle, croyez qu'en fait de devoir, vous avez dans vos mains le fil d'Ariane, ou la lanterne de

Diogène. Dans une cause où le suicide met d'un côté la nature, la société, la patrie, la religion, pour les immoler toutes d'un seul coup, il faut bien qu'il y ait quelque chose à mettre de l'autre côté de la balance. Oui, soyez assurée qu'il y a une passion quelconque qui l'emporte. On se tue, parce qu'on est malheureux, c'est-à-dire, que l'on succombe au mal que l'on sent, et dont on n'attend point de remède. Or, qu'est-ce que cela? sinon du désespoir: et, encore une fois, qu'est le désespoir sans délire ou sans faiblesse?

Ce cercle renferme tous les héros du suicide.

Le désespoir éclatera à la suite des passions véhémentes, impétueuses; l'amour, la jalousie du pouvoir, l'ambition, l'amour du jeu ou de la fortune, au récit d'un événement inattendu, à l'aspect d'un

danger imminent où la raison s'égare, comme la tête se perd en regardant au bas d'un abyme ; c'est alors le torrent qui se déborde. Ailleurs il se comprime, il se tient renfermé dans ses digues, se nourrissant en silence de vapeurs sombres ; ce sont ces nuages blancs que vous voyez dans l'espace : la lumière du soleil perce encore à travers, et tout-à-coup ils crèvent pour laisser échapper l'orage, la grêle et la mort ; voilà Caton : aussi les historiens nous disent-ils que, depuis long-temps, ce n'était plus dans Utique un secret que son projet de s'ôter la vie ; il couvait son désespoir.

Nous jugeons trop sur les apparences. Ce rire, par exemple, vous semble l'indice du plaisir, même de l'alégresse : point du tout ; ce n'est qu'un rire convulsif, effet bizarre, mais prouvé, de la piqûre

d'un reptile venimeux, ou d'un breuvage que la superstition a mis dans les mains des femmes indiennes, avant de se brûler sur la cendre de leurs époux. C'est le rire sardonien dont nous parle l'antiquité.

Jean Donne, écrivain anglais, fait une longue nomenclature de gens qui se sont donné la mort sans ostentation et sans faiblesse. Il faut bien l'en croire sur parole ; car il a été peut-être leur médecin ; peut-être il assistait à leurs derniers momens, il fut le dépositaire de leurs pensées : au reste quand il parlerait de ses contemporains avec plus de véracité qu'il n'en met à parler des docteurs de l'église (1),

(1) A l'en croire, tous les pères auraient été les apologistes du suicide : Lactance et St. Augustin auraient été les premiers qui l'auraient condamné, lorsque l'esprit de l'évangile, et de

et qu'il rapporterait fidèlement ce qu'il a vu, qu'est-ce que cela prouve? Et nous aussi, n'avons-nous pas lu dans le livre de M. Dussaulx, et mieux encore dans les mémoires de l'humanité, que les passions les plus violentes sont aussi quelquefois les plus habiles à se dissimuler? On admirait le sang-froid d'un joueur qui venait de perdre une somme considérable; il retire sa main de dessous sa veste : elle était ensanglantée. Le malheureux! il se déchirait la poitrine, pendant qu'on vantait son courage.

Jean-Jacques Rousseau s'empoisonne (1). La veille, il s'était

---

tous les écrits des tems apostoliques, recommandent la soumission la plus entière et la plus persévérante, aux vues de la providence.

(1) Voyez *Lettres de Madame* de Staël, *sur la vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau. Lettre dernière, et surtout sa réponse à Madame* de Vassy.

laissé voir, causant familièrement, étudiant les mystères de la nature dans ses phénomènes ; il est mort dira-t-on, *plus tranquillement qu'il n'avait vécu*; oui cela peut-être ; car quelle vie fut plus agitée ? et quel homme voudrait de sa gloire au prix de tant d'orages ? Mais ces agitations mêmes, des chagrins réels commentés par une imagination toute de feu, n'avaient-ils pas, de l'aveu même de ses panégyristes, influé sur ses organes? (1) Voyez à ce sujet, madame, les beaux vers de l'abbé Delille, dans

---

(1) Les éditeurs du *Rousseau*, *in*-8°. conviennent dans leur préface qu'il est mort fou. M. de la Harpe expliquait de cette manière les contradictions, dont sa vie et ses ouvrages sont semés. *Voyez* sa correspondance. Madame de Staël elle-même ne le désavoue pas. *Voyez* les lettres citées plus haut, page 151.

les fragmens de son poème *sur l'imagination*. Et pourtant son métier de philosophe ne lui donnait-il pas, comme à beaucoup d'autres, une tranquillité artificielle qui n'avait que de beaux dehors ? Son dégoût de la vie était une maladie réelle, une maladie vieillie, dont les symptômes s'étaient trahis dès long-tems, soit dans la faiblesse étudiée de la réponse aux argumens du suicide, soit dans la dernière note de la lettre de *S. Preux*, en divers endroits de son roman *de la Nouvelle Héloïse*, et plus particulièrement encore dans sa *réponse à Voltaire*, où il ne combat le dernier que pour finir par se ranger à son avis. Travaillé d'une misantropie systématique, ne voyant les objets qu'à travers un crêpe lugubre étendu sur l'humanité entière, bourreau de son propre cœur, il meurt du spleen; sa

main n'a été qu'un instrument machinal, le breuvage, qu'un accessoire; le poison était dans son cœur.

Les philosophes jouent le premier rôle dans la tragédie du suicide. Des troupeaux de gymnosophistes se jettent dans les flammes. Jugeons de tous par les plus célèbres; on parle, entre autres, de Calanus, de celui qui se brûla en présence d'Auguste, et de ce Peregrinus, dont Lucien s'est tant moqué. Le premier se tua sous les yeux d'Alexandre, pour donner un spectacle du goût d'un monarque qui avait mis Persépolis en cendres; le second, avant de s'exécuter, s'était fait initier; il ne parut à la cour de l'empereur que comme une rareté, disait-on, amenée de Samos, entre un tigre et un serpent : riche matière à épigrammes! Le troisième, aventurier perdu dé débauches et couvert de crimes, avili,

conspué dans toute la Grèce, voulut le plus beau théâtre de l'univers, l'assemblée des jeux olympiques ; quatre ans auparavant, il en avait fait le défi. Tous ces prétendus sages étaient réellement en démence. La philosophie des stoïciens respectait les mœurs ; mais tout aussi contraire à la nature, elle n'était pas plus raisonnable. Sénèque convient que les écoles étaient partagées sur cette question (1). Celle du portique ne sortait du labyrinthe que par des contradictions. Le précepteur de Néron conseillait à Marcellinus de se donner la mort, et il ne prenait pas pour lui la leçon ; c'était le *Sosie* de Molière qui *se fait du cœur par raison*. Quant aux stoïciens qui l'étaient de meilleure foi que lui, on a dit avec justesse, « que leur morale, toujours sur des

---

(1) *Epist.* 70, *p.* 313.

» échasses, produisait un combat
» perpétuel entre l'homme et le
» philosophe; car il ne leur restait
» dans les occasions critiques, que
» de couper le nœud qu'ils ne pou-
» vaient résoudre; et il fallait bien
» que ces ballons remplis de vent
» et de fumée, crevassent plutôt
» que de désenfler » (2). Etudiez dans Cardan, dans Paracelse, Savonarole, Brount, Robeck, l'histoire de leurs successeurs. C'est par-tout une exaltation délirante de désir ou de crainte, armant contre l'existence les principes de l'existence elle-même, laquelle allume tantôt un fanatisme d'orgueil avide de célébrité, prêt à mettre indifféremment le feu au temple de Diane comme à sa propre maison, pour

---

(1) Mairan, dans J. Dumas, *Traité du suicide, p.* 186. Voyez dans le discours préliminaire de l'*Epictète* de Villebrune, page 27.

faire parler de soi; tantôt un fanatisme de superstition qui fait voir dans les maladies autant de souillures à purifier par le feu (1); tantôt le fanatisme d'une philosophie sépulcrale, qui, sous le prétexte que la vie est l'apprentissage de la mort, franchissant d'un saut tous les intermédiaires, court tête baissée se jeter dans l'abyme, et se croit arrivée au terme du voyage, lorsqu'elle n'a fait qu'une chute.

Pour Robeck et Pope Blount, à qui vous accordez une mention honorable, rétablissons les faits : le premier s'est tué après avoir composé, en faveur du suicide, non un livre, mais une dissertation; qu'importe au reste le poids du volume, qu'importe un nom de plus dans l'histoire des extravagances

---

(1) Voyez Strab. *Geog. Lib. XV*, Quinte-Curce, *liv. VIII, chap. IX.*

humaines? Sa vie toute entière (1) y tiendrait un long chapitre dont sa mort serait le digne corollaire ; la veille, il écrivait à son ami Funck une lettre pleine de trouble; il n'est donc pas vrai qu'il se soit tué avec *cette froide tranquillité* qu'on lui prête. Le même Funck, dans les notes dont il a accompagné le texte de sa dissertation, le donne comme un esprit inquiet, sans principes fixes; et l'on voit que le désordre de ses idées a passé dans son livre. Le second se défiait tellement des principes exposés dans son ouvrage, qu'il en avait expressément défendu la publication. M. Gildon son commentateur, en fit une rétractation, et en quelque sorte une amende honorable, dans un écrit

---

(1) De protestant, il s'était fait jésuite, et de jésuite, il redevint protestant.

exprès contre les déistes. Mais encore une fois, qu'importent de tels faits ? Qu'est-ce que les petites maisons prouvent contre la raison humaine ? Un philosophe peut bien se tuer, mais ce n'est pas en qualité de philosophe. Laissez-là les raisonnemens dont il colore son attentat ; jamais raisonnement n'a produit un coup de poignard.

Dans ces exemples, le dégoût systématique de la vie, s'est, pour ainsi dire, inoculé dans l'âme comme un poison lent qui exerce par degrés ses ravages ; il corrompt successivement toutes les sources de la vie, et trompe jusqu'à l'œil de l'observateur. D'autres fois il entre brusquement dans l'âme, il bouleverse tous les sens, il y règne en vainqueur, et bientôt franchit avec fureur les barrières de la vie. Ce n'est pas contre la vie elle-même que l'on se déchaîne; c'est contre

ce qui l'entoure, c'est contre ses maux réels ou imaginaires : Antisthène était là-dessus de bonne foi : je ne demande point, disait-il, à être délivré de la vie, mais de la douleur ; et l'expérience confirme ce mot. Mais qu'arrive-t-il? La prévention invincible où l'on est que son mal est sans remède, éloigne tout ce qui pourrait guérir la blessure ou la soulager, et réalise tous les maux que l'on redoute.

De ces observations sort une vérité dont les conséquences pourraient s'étendre bien loin ; c'est que la peur joue un grand rôle dans la cause du suicide. Oh! combien de héros ne l'auraient pas été, s'ils n'avaient eu peur! Ce fier dédain de la vie qui vous étonne, parce que vous le voyez s'abattre sur la pointe d'une épée, ou s'élancer dans les flots de la mer, il cède à un ennemi souvent moins à craindre. Les

Américains s'égorgèrent par troupeaux à la vue d'une poignée d'Esgnols. Etaient-ils courageux? Non, ils avaient peur de ces étrangers qu'ils prenaient pour des dieux. Chez les Grecs, bien plus connaisseurs en vrai courage; ce féroce et stupide dévouement n'aurait point usurpé le nom sacré de la vertu; ils renvoyaient aux peuples efféminés de l'Asie, à ses sanguinaires superstitions, cette gloire prétendue que l'on met à mourir, pour ne pas mourir (1); et je doute fort que le meurtre de Lucrèce eût trouvé des apologistes parmi ces juges délicats, qui punirent dans Aristodème, jusqu'à l'intention du suicide (2). Quoi! Lucrèce est innocente, et Lucrèce se traite en criminelle! Quoi! son mari eût été

(1) *Hic rogo, non furor est, ne moriare, mori?* Martial. *Epigr. L. II, Epigr.* 80.

(2) *Voyez* Hérod. *Hist. L. IX.*

un forcéné de se venger contre elle du crime d'un autre; et elle est vertueuse, au même prix qui n'eût fait de Collatin qu'un barbare! Que pouvaient faire de plus les lois contre Sextus ? Je n'atténuerai point le mérite de sa chasteté, à Dieu ne plaise : mais ce sanglant témoignage de sa vertu, qui le lui demandait? Certes, des sacrifices humains offerts aux dieux outragent la nature et la religion; ceux qui en accusent la piété savent bien que la piété les condamne, que le fanatisme seul les commande; et ces mêmes hommes trouvent bon qu'une victime humaine s'immole sur les autels de la Fidélité! Philosophes inconséquens! Consentons, par respect pour l'autorité, et surtout pour le motif aujourd'hui si rare qui égara la main de Lucrèce, à ne pas confondre sa mort avec les exécutions qui frappent des

coupables ; mais, par respect pour la vérité, gardons-nous aussi d'admirer ce qui fut l'erreur de l'esprit. Gardons-nous bien de louer ce qui est tout au plus une exception, jamais un exemple, et d'accorder au désespoir les droits sacrés du véritable héroïsme.

Ces divers fanatismes de vertu, de religion ou de gloire, si contraires au christianisme, (car le christianisme n'est que la raison perfectionnée), se résolvent tous dans la frayeur : « La frayeur, a dit » un écrivain plein de raison et de » sagacité, est un sentiment, une » émotion, une passion qu'on ne sur- » monte que par un sentiment plus » fort, par une émotion plus vive, » par une passion prépondérante. » Les motifs les plus opposés entre » eux, nous font également braver » la mort, pourvu qu'ils acquièrent » cette chaleur vive et triomphante

» qui

» qui nous soumet à leur empire.
» La chose est aisée à comprendre ;
» quelque contraires que soient
» ces motifs, ils concourent en ceci,
» *qu'ils peignent à l'imagination ou*
» *un mal plus redoutable que la*
» *mort, ou un bien plus précieux*
» *que la vie* (1). »

Il est donc vrai que le délire et le désespoir sont non-seulement le dernier période, mais le produit ordinaire de la frayeur. Pauline s'attache d'autant plus à complaire à Sénèque, qu'elle ne peut ignorer les bruits injurieux auxquels la disparité d'âge a donné lieu. Fortement imbue de cette idée qui l'expose en spectacle aux regards des Romains, bientôt vaincue par la crainte de l'opinion, elle se détermine à ne pas survivre à son mari,

(1) M. Mérian, dans les *Mém. de l'Académie de Berlin, t. XIX, en* 1763.

et se fait ouvrir les veines; lorsque Néron lui commande de vivre. Qui prévaudra de Néron ou de Sénèque? de la nature et du devoir, ou du délire du sentiment, peut-être du caprice de l'orgueil? — Pauline permet que le fil de la vie soit renoué. Ainsi très-peu de suicides reviennent à la charge; (1) on ne veut plus de la mort, après l'avoir essayée; la honte même que l'on en conçoit n'a plus la force de rendre homicide de soi-même. Rougirait-on, dites-moi, d'un acte de vertu et d'héroïsme?

Il me reste enfin à répondre au fait des Numantins. — Je frémis et me tais. Mon cœur se soulève contre l'inflexible rigueur des Romains, et plaint ces infortunés qui n'échappent que par les fureurs du désespoir aux supplices que leur imagi-

(1) Le fait qui a donné lieu à cet ouvrage, ne peut pas faire prescription.

nation alarmée leur présente (1). Comparez néanmoins ce dévouement à celui des trois cents Spartiates, aux Thermopyles. La patrie leur avait dit : Vous périrez tous, plutôt que de laisser les Perses entrer par ce passage. Ils périssent tous. Mais la patrie avait-elle dit aux Numantins : Vous brûlerez vos femmes et vos enfans, et vous vous brûlerez avec eux plutôt que de vous rendre ? Remarquez surtout que l'éclat de cette action lui vient, non pas du désespoir et du suicide des Numantins; car s'ils ne s'étaient point défendus auparavant, ce sacrifice de leur ville et de leurs personnes n'eût été qu'un lâche

(1) « *Après s'être enivrés des plus* » *fortes liqueurs*, ils sortent *furieux* » de leur ville, ... ils furent repoussés »... Réduits au désespoir, ils « prirent alors le parti de mettre le feu « à leur ville », etc. *Histoire romaine* de Laur. Echard, tome II, page 242.

abandon : mais elle l'emprunte de la belle résistance qui avait précédé ; et alors elle se confond avec l'action d'un capitaine qui met le feu à la sainte-barbe, et fait sauter son équipage, pour que son ennemi n'en profite point. C'est là la terrible justice de la guerre ; et l'admiration que l'on accorde à ces sortes de dévouement est un de ces sacrifices nécessaires que la raison fait à l'humanité.

ATHANASIE.

Des suicides appelés indirects.

Vous venez de m'ouvrir une carrière bien étendue, mais où nous ne pouvons guère nous rencontrer que dans une direction contraire. Vos trois cents Spartiates allant aux Thermopyles opposer les frêles remparts de leurs corps à l'inondation des Perses, savaient bien qu'ils n'en reviendraient pas. « Dînons » bien, mes amis, leur disait le

» brave Leonidas; car Plutou nous
» attend à souper. »

Cette mort a-t-elle essuyé jamais le blâme de la philosophie et de la religion ? Cependant elle ne fut réellement qu'un suicide, sans utilité pour la patrie (1) : et ce suicide a-t-il pu même retarder l'impétuosité du torrent ? Codrus va chercher la mort, à la faveur d'un déguisement ; vous voudriez donc que le roi d'Athènes subît l'infamie du châtiment attachée au suicide, et que son corps devenu la pâture des bêtes féroces, ne trouvât pas même après sa mort, une place dans la ville qu'il a sauvée ? N'y a-t-il pas de vrais suicides permis par la religion ? car de quel autre nom appelerez-vous cette suite de sacrifices faits à la nature, à tous les besoins de la vie, par les habi-

---

(1) *Philosophie de la nature*, t. V, p. 403.

tans des cloîtres, à cette mort universelle que la piété regarde comme le point de perfection auquel elle aspire (1)? Peu importe que j'emploie pour me tuer le collier de Monime, ou la haire des Hilarion; que je meure en détail ou d'un seul coup? La constante pratique des siècles chrétiens autorise ces morts aussi volontaires qu'inévitables. Le moyen de les justifier, sans absoudre le suicide?

Vous opposerez au suicide le précepte de la religion dans les saints livres qu'elle a dictés : *Vous ne tuerez point.* Mais tournez le feuillet : voyez quel autre langage le maître de la nature emprunte pour l'expliquer en faveur du suicide. Il en renverse toutes les lois, pour rendre à Samson la force surnaturelle dont il va faire usage contre lui-

(1) *Ibid.* Page 397.

même. D'ailleurs cet article du décalogue : *Vous ne tuerez point ;* n'est rien moins que décisif. Qu'est-ce à dire ? Qu'il ne faut tuer personne, pas même les malfaiteurs ni les ennemis ? Non, sans doute ; il y a donc des exceptions nécessaires. Or, « la première de toutes, » est certainement en faveur de la » mort volontaire, parce qu'elle est » exempte de violence et d'injus- » tice, les deux seules considéra- » tions qui puissent rendre l'homi- » cide criminel (1) ». — Les martyrs de l'humanité ne seront pas moins des suicides, que ceux de la religion (2). Que la peste change Marseille en un vaste cimetière ; son vertueux évêque, au milieu de son

(1) *Nouvelle Héloïse*, *tome IV*, *p.* 392.

(2) *Philosophie de la nature*, *t. V*, *p.* 404.

clergé fidèle, prodigue sa vie et ses trésors. Voyez Charles Borromée, parcourant les rues de Milan, pendant qu'un mal contagieux exerce dans ses murs les plus affreux ravages ; déjà le nombre des vivans ne peut suffire à l'inhumation des morts : il le sait bien ; et c'est pour cela même qu'il a quitté le pied des autels. Il va, la torche à la main, offrant aux vengeances du ciel son sang qui coule d'une plaie profonde, respirer la mort. Mais vous-même, monsieur, vous qui sûtes par des vertus si douces, par des talens si bien cultivés, *honorer votre ministère ;* combien de fois, appelé par votre seule bienfaisance auprès des mourans, n'avez-vous pas exposé votre vie à l'action meurtrière des miasmes putrides qui dévoraient la leur ! Vous étiez, à ces momens terribles, la vive image du maître que vous nous annon-

cez, s'immolant lui-même, et *mourant parce qu'il l'a bien voulu.*

LE PHILOSOPHE.

Vous me rappelez ce que j'ai dû faire. Soldat de la religion, aurais-je déserté le champ de bataille, et fui lâchement à l'aspect des modèles qu'elle propose à notre émulation, et des récompenses qu'elle promet à nos combats? Ce dévouement, dont la nature et la société reçoivent l'hommage avec reconnaissance, mais qu'elles ne seraient pas en droit d'exiger, ce sentiment sublime quand c'est la religion qui l'épure et l'anime, ne croyez pas qu'il ait rien à redouter des regards de la morale et des censures de la philosophie? Non, ce n'est point là le suicide.

Léonidas aux Thermopyles, entend retentir au fond de son cœur l'adieu que lui a fait la patrie. « Les

» barbares menacent la Grèce ;
» songeons à les vaincre, nous les
» compterons après. Dans ce com-
» mun danger, nul bras ne restera
» oisif; mais toi, rends-moi grâces;
» le poste du danger est celui que
» je t'ai choisi : si j'avais trois cents
» Spartiates plus braves que tes
» compagnons et toi, je les y
» enverrais à votre place ; tu y pé-
» riras peut-être, toi et tous les
» tiens..... Mais non, il n'y a que
» le lâche qui meure; les braves
» vivent toujours dans la mémoire
» de l'univers. »

A ce prétendu suicide de Léonidas, un apologiste de la mort volontaire, a joint le fait d'Horatius Coclès, qu'il qualifie de même (1). A ce

(1) Un autre va plus loin. Il paraît regretter qu'Horatius Coclès ne soit pas mort dans cette action ; sa mort eût été alors *le plus sublime des suicides*. *Philosophie de la nature, t. V, p.* 409. Eh!

compte, plus d'attaque ni de défense qu'il ne faille appeler meurtre ou suicide, puisqu'il n'y en a point qui ne puisse entraîner à la mort. Il faudra étendre ce nom à la plupart des actions de la vie; car il y en a peu qui ne soient susceptibles d'être pour nous une occasion de mort. Quelle mère consentirait à l'être, avec l'opinion que les dangers de l'enfantement l'exposent au crime du suicide? En proie aux ardeurs de la fièvre, ce malade a recours au médecin qui le tue; sans le médecin, il vivrait encore : donc il est suicide. Absurde conséquence! On combat un danger certain par un autre danger; on oppose le médecin à la maladie, les périls de l'héroïsme militaire aux calamités ainsi

---

messieurs les philosophes, contentez-vous d'égorger les vivans, ne tuez pas les morts.

qu'à la honte de la défaite; l'on peut succomber, mais aussi l'on peut survivre. La certitude du danger ne le rend point inévitable, témoin le héros dont nous parlons. Horace est seul contre une armée entière : et c'est là ce qui me le fait paraître si grand. Quand Homère veut me préparer aux victoires d'Achille, il le fait descendre des dieux; Horace est plus grand qu'Achille, puisqu'il n'était qu'un homme. — Il était seul. — Non; quoique loin de l'armée romaine, il n'est pas seul sur le pont qu'il défend. La patrie, la société, la nature elle-même forment autour du héros une escorte imposante; elles l'environnent des images plaintives des veuves désolées, des enfans redemandant leurs pères, des vieillards accusant leurs fils, et mourant après eux, des dieux fuyant le Capitole et la ville éternelle. Rome toute entière est dans

dans son cœur ; elle combat avec lui. S'il doit périr, Rome vivra. Si Rome doit périr, pourquoi vivrait-il ?.... Mais non, il vivra ; et parce qu'il a vécu, il sauvera la patrie et sa personne ; et la postérité, bien loin de voir en lui un suicide, transmettra aux âges futurs la mémoire de son dévouement, pure, sans tache, comme elle l'a reçue de ses contemporains.

Cet abus des mots n'est point une erreur indifférente. Un peuple qui donne à la vertu le nom du crime, donnera bientôt celui de crime à la vertu. Tel est l'art des sophistes ; ils commencent par changer les idées, pour arriver plus sûrement au renversement des principes et des anciennes institutions. Se jouant à la fois de la louange et de la censure, sans autre but que de donner le change à l'opinion publique, ils flétrissent le suicide, pour calom-

nier le courage et la piété; ils le réhabilitent, pour exalter le stoïcisme de Zénon, ou pour justifier le délire de Faldoni.

Dissipons le nuage, et rétablissons l'équilibre. Tributaire de la nature, par les sentimens qu'elle grava dans son âme, de la société, qui lui impose des devoirs, et règle l'exercice de ses droits, c'est d'elles que le citoyen doit attendre l'ordre de sortir de la vie. La religion est bien loin de troubler cette économie. N'en croyez pas ceux qui vous disent que la pénitence, avec ses excessives rigueurs, ne fait que des suicides. Ils disaient aussi qu'elle ne faisait que des malheureux rongeant le frein auquel ils étaient attachés. Ces chaînes si pesantes, les voilà rompues. Les victimes qu'une philosophie toute humaine honorait de sa pitié, avant qu'elle ne les égorgeât par ses décrets, elles sont

au milieu de nous. Comment se fait-il qu'elles regrettent, pour la plupart, leur servitude et leurs tombeaux? N'allez pas en conclure que ce soit en haine de la vie. Non, l'on n'y meurt pas plutôt qu'ailleurs; on y attend l'heure de la nature; mais avec calme, et dans la dépendance de ses ordres absolus. Le cénobite n'est point suicide; car, le savant qui se consume dans les veilles, le marin qui court affronter les naufrages, le voyageur qui s'égare parmi les nations sauvages pour enrichir ses concitoyens du produit de ses observations, le guerrier qui meurt pour la défense de son pays, ne sont point des suicides. Voyez-vous les pieux habitans de nos thébaïdes chrétiennes se jeter dans le brasier ardent, comme le Brachmane; se précipiter du sommet des rochers, comme les vieillards des contrées hyperboréennes, bien que

leurs continuels désirs les élancent vers une meilleure patrie ? Ils s'en croiraient, avec raison, repoussés à jamais, s'ils voulaient y parvenir par de semblables fins. — Vous m'allez répéter qu'ils meurent en détail. — Diffèrent-ils en cela du commun des hommes ? Avons-nous compté avec le souverain dispensateur des destinées humaines, pour savoir de lui, à quel terme la carrière de chacun de nous allait s'arrêter ? Il suffit, pour venger à la fois la nature et la religion, que les cloîtres des deux sexes aient des vieillards, auxquels les Théophraste, les Pythagore, les Cornaro porteraient envie, des santés florissantes au milieu d'austérités dont notre imagination s'effraie, et surtout des cœurs satisfaits, des âmes en qui les pieuses effusions d'une charité divine se concilient sans effort avec le tendre intérêt dû à l'hu-

manité. Dans ces solitudes tant calomniées, on échappait du moins à des professions dangereuses, à des hazards malheureux, à des arts corrupteurs, à ces fléaux divers, qui semblent avoir amené la dégradation de l'espèce humaine; et si le bonheur, toujours étranger ici-bas, n'y prolongeait pas l'existence, du moins le désespoir et le crime n'en venaient point troubler la paix et l'innocence.

La religion ne saurait être contraire à elle-même; elle serait la première à tonner contre un zèle impétueux, qui abattrait les barrières de la vie pour s'en faire un degré vers la patrie à laquelle il aspire. Elle l'a prouvé dans celui de ses conciles, où elle condamne l'indiscrette ardeur qui faisait courir au martyre, avant la sentence du proconsul. On sait pourquoi Origène, avec tant de services rendus

au christianisme, n'a pu échapper à ses censures. En blâmant solemnellement les Lucrèces des persécutions, l'église nous a appris ce que nous devons penser de la Lucrèce de Rome. Elle l'a prouvé dans la morale uniforme de tous ses docteurs avoués par elle ; elle l'a prouvé par la révélation des vues de la providence sur les épreuves de la vie humaine, par la sanction donnée à cet oracle de l'ancienne loi : *Tu ne tueras point* (1). Si le précepte n'était pas général, si le Dieu qui l'a dicté avait prétendu soustraire l'homme qui veut se tuer à l'action de la défense, croyez vous qu'il ne l'aurait pas dit ; lui, qui a tracé dans les mêmes livres, avec tant d'autorité, les cas où il devient permis d'enfreindre la loi contre le malfaiteur qui a violé celles de la

(1) *Non occides. Exod. XX.* 13.

société, ou de prévenir, par une défense légitime, les projets coupables de l'ennemi qui en veut à mes jours (1)? Il me défend d'attenter à la vie de l'homme, parce que, dit-il, *il l'a créé à son image.* Et moi aussi, ne suis-je pas créé à son image?

Jean-Jacques Rousseau affirme n'avoir lu dans l'Ecriture aucune loi qui proscrive le suicide. En a-t-il lu qui le permette (2)? Le législa-

---

(1) Voyez *Exode*, chap. XXI, v. 12 et suiv., chap. XXII, v. 2. *Levit.*, chap. XXIV, v. 17, 20 et 21. *Nombr.*, chap. XXXV, v. 30 et 31. *Deuteron.*, chap. XIX, v. 4, 5 et 6.

(2) « L'exemple de Saül n'en est-il » pas le désaveu le plus formel? et la » réprobation de ce prince, et la peine » de mort encourue par son complice, » laissent-elles quelque doute sur » l'esprit des livres de Moïse à cet » égard »? (L. Jeauffret, page 85.)

teur d'Athènes n'avait point porté de lois contre le parricide ; devait-on en conclure qu'il le permettait ?

Au texte de la loi positive, le grand législateur a ajouté le plus imposant commentaire, par cet amour universel de la vie, imprimé dans nos cœurs par sa main divine ; code éternel, imprescriptible, que le suicide ne peut déchirer, quoi qu'en dise le sophiste de Genève, sans violence, puisqu'il viole les lois de la nature, ni sans injustice, puisqu'il accuse Dieu, auteur de notre être, et trahit la société, *à qui chacun doit sa conservation* (1).

« Notre très-sage législateur, sachant l'horreur que Dieu conçoit » d'un tel crime, a voulu que les » corps des suicides demeurassent » sans sépulture, etc. » Flav. Joseph. *Guerre des Juifs, livre III, chap.* 25.

(1) J.-J Rousseau. *Nouv. Héloïse. Réponse de milord Edouard, tome IV, p.* 406.

La mort de Samson n'est point une dérogation au précepte. Non ; ce dévouement rentre dans le droit de la guerre, dans ce sentiment terrible qui s'immole, mais pour vendre chèrement sa vie. « Le sacrifice de la vie, a dit un écrivain » non-suspect, demande à être » fondé sur le péril certain de la » patrie, et sur une espérance lé» gitime d'en être le libérateur (1) ». Juge et défenseur d'Israël, guerrier intrépide, magistrat chargé des intérêts de tous, voilà ce qu'est Samson. Outragé par les dérisions des Philistins et par leurs blasphêmes, réduit au droit de la défense naturelle, il n'a sous la main d'autres armes que les colonnes de l'édifice où ses ennemis sont rassemblés ; c'est Dieu même qui les ébranle par les mains du héros

(1) *Philosophie de la nature*, t. V p. 409.

Samson meurt écrasé sous les ruines ; il a rempli sa dette.

Je m'arrête : je croirais offenser la vertu, en cherchant à la défendre de l'accusation portée contre ces vénérables pasteurs, un Belsunce, un Charles Borromée s'immolant pour leurs peuples; et si l'on nous montre, par-dessus ces héros de la charité évangélique, une victime volontaire, la plus auguste qui jamais ait été sacrifiée pour le salut de la terre, je l'adore et je la bénis.

ATHANASIE.

Vos conséquences m'auraient rendue plus sévère que vous-même. Il me semble que vous atténuez le crime du suicide, en l'attribuant à l'égarement de l'esprit, à un délire farouche et sanguinaire qui ôte la liberté, en ôtant la raison.

LE PHILOSOPHE.

Votre observation est vraie, pour le moment même de l'exécu-

tion; mais ce qui détermine le crime du suicide, c'est sur-tout le principe qui l'amène ; c'est la vie qui a précédé. Si l'esprit troublé égare la main du suicide, c'est sa faute. « La dernière action étant la suite » des actions précédentes, elle lui » est imputée avec les autres » (1).

ATHANASIE.

Je me rends, mon cher philosophe : vous parlez à la fois, au sentiment et à la raison ; et je suis bien loin de me plaindre de la victoire que vous avez remportée sur moi. Cependant, permettez que je vous le rappelle ; en attaquant le suicide du côté de l'autorité, il lui reste encore toute la partie du raisonnement. Qu'importent les noms des fameux personnages qui l'ont défendu par leurs écrits ou par leurs exemples ? Ces écrits, il faut les di-

(1) *Dictionnaire Encyclopédique*, au mot *Suicide*.

cuter; ces preuves, il faut en triompher, pour que votre victoire soit complette ; et je ne vous cède pas le champ de bataille sans l'avoir disputé. — Mais le courrier de Paris arrive. Voilà justement les livres nouveaux que j'avais demandés ; Helvétius, le Jean-Jacques Rousseau, complet ; les romans de madame.... Voyons ce que me mande mon libraire.... Des mots effacés!... Des lignes entières altérées!.... On dirait que ce papier a été trempé de larmes. Essayons de lire. — « Pardonnez, madame, si j'ai différé
» de vous faire l'envoi que vous dé-
» siriez. Un événement affreux m'a
» jeté dans le trouble et dans le
» deuil. Ma fille Rosalie, que vous
» honoriez de vos bontés, elle n'est
» plus. Une fatale inclination, que
» rien ne pouvait excuser.... Plai-
» nez le plus malheureux des
» pères. Le désordre de mes sens

» m'empêche de vous donner plus
» de détails. Elle avait écrit une
» lettre d'adieux à sa mère, à ses
» sœurs et à moi, où elle motive sa
» funeste résolution de mourir, par
» les raisonnemens de l'Héloïse; le
» volume était encore sous le che-
» vet de son lit, à la lettre où l'a-
» mant de Julie délibère s'il doit se
» donner la mort. La cruelle! elle
» a été encore plus coupable; car
» ce St.-Preux, du moins, ne lais-
» sait point un père au désespoir. »
— Rosalie! elle m'avait bien parlé de l'état de son cœur! J'en avais le pressentiment. C'est pour cela qu'elle n'aura pas voulu passer la belle saison auprès de moi. L'ingrate! je l'aimais, j'allais l'adopter, l'établir. Elle était de l'âge de mon fils; ils avaient sucé le même lait. Cette mort me rend toutes mes douleurs. Père désolé! Aveugle passion! La pauvre tête n'y était plus.

Pourtant, je n'oserais encore la condamner. Il fallait qu'elle fût bien malheureuse. Elle aura dit :

> Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
> La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

Je conçois bien que, dans ces dispositions là, les raisons de *Saint-Preux* puissent ébranler un cerveau de dix-huit ans, déjà malade. Une tête plus forte n'y tiendrait pas; et en vérité, ce n'est point, entre nous, la réponse de Milord Edouard contre le suicide, qui m'en détournerait, si j'en avais le dessein. Mais je crois apercevoir.... Je ne me trompe point, c'est lui, le chevalier de Barm...; ce brave et honnête jeune homme, qui s'est établi, il y a bientôt un an, dans la petite ville de ...., à peu de distance. Il vient on ne peut plus à propos. J'ai besoin de distractions.

L'idée de cette mort me poursuit. Aimable et malheureux enfant ! Se tuer, et pour un libertin qui n'en était pas digne ! Ma pauvre Rosalie ! — Voici le chevalier ; je compte bien qu'il me donnera quelques jours. Trouvez bon, mon cher philosophe, que je le remercie de sa visite, en vous le présentant. Pendant que vous ferez connaissance, je vais, moi, donner les ordres nécessaires pour le bien recevoir. Voulez-vous que demain nous reprenions cet entretien, auquel le chevalier ne sera pas sans doute indifférent ; c'est un appui que je suis bien aise de ménager à ma cause ? L'étude qu'il a faite des écrits modernes, lui aura, sans doute, rendu familiers les raisonnemens qui justifient le suicide. Nous nous réunirons sous le saule pleureur de la rivière anglaise.

La retraite de madame de Belfort avait laissé le philosophe seul avec le chevalier. Leurs âmes également vives et ardentes, ne tardèrent pas à céder au besoin d'une confiance mutuelle, mais avec les nuances que l'âge et la profession devaient mettre à leurs épanchemens. La conversation était restée long-temps sans objet, et la diversité des matières qu'elle avait parcourues n'avait fait que la rendre plus piquante; mais pouvait-elle, encore à cette époque, ne pas tomber sur la Révolution? Le chevalier en avait exposé doctement les causes directes ou éloignées, suivi les progrès et les phases diverses, compté les victimes, analysé les résultats : il gourmandait la lâcheté des uns autant que la férocité des autres, la stupide indolence des potentats de cette Europe menaçée toute entière des fléaux qui dévoraient la France,

il s'en prenait à tout le monde, et ne manquait pas sur-tout d'accuser le sommeil de la Providence. Notre philosophe laissant là les rêves de la politique humaine, pour aller droit à sa source, voyait cette même Révolution, sortir des trésors de l'éternelle justice, se répandre sur les nations, pour les renouveler par les calamités même dont elle devait les frapper, semblable à ces orages, qui, long-tems balancés dans les airs, crêvent tout-à-coup et fondent avec fracas; ils inondent de vastes contrées; ils répandent au loin la désolation, l'épouvante et la mort; la foudre qui s'en échappe brise ce que la terre avait de plus fort; ce ne sont que ruines, c'est le cahos, c'est l'enfer : mais quand les torrens se sont écoulés, voilà que la vie renaît du sein de la mort, la terre s'épure par le fléau même, et la nature semble avoir re-

couvré sa première jeunesse. Ainsi la Providence avait, disait-il, voulu cette sanglante régénération, pour l'instruction des peuples et des rois, pour renouveller son sanctuaire, faire voir sa religion aux prises avec une philosophie orgueilleuse, et, par les plus terribles combats, ménager au christianisme les triomphes des jours de son enfance. Ce sacerdoce qui n'est plus compté en France que pour les échaffauds, elle le voyait, dispersé sur toute la terre, réparer par d'immenses conquêtes des pertes d'un moment; il appercevait dans le lointain cette Egypte, autrefois le théâtre de tant de vertus sublimes, arrachée enfin à la double tyrannie du despotisme et de l'erreur; ce Directoire ombrageux et cruel, servant, contre ses propres desseins, la gloire d'un nouvel Alexandre qu'il envoyait à un exil honorable; ces futurs vain-

ueurs de l'Egypte, ces français
erribles à eux-mêmes comme à
eurs ennemis, se reposant de leurs
ictoires au sein des arts pacifiques
t de la religion, lui rendant avec
a liberté la patrie des Origène et des
Athanase; et les vœux du sensible
ieillard imploraient le ciel en fa-
eur du héros chargé de ces nobles
lestinées (1).

Pénétré d'une vénération reli-
gieuse pour le philosophe, le che-
valier l'interrompait souvent, mais
l'admirait toujours. Lorsqu'il fallut
se séparer, il lui fit promettre à
plusieurs reprises de ne pas man-
quer au rendez-vous du lendemain.
Il était tard. Combien le tems allait
lui paraître long! et en l'embras-

(1) La providence n'a pas permis
que ce grand dessein s'exécutât. A la
place de l'Egypte, elle a rendu à la foi
catholique, la France pacifiée par le
génie du héros qui a conquis l'Europe.

sant, il lui aurait volontiers dit ave
Ajax : Rends-nous le jour, et com
bats contre nous.

La nuit était déjà avancée; l
vieillard, en quittant le château d
madame de Belfort, rencontra à pe
de distance un homme tenant un
lanterne à la main. C'était l'hôte d
philosophe, le bon paysan qui venai
à sa rencontre. — Est-ce vous, mon
sieur, lui dit-il? Mon dieu! qu
vous m'avez donné d'inquiétude
Il est tout-à-l'heure minuit. — Hon
nête Jérôme, pardonnez-moi; c'es
la seule peine que je vous ferai de
ma vie (1).

Il touchait au village : des cris
perçans se font entendre. — Allez,
Jérôme, voir ce que c'est.

Une femme échevelée sort de la
maison voisine : à travers ses san-
glots, on distinguait ces paroles :

(1) Tous ces faits sont véritables.
Les noms seuls sont déguisés.

lle se meurt, ma fille ! elle est morte !
:rôme s'écrie : C'est Nicolle, la
ère de cette jeune Félicité ; une
le unique, de dix-sept ans, et qui
rait eu du bien : cette mort là
t venue bientôt. On disait ce ma-
n qu'elle avait de la fièvre, mais
ie ce n'était rien.

LE PHILOSOPHE.

Peut-être elle n'est pas morte : :rôme, faites encore une bonne uvre ; allez chez le chirurgien du âteau.

JÉRÔME.

J'y cours.

LE PHILOSOPHE.

Cette Nicolle, n'est-ce pas la mme de l'agent de la commune ?

JÉRÔME.

Elle-même.

LE PHILOSOPHE.

La troisième maison à droite ?



JÉRÔME.

Pourquoi cette demande? Est-que vous iriez vous montrer là? chez cet homme qui a acheté le presbytère, et démoli notre église? Eh! mon cher monsieur, qu'iriez-vous y faire? C'est un cœur si dur « il voudrait, dit-il, tenir tous le prêtres dans un sac, pour les jete dans la rivière »; et il le ferait comm il le dit : tenez, pas plus tard que c matin, je le rencontrai, comme j sortais pour aller aux champs; i me dit : Jérôme. — Eh bien, ci toyen Dumont. — On dit que t as chez toi un homme qui se cache c'est un aristocrate, c'est un prêtr réfractaire. — J'ai répondu qu non.

LE PHILOSOPHE (*l'interrompant*).



Vous avez eu tort, Jérôme; i n'est jamais permis de mentir.

JÉRÔME.

Que du reste votre passe-port
tait en règle ; que vous n'aimiez
pas aller dehors; que votre santé....
— Bah! bah! a-t-il dit en tournant
a tête. — Je crains bien qu'il n'ait
uelques mauvais desseins. Dieu
en aura puni; mais ne vous mon-
rez pas, monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Jérôme, au nom de Dieu, allez
rouver le chirurgien.

JÉRÔME (*revenant sur ses pas*).

Promettez-moi que vous n'irez
pas.

LE PHILOSOPHE.

Sois tranquille, mon ami.

Le philosophe arrive dans la
maison; il s'annonce, se fait con-
naître; la mère tombe à ses genoux:

« Ange de Dieu ! Qu'elle ne meure
» pas au moins sans avoir reçu
» votre dernière bénédiction ».

La jeune fille était violemment oppressée ; elle ne respirait qu'avec de pénibles efforts ; un abattement universel venait de succéder aux agitations du délire ; le pouls était rare et convulsif; l'œil éteint, et les symptômes d'une mort prochaine commençaient à se déclarer. S'adressant au ministre de la religion : « Monsieur, dit-elle, aidez-moi » à mourir : la foi est toujours » restée dans mon cœur ; priez » Dieu de me faire miséricorde. »

Eperdu de douleur, combattu par mille sentimens divers, le père restait plongé dans un silence morne : dans son désespoir, son cœur invoquait tour-à-tour et maudissait la divinité. Le ministre adresse au ciel une courte et fervente prière, impose les mains sur la victime, répand

répand sur son corps l'onction sainte, il lui donne, au nom de l'Éternel, l'absolution de ses fautes; il ouvre le ciel à ses regards..... Le chirurgien arrive conduit par Jérôme..... Il était trop tard.

La malheureuse mère se précipite sur le corps sans vie; elle appelle sa fille, sa fille hélas! qui ne lui répond plus. Le père est encore immobile; il ne peut pleurer: il en est plus malheureux. Enfin les sanglots échappent de sa poitrine; il se lève; dans sa pensée, il voit une main divine s'appesantir sur lui, le punir dans ce qu'il eut de plus cher. Ivre de désespoir et de fureur, à défaut du maître, il se venge contre le ministre; sa bouche exhale l'injure et l'outrage; sa main le repousse, sans respect, sans pitié, tandis que le bon Jérôme, le cœur gonflé de colère et les yeux humides de pleurs, l'en-

traîne dans sa chaumière pour y passer la dernière nuit.

Le jour était à peine arrivé, tout le canton savait l'événement de la nuit; le chirurgien en avait répandu la nouvelle dans le château. Madame de Belfort en avait entendu les détails avec effroi; elle avait appris à connaître à ses dépens cet agent de la commune de. . . . . dont sa terre relevait; elle pressentit tout ce qu'il y avait à craindre d'un *patriote énergique*, ennemi fougueux de toute religion, ulcéré par le chagrin d'une perte aussi grave et par la peur du compromis auquel pouvait l'exposer le séjour d'un prêtre au fond d'un village obscur.—Les lois prononcent des peines sévères; ce prêtre *fanatique*, il n'a pas voulu prêter même *ce serment de haine*, que l'humanité réprouve avant la religion! il a osé administrer une jeune fille, qui emporte dans la

tombe cette *grande conjuration découverte ;* par humanité, qu'il aille mourir à la Guyane.--Ainsi ce sont les lois elles-mêmes qui remplacent les bourreaux de septembre dans l'exécution de ce grand projet d'où dépend *le salut de l'empire*, celui de *décatholiciser la France.*

Le chevalier à qui madame de Belfort avait fait part de ses alarmes, imagine d'emmener avec lui le philosophe dans sa terre. « Il pourra du moins y attendre une retraite plus sûre ; quel risque madame de Belfort verrait-elle à venir elle-même y passer quelques jours? Aucun. Elle y retrouvera son *cher philosophe ;* et la conversation interrompue par ces fâcheux événemens, se renouera, non pas *sous le saule pleureur de la rivière anglaise*, mais dans le temple que le chevalier a bâti au milieu de ses délicieux jardins, en l'honneur de

l'auteur d'*Emile et de la nouvelle Héloïse*. »

Le plan est agréé. Le philosophe lui-même y consent : les chevaux sont à la voiture ; on part ; on est parti. — Jérôme verse des larmes ; il s'éloigne en cachant ses yeux de ses deux mains, et plus d'une fois, il retourne la tête pour regarder la voiture qui fuit et disparaît.

SECOND ENTRETIEN.

PEU de jours s'étaient écoulés ; la première fermentation paraissait calmée ; Jerôme redemandait son hôte, ou bien il voulait aller le servir dans sa nouvelle habitation. Madame de Belfort, impatiente de revoir le philosophe, se fait accompagner par le bon paysan, et arrive à la terre du chevalier de Barm...,

Fidèle à ses engagemens, il l'avait attendue, pour traiter en commun la grande discussion ; et ce n'était pas un léger sacrifice. La veille même, il venait de lire et de relire cette lettre de Saint-Preux, où la cause du suicide est plaidée avec toute la chaleur du sentiment et l'autorité d'une logique, selon lui, *irrésistible.* Aussi, disait-il, le voyait-on bien à la réponse de milord Edouard.

Ce fut dans ces dispositions que le trouva Madame de Belfort. Le chevalier s'en ouvrit à elle. Je plains votre *Rosalie*, lui dit-il, non pas d'être sortie de la vie, mais d'avoir été réduite à l'obligation de la quitter. Félicitons, remercions la philosophie de sa victoire sur les préjugés qui accablaient à la fois le malheureux du supplice de la vie et de l'opprobre de la mort.

Madame de Belfort sentait bien

son cœur ébranlé par le premier entretien du philosophe. Elle n'aurait plus aussi légèrement accordé son enthousiasme aux héros du suicide: c'était un commencement de lumières ; mais il restait encore des ténèbres à dissiper. Pour n'être en soi qu'un acte de délire ou de faiblesse, le suicide ne lui paraissait pas encore une action criminelle. Elle savait gré à la nouvelle législation d'avoir aboli les peines infamantes attachées au meurtre de soi-même : elle eût été trop violemment tourmentée par la pensée que sa chère Rosalie aurait pu être, il y a dix ans, déshonorée, *pour s'être créé un caractère, lorsque le monde se dépouillait du sien ; d'avoir connu une vraie passion, lorsque son sexe n'a que des caprices* (1). Le moyen de

(1) *Philosophie de la nature, t. V, page* 415.

soutenir l'aspect de cette main séparée du corps et brûlée à part ; de ce corps exposé nud dans les carrefours, traversé d'un pieu, traîné par les rues, au milieu des imprécations ? Et parce que le châtiment lui paraissait trop rigoureux, elle en concluait que l'action était au moins indifférente.

Quoique bien assurée de trouver chez le chevalier une bibliothèque bien assortie, elle n'avait point oublié de mettre dans sa voiture les diverses apologies connues du suicide : l'exemplaire même du roman de la *Nouvelle Héloïse*, que les mains de Rosalie avaient touché, elle l'avait fait demander à son père, qui le lui avait envoyé avec reconnaissance.

On ne fut pas long-tems sans proposer le rendez-vous au temple dont le chevalier avait parlé. La société s'y trouva bientôt réunie. L'i-

mage de Jean-Jacques Rousseau ornait une sorte d'autel paré de candelabres antiques; des gravures soignées retraçaient les principaux traits de ses ouvrages ; des bustes en terre cuite, d'une forme élégante, portaient les noms de St.-Preux et de Werther , de Montesquieu, de Voltaire, de madame de Staël.

Madame de Belford s'occupait à les considérer. Le chevalier s'adressant au philosophe : Avant d'engager l'action, lui dit-il, il est bon de connaître ses ennemis. Voyez-vous, c'est toute une armée rangée en bataille ; Jean-Jacques en fait le corps principal. Ce philosophe ne se contente pas de défendre le suicide, sous le nom de St.-Preux; il manifeste ailleurs son opinion en faveur de la même doctrine. Par exemple , après avoir combattu Voltaire, dans les principes généraux qu'il allègue pour le suicide ,

il s'en rapproche par les restrictions.

M^ne^. DE BELFORT. (*Athanasie.*)

Vous n'ajoutez pas le meilleur de tous ces argumens en faveur du suicide, la lettre de milord Edouard, où il semble le condamner. Pouvait-il employer une tactique plus adroite, pour faire valoir la cause de St.-Preux ? ....

LE PHILOSOPHE.

qui finit pourtant par se rendre.

LE CHEVALIER.

C'est la même manœuvre, dont a fait usage l'auteur du livre sous le nom de *Philosophie de la nature*, M. D. L. DES... Après avoir enveloppé, à dessein, ses conclusions, de raisonnemens obscurs et de faits mutilés, qui laissent douter s'il fait le procès ou l'apologie du suicide ; il expose une scène dramatique, dans

laquelle il regagne, en intérêt et en sensibilité, ce qu'il a perdu du côté de la dialectique.

LE PHILOSOPHE.

Vous pouvez y joindre l'article *suicide* dans l'*Encyclopédie,* mal fait, comme la plupart de ceux qui traitent de la morale, et sur-tout de la morale religieuse. L'auteur y déguise mal sa prédilection pour le suicide. C'est un faux frère ; il affaiblit les raisonnemens qui le condamnent, en les présentant sous une forme sèche, purement scholastique; grossit, contre toute bonne foi, la liste de ses défenseurs, ne dit pas un mot des autorités qui le réprouvent, et s'appuie, avec une perfide complaisance, sur la compilation de l'Anglais Jean Donne, dans laquelle nous avons vu ce docteur, » appuyant ses sophismes sur l'autorité de nos livres saints, ranger

parmi les suicides, les morts de Samson, d'Eléazar, des Macchabées, des martyrs, celle même du Sauveur, et fournit à l'écrivain de la Nouvelle Héloïse, le coupable abus qu'il fait de la plus respectable des autorités (1).

LE CHEVALIER.

Nous avons bien encore le *Système de la nature*, qui fait du suicide la conséquence nécessaire de son athéisme. Au reste, je n'estime pas plus que vous ce monstrueux échafaudage d'inconséquences, de mensonges et d'absurdités, qui n'a pu séduire que des esprits faux et des cœurs corrompus; mais en portant dans d'autres écrits ses principes sur le suicide, on les a réhabilités.

LE PHILOSOPHE.

Je l'avouerai; ma situation est

(1) *Voyez plus haut*, p. 155 et 175.

embarassante : c'est une cause bien difficile à défendre, que celle où il faut combattre, non-seulement ses adversaires, mais ses propres défenseurs. Je puis du moins compter sur votre indulgence.

Vous avez raison de l'observer : nulle comparaison à faire entre la lettre qui établit la légitimité du suicide, et celle qui le condamne. Milord Edouard me paraît avoir bien mal choisi son secrétaire. Sublime dans les offres qu'il fait à son ami, déclamateur éloquent, pathétique et nerveux, mais mal assuré dans ses principes, plus chancelant encore dans ses conséquences. Portez la lumière plus près ; ce sage a besoin de grâce pour lui-même ; c'est un malade atteint des mêmes faiblesses (1). Malheureux, arrache de

(1) Voyez la note (*d*) *de sa réponse, lettre XXII, troisième partie de la nouvelle Héloïse.*

ton

ton propre cœur le trait qui le déchire, si tu veux appliquer une main ferme sur la blessure de ton ami. C'est un complice, qui craint que son compagnon ne lui échappe. Il permettrait à St.-Preux le crime du suicide, s'il n'avait peur qu'il n'en coutât quelques larmes à son amante. Je vais tâcher de suppléer à son silence, profiter de ce qu'il a de bon, et rendre aussi complette qu'il me sera possible, la démonstration des principes contre le suicide.

Si j'avais eu l'honneur d'être admis à la confidence de cette réponse à l'avocat du suicide, j'aurais conservé en entier son brusque, mais imposant début, où l'amertume des reproches est adoucie par l'effusion de l'amitié. « Jeune homme, un » aveugle transport t'égare : j'ai » connu d'autres maux que les » tiens ; j'ai l'âme ferme ; je sais

» mourir, car je sais vivre et souf-
» frir en homme..... Parlons de toi;
» où est ta raison ? qu'est-elle de-
» venue ? que pourras-tu faire ? à
» quoi es-tu bon, dans l'état où
» te voilà ? quels services puis-je
» espérer de toi ? Une douleur in-
» sensée te rend stupide et impi-
» toyable...., je n'en veux pour
» preuve, que ta lettre même. Au-
» trefois je trouvais en toi du sens,
» de la vérité; tes sentimens étaient
» droits, tu pensais juste. Qu'ai-je
» trouvé maintenant dans les rai-
» sonnemens de cette lettre dont tu
» parais si content ? un misérable
» et perpétuel sophisme, que je ne
» daignerais pas même relever, si
» je n'avais pitié de ton délire. »

LE CHEVALIER.

Un tel début, s'il était fondé en raison, rapetisserait étrangement cette lettre de St.-Preux, que j'ai

toujours regardée comme un chef-d'œuvre de logique et d'éloquence.

Mme. DE BELFORT. (*Athanasie*).

Je vous dois pourtant l'hommage, mon cher philosophe, de convenir que le fruit de notre premier entretien a été la conviction intime que ce portrait est applicable à tous les suicides, à ceux même qui savent le mieux déguiser leur désespoir sous l'apparence du calme et du sang-froid. Je ne puis l'avoir oublié; j'ai passé cette nuit entière à le copier.

LE PHILOSOPHE.

Sortant ensuite du cercle étroit d'une cause particulière, c'est à la famille toute entière des malheureux que j'adresserais ma réponse. Que fait à Démosthènes, à Porcie, à Béverley, la cause des chagrins de Sapho, de St.-Preux et de Faldoni? Pourquoi mutiler la quéstion

en l'individualisant (1) ? Qu'importe la dimension de la glace que vous présentez à mes regards ? en rendra-t-elle moins mon image, parce que d'autres viendront s'y imprimer ? St.-Preux en donnait l'exemple. Il n'a pas borné ses objections au seul intérêt de la passion qui le domine, comme s'il n'y avait que des amoureux qui voulussent se tuer ; il prétend bien faire cause commune avec tous les infortu-

---

(1) « Laissons-là les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit, sans jamais en suivre aucune. Car il se trouve souvent dans l'application quelque condition particulière, qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres ». *Mil. Edouard*. Que s'en suit-il ? que les maximes doivent être tellement générales, qu'elles embrassent tous les cas particuliers ; tellement précises, qu'elles annullent d'avance toutes les exceptions.

nés ; il emprunte de toutes parts ses autorités et ses renforts.

Quoi qu'il en soit, j'applaudis avec transport au principe dont Milord Edouard fait la base de sa discussion, comme étant celle de toute la morale, et la clef de toutes les énigmes de la vie humaine : je parle du principe de *l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et la liberté de l'homme*, auquel il appelle son jeune ami. Citons ses paroles : « Tu » ne penses pas, sans doute, qu'un » être intelligent reçoive un corps » et soit placé sur la terre au ha» sard, seulement pour vivre, souf» frir et mourir ? Il y a bien, peut» être à la vie humaine, un but, » une fin, un objet moral ». C'est-là notre *Labarum*. Il est vrai que le matérialiste s'en offensera ; mais comment parler de la lumière à un homme qui a le bandeau sur les yeux ? Il nous

suffit ici que le principe soit avoué des deux côtés ; seulement nous verrons si l'application en est aussi étendue qu'elle doit l'être.

Le principe posé, j'attendrai de pied-ferme mon sophiste, et je ne lui dirai pas : « Il t'est permis, selon toi, de cesser de vivre ; la » preuve en est singulière, c'est que » tu as envie de mourir ». Car il aurait raison de répondre qu'il n'en a pas plus d'envie qu'un autre, qu'il est très-loin de nier que la mort soit un mal ; mais que la vie lui paroît en être un plus grand ; que c'est pour cela qu'il aspire à choisir le moindre. Ce sera là une de ses conséquences, à la bonne heure, mais non pas son principe. Quoi Milord ! vous craindriez le raisonnement dont il a fait sa proposition fondamentale, en ayant l'air de l'éluder ? Ah non, vous lui donneriez trop d'avantage. Hâtons-nous de la ré-

tablir dans les termes qui l'énoncent: *Chercher son bien et fuir son mal, en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature.*

1°. Principes généraux contre le suicide.

N'est-ce point ainsi qu'il s'exprime ?

LE CHEVALIER.

Précisément; et c'est-là son premier et son plus fort argument.

Du bien et du mal
Du droit de nature.

LE PHILOSOPHE.

Oui, sans doute, « il faut chercher son bien et fuir son mal, en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature » ; mais il faut nous entendre sur ce qui est bien, sur ce qui est mal. Cet enfant sans expérience savoure à longs-traits une liqueur enivrante qui flatte son palais, ou bien, il repousse obstinément la boisson amère qui contient la santé et la vie; il a cherché son bien, il a fui son mal : il croit n'offenser personne, pas même le cœur de sa mère; allez-vous le

laisser froidement exercer ce droit de la nature ? Vous qui nous citez Platon et Socrate, ne vous offensez pas de ma comparaison : la vie humaine n'est que l'enfance d'une vie nouvelle qui nous attend au sein d'une patrie où il n'y a plus d'obscurités. Toutefois assez de clartés percent à travers cette enveloppe des sens, pour nous laisser entrevoir que ce n'est pas sur le rapport de ces mêmes sens qu'il faut juger le bien et le mal, et que, tout se trouvant lié dans la nature par les lois d'une harmonie universelle, chacun de nous est dans la dépendance nécessaire de Dieu, par le titre seul de son existence ; de la société, par l'échange des besoins et des services ; d'un ordre moral, par le bienfait de l'intelligence qui nous fut donnée. Donc, qu'il existe par-delà la sphère, où s'isole l'homme physique, un autre sorte de biens et de maux.

Ces notions simples, incontestables, naissent du principe convenu entre tous. Je ne fais que l'étendre, mais sans l'épuiser encore : le malheur est que les vaines subtilités des hommes aient tout brouillé, mais sans nul profit pour la cause du suicide. Par exemple, il n'y a, pour le stoïcien, de mal, que dans le vice ; de bien, que dans l'exercice de la vertu. Les souffrances qui n'ont de prise que sur le corps, sont un appel à son courage. Pour lui, l'infortune existe dans les erreurs et les passions, pas ailleurs. Zenon est tourmenté de la vie, parce qu'il s'est froissé un doigt ; tout le Portique lui crie : « Depuis quatre-vingt-dix ans tu nous dis que la douleur n'est qu'un mot ». Possidonius, dévoré de la goutte, ne consentira point à l'appeler un mal. Enfermez le sage dans le taureau de Phalaris ; les cris qu'arrache la

nature, ce ne sont pas les cris de la douleur. Il appelle les hommes et les dieux au spectacle sublime de la vertu aux prises avec l'adversité. Grands mots que tout cela! héroïsme de parade, qui cadre mal avec une nature pétrie de limon! Mais toujours en prendrai-je acte, contre ce sage, du moment où je l'entendrai parler de se donner la mort. Car enfin, pourquoi cette résolution? — Je veux m'affranchir.—De quoi? Le sage, dis-tu, ne peut être esclave que du vice. — Je cherche à me guérir. — Tu souffres donc? Il y a donc pour toi, comme pour le vulgaire, du bien et du mal? Et tu quittes la scène, lorsque je venais t'y admirer: je venais jouir de ce *spectacle sublime* que tu préparais à l'émulation même de Jupiter. Va, crois-moi, laisse-là ton théâtre; faisons notre métier d'homme, et faisons le bien.

Mais ces souffrances auxquelles il se dérobe, ce sont, direz-vous, les maladies morales. « Toute la vie » du sage est dans son âme ; en sor- » tant du corps, elle rompt le char- » me de ses erreurs, le lien de ses » passions ». (J.-J. Rousseau.) Sublime professeur ! que deviendra ton école, quand tu l'auras désertée? Est-ce qu'il n'en coûte point aussi pour les combattre ces passions et ces erreurs ? Est-ce qu'il n'y a pas quelque mérite à en triompher ? Quoi ! tu veux que j'admire Scévola, qui tient fièrement sa main étendue sur le brâsier; et je resterai froid spectateur de Camille, qui se montre supérieur à lui-même comme aux Gaulois ? S'il s'était tué, tu voudrais que je le louasse. Mais c'est précisément parce qu'il ne s'est pas tué, parce qu'il a supporté l'ingratitude et la vie, que tout l'univers l'admire. Il est grand, il est héroï-

que, sans doute, de regarder en face l'essaim affreux des maux qui s'acharnent à la fois sur les entrailles de Prométhée qui n'en peut mourir ; mais il est plus grand, parce qu'il est plus difficile et plus rare, de se travailler soi-même, pour expulser de son cœur les erreurs ou les passions qui le corrompent.

Passons à une autre école. Il en est une qui veut que le bien et le mal se bornent au plaisir et à la souffrance, que la volupté ou le bien-être fassent toute la vie de l'homme, et qu'avec lui tout s'ensevelisse à la fois dans la tombe. — Honnête jeune homme! je le vois : votre cœur se soulève contre une semblable doctrine ; votre raison la réprouve, même avec les explications dont elle se couvre ; l'autorité des sages, et la voix de l'univers tout entier la condamnent Vous demandez avec indignation

ce que deviennent, dans un tel système, la vertu et ses sacrifices, le crime et le scandale de ses prospérités ici bas, l'honneur, et par conséquent, l'existence même de la divinité, le repos du monde abandonné aux ravages de l'intérêt propre peu embarrassé des abstractions et des conséquences par lesquelles on voudrait l'arrêter. L'épicurien vous répondra que ses principes sont les vôtres. « *Chercher mon bien,*
» *fuir mon mal, sans préjudice*
» *pour autrui, tel est le droit de la*
» *nature ;* mon bonheur à moi
» m'attend au fond de la tombe :
» j'y cours. » — Qu'avez-vous à répondre ? Condamnez Epicure et sa morale. Armez-vous de la sainte énergie de la vertu : ce sont les faits qui apprendront ce que c'est que
» cette probité si vantée *qui n'em-*
» *pêche point un honnête homme*
» de corrompre, s'il peut, une

» fille sage, et de déshonorer toute » une famille, pour satisfaire un » moment de fureur ». Julie elle-même ne tardera pas à le connaître ce *vil séducteur*, cet homme sans courage, amolli par les plaisirs, qui parle de vertu, qui prétend venger le droit de la nature; tandis qu'il médite et des adultères et des assassinats (1). — Allez, tous les épicuriens ne sont pas sous les drapeaux d'Epicure.

C'est de cette école efféminée que s'est répandu, sans presque qu'on sans doute, ce mot de *nature* si prodigué dans les livres modernes. Qu'elle ait ses droits, à la bonne heure; mais elle a aussi ses devoirs; à moins qu'il n'en soit de ce nom comme de celui de *hasard*; voiles

---

(1) Voyez *Nouvelle Héloïse, t. IV, page* 43 (*Lettre VII*), *et page* 60, (*lettre X de la seconde part.*, *p.* 273.

officieux que des consciences intéressées mettent entre elles et une Providence attentive aux actions humaines. Dites-bien, milord, dites à votre ami que la nature n'est rien que son auteur (1); qu'elle conserve sur tous les momens de notre existence le droit sacré d'une propriété dont elle ne se dépouilla jamais ; et qu'il faut un orgueil aussi insensé que criminel, pour trancher d'un coup de poignard la question entre le droit de Dieu qui nous a donné la vie, et le prétendu droit de l'homme qui se l'arrache.

LE CHEVALIER.

« Puisque Dieu m'a donné la vie, » j'en puis donc disposer comme » d'un bien qui m'appartient. »

Dieu nous a-t-il donné un droit absolu sur notre vie ?

(1) Ce que nous nommons la nature, n'est autre chose que les lois établies par Dieu, créateur du ciel et de la terre. BACON.

LE PHILOSOPHE.

Pardonnez à ma franchise; ce n'est là qu'une puérile argumentation, mal défendue par toutes les subtilités dont on cherche à la parer. Platon l'a foudroyée par cette similitude : « Vous êtes en la pos-
» session de Dieu, comme l'esclave
» appartient à son maître; voilà
» que tout-à-coup cet esclave s'est
» assassiné : avant qu'il n'ait exhalé
» le dernier soupir, son maître ac-
» court. — Réponds, malheureux!
» qu'as-tu fait de mon bien? Je ne
» me paye pas de tes raisons; il n'y
» en a point contre le principe in-
» violable pour toutes circonstan-
» ces, principe immuable, impres-
» criptible, malgré tous les sujets
» de plainte que l'on pourrait
» avoir, le principe de la propriété.
» Indépendamment des lois de
» la morale, et de la raison, les

» oracles saints, et les mystères
» de la religion t'en avaient imposé
» la défense précise. » (1)

Désirez-vous, monsieur, des comparaisons plus nobles? Le général, en vous assignant votre poste dans la vie humaine, vous donna une arme pour votre défense. « Qu'elle est lourde et pesante » cette arme! » Dans le désordre de votre fuite, vous la mettez en pièces : vous excuserez-vous auprès du général, par ces mots : « Vous me l'aviez donnée, j'ai pu en disposer »? —Esclave transfuge, soldat infidèle, fils ingrat, vous étiez à Dieu par les titres sacrés ou de la reconnaissance, pour les bienfaits que sa main libérale a mêlés au calice de la vie, ou de la soumission pour les travaux dont il avait fait

(1) *Phédon de Platon*, commenté par M. Moses Mendels-John.

votre tâche. Dieu est tout, il est votre maître, votre général, votre père. Croyez-vous lui échapper par la mort? Son empire à lui dépend-il du fil d'une épée ou de l'amorce d'un pistolet? Et pensez-vous que la pierre d'un tombeau soit une barrière au-delà de laquelle il ne saura plus vous atteindre?

LE CHEVALIER.

A dieu ne plaise que je le conteste. Aussi bien loin que le suicide soit une rébellion contre la Providence, je prétends en faire un hommage à ses droits, un acte d'obéissance à ses ordres.

Objections de Jean-Jacques Rousseau.

1°. *Un hommage à ses droits.* « Puisque mon âme doit survivre » à la dissolution de mon corps; » la plus noble partie de mon être » reste donc sous l'action immor» telle de Dieu. Ce qui fait le moi, » était-ce cette enveloppe terres-

» tre, était-ce ce grossier et pé-
» nible vêtement que je traînais et
» que j'ai quitté? Eh non : ma
» substance épurée ira se réunir,
» plus simple et plus libre, à la
» source de son être. On ne lui dé-
» robe pas son bien, on le lui
» rend.

» La grande erreur ici bas est
» de donner trop d'importance à
» la vie. Elle n'est rien aux yeux
» de Dieu, rien aux yeux de la rai-
» son, rien à nos propres yeux.

» Ceux qui condamnent le pré-
» tendu crime du suicide ne sont
» donc que des déclamateurs. Ceux
» qui l'ont prêché sont absurdes et
» cruels.

» 2°. J'ajoute avec lui que la vie
» est un mal; qu'elle l'est, de l'aveu
» même du sage, qui en fait une
» mort continuelle; que la raison
» permet de s'en délivrer par la
» mort.

» Que fais-je de mon bras, quand » il est attaqué de la gangrène ? je » le coupe, et tous les deux, s'il le » faut. Je sacrifie mon bras à la » conservation d'une chose plus » précieuse qui est mon corps ; de » même je sacrifie mon corps à la » conservation d'une chose plus » précieuse qui est mon bien-être ». Tel est le texte même de J.-J. Rousseau (1). D'où je conclus avec lui que le suicide est un *acte d'obéissance aux ordres du ciel.* « Quand je meurs naturellement » Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte. C'est en me » la rendant insupportable, qu'il » m'ordonne de la quitter; les souffrances qu'il m'envoie sont la » voix de Dieu, la voix de la nature (2). » Je ne vois pas, entre

(1) *Nouvelle Héloïse, Let. de Saint-Preux, tome IV, p.* 387 *et* 388.

(2) *Ibid.* Page 391.

nous, pourquoi les objections de Saint Preux sont altérées dans la réponse de milord Edouard, à moins de convenir en effet que l'auteur les a regardées comme insolubles.

LE PHILOSOPHE.

Il est vrai, ces sophismes sont à peine effleurés dans la réponse. Encore une fois, le secrétaire de milord Edouard m'a bien l'air d'un complice déguisé. Pour nous, ayons la franchise de les répéter, parce que nous avons la confiance de les détruire. Ne craignons pas même de leur donner tous les auxiliaires que nous fourniront les livres où la même doctrine est accréditée, où même elle se trouve présentée avec plus de force.

LE CHEVALIER.

Quoi, philosophe, vous seriez généreux à ce point? Vous penseriez qu'il serait possible d'enché-

rir encore sur les objections de J.-J. Rousseau ; et vous auriez la candeur de suppléer à la fois, et aux omissions qu'il a faites, et au silence que m'imposait mon respect pour lui ? Montesquieu, par exemple, fortifie la cause du suicide d'un argument, selon moi, bien solide, également pris dans les misères de la vie humaine, mais vue sous une autre face. On veut, dit-il, que la vie nous ait été donnée comme une faveur ; soit. « Je » puis donc la rendre, lorsqu'elle » ne l'est plus ; la cause cesse, » l'effet doit donc cesser aussi. » Dieu, différent de tous les bien- » faiteurs, veut-il me condamner » à recevoir des grâces qui m'ac- » cablent? En rendant à la nature » un présent qui m'est plus qu'o- » néreux (continue cet ingénieux » et profond écrivain), de quoi puis- » je être coupable? Si la nature ne

Objections de Montesquieu et d'autres.

» permettait pas le suicide, met-
» trait-elle dans mes mains l'ins-
» trument qui doit trancher mes
» jours? Je ne trouble point l'or-
» dre de la Providence : lorsque
» mon âme sera séparée de mon
» corps, y aura-t-il moins d'ordre
» et moins d'arrangement dans l'u-
» nivers? Lorsque je change les
» modifications de la matière,
» croyez-vous que cette nouvelle
» combinaison soit moins parfaite
» et moins dépendante des lois gé-
» nérales? que les ouvrages de Dieu
» soient moins grands? Croyez-
» vous que mon corps, devenu un
» épi de blé, soit changé en un ou-
» vrage de la nature moins digne
» d'elle, et que mon âme dégagée
» de tout ce qu'elle avait de ter-
» restre, soit devenue moins su-
» blime?

» Innocent aux yeux de Dieu,
» serais-je plus coupable envers

» la société? Pourquoi veut-on que » je travaille pour une société dont » je consens de n'être plus; que je » tienne, malgré moi, une conven- » tion qui s'est faite sans moi? La » société est fondée sur un avan- » tage mutuel : mais lorsqu'elle » me devient onéreuse, qui m'em- » pêche d'y renoncer»? —Il se retrouve avec Jean-Jacques Rousseau dans sa conclusion: « Toutes » ces idées n'ont d'autre source » que notre orgueil. Nous ne sen- » tons point notre petitesse, et, mal- » gré qu'on en ait, nous voulons » être comptés dans l'univers, y » figurer, et y être un objet im- » portant (1) ». Ainsi la cause du suicide a tout à la fois, pour la défendre, Dieu à qui il va se réunir, l'âme qu'il affranchit de ses maux, la vie humaine et le peu d'impor-

(1) *Lettres Persannes, let.* LXXIV.

portance

portance réelle dont elle est, la nature qui n'a rien à en craindre pour l'harmonie de ses lois, et lui fournit même jusqu'à l'instrument de la mort, la société à qui il ne s'est lié qu'autant qu'il a voulu l'être.

LE PHILOSOPHE.

Déployez tous vos moyens, monsieur, épuisez même vos batteries. Je vous en remercie au nom de la vérité. Elle ne veut point être servie par le mensonge et la dissimulation. Seulement trouvez bon que j'éparpille en quelque manière cette masse d'argumens. J'imiterai Horace dans son combat contre les trois Albains, je les attaquerai l'un après l'autre.

Le suicide, dites-vous, *ne prétend pas se soustraire à la puissance de Dieu : au contraire, son âme immortelle va se réunir plus pure à la source de son être.*

Consé-quences du suicidepour une autre vie.

Et que répond à cela milord Edouard ? Rien. Ce qu'il ne dit pas, je vais le dire. Oui, l'âme est immortelle ; oui, la mort ne fait que la remettre dans une possession plus immédiate de son Dieu : mais ce n'est là que la moitié de la vérité. Est-elle bien en effet la même pour tous les hommes, au sortir de la vie, cette immortalité dont le sentiment empreint dans tous les cœurs, âme de nos souvenirs, fondement de nos espérances, est aussi nécessaire pour justifier la Providence, que pour venger la vertu ? Enfermés de toutes parts dans l'immensité de Dieu, nous ne pouvons échapper à sa puissance ; mais est-il indifférent pour l'âme humaine que cette puissance se modifie diversement ? et cette puissance que nous ne concevons point sans l'idée de la bonté, peut-elle aussi se concevoir sans l'idée de la justice ?

Devant appartenir nécessairement à l'un ou à l'autre de ces deux attributs, s'il y a beaucoup à espérer, n'y a-t-il pas aussi beaucoup à craindre?

Affrontez le mot, milord, osez donc, sur le bord de l'abîme, dire à votre suicide que dans un moment il ne serait plus tems pour lui d'écouter vos sages leçons. Arrachez le voile qui couvre l'avenir; ne bornez pas au seul attribut de la miséricorde l'être immense où se confondent toutes les perfections; incapables en effet de mesurer le cercle de la clémence, n'allons pas non plus retrécir le cercle de la justice. Quoi! ce fougueux jeune homme qui connaît si bien les intempéries des passions, est-il si pressé d'aller paraître aux yeux de son accusateur? L'innocence elle-même tremble en sa présence; elle mêle involontairement à la terreur dont la nature pénètre ses derniers

momens la juste appréhension que lui inspirent d'inévitables faiblesses! Et lui, il court, sans expiation et sans remords, se montrer à son juge avec cet écriteau infamant : « J'ai séduit une fille sage : j'a-» bandonne un ami dans ses cha-» grins (1) »; plus encore, j'avais osé attenter à ses jours!...

Faites en même tems luire à ses yeux l'éclat des palmes immortelles : qui l'empêche? Telle est la double perspective sur laquelle doivent se fixer nos regards. Un si grand prix vaut bien les efforts qu'il en coûte pour le mériter. Mais quand la nature ouvrant la barrière de la vie, l'attendait à un terme déterminé ; quand le lâche a fui parce qu'il a eu peur des épines dont la route était semée; de quel droit

---

(1) *Nouvelle Héloïse*, *lettre de Mil. Edouard*, *p.* 400.

vient-il s'offrir pour recevoir la couronne ? Je dis plus : le croyez-vous assez puni par le rejet de cette couronne ? Autrement quelle différence y aura-t-il entre le vainqueur parvenu au terme de la course, mutilé, tout sanglant ; et le coupable déserteur de ses drapeaux ?

Rébellion du suicide, contre la suprême domination que Dieu exerce sur ses créatures.

Etrange inconséquence ! Jeune insensé ! Tu conviendras sans peine que Dieu n'ignore pas les maux dont tu veux t'affranchir. Quelles que soient ses vues ; il est au moins dans l'ordre de sa volonté que tu souffres. Respectes-tu cette volonté souveraine, quand tu sépares ton âme d'avec ton corps ? Mais, réponds, quand tu souffres, ce n'est pas cette matière inerte, corruptible qui est ton corps, qui souffre ; c'est ton âme. Or, quand elle sera seule à souffrir, en souffrira-t-elle moins ? Penses-tu que la volonté de Dieu aura changé, grâce à ta

fureur, et que ta révolte te donnera plus de droits à sa bonté, que ta résignation? Malheureux! dans cette autre vie où tu cours, tu n'auras plus de sang à répandre, plus de cœur à percer; tes subtils poisons ne pourront rien contre cette âme immortelle sans cesse renouvelée pour la souffrance; que vas-tu donc faire? Rien, que concentrer ton mal, éterniser ton enfer.

Maintenant que Dieu se soit réservé exclusivement le droit de disposer de ses créatures; il n'est assurément pas difficile de le démontrer. Renfermés, durant l'intervalle qui sépare la naissance du trépas, renfermés comme le criminel condamné à mort, dans la prison de la vie, jusqu'au moment de l'exécution, Dieu nous a si peu laissé le choix du genre de supplice, que souvent nous ne pouvons périr,

malgré toutes les causes de mort rassemblées contre nous, tandis que la cause la plus étrangère nous tuera en dépit de toutes les précautions, et des efforts les mieux combinés : tant Dieu veut se montrer seul dans l'exercice de son droit de vie et de mort! A-t-il prononcé la sentence fatale? Un petit germe imperceptible va mettre à mort des empires, des générations entières. Veut-il reculer l'instant de la mort? Voyez Job assiégé par tous les maux. Voyez Flavius Joseph au fond de sa caverne, survivant seul aux tortures de la faim, de la soif, au massacre de sa nation, au farouche désespoir de tous ses compagnons qui s'égorgent pour se dévorer. Quoi! si Dieu a résolu votre mort, il ne pourra se passer de votre main? il n'aura pas assez de l'homicide escorte des fièvres, de la ligue des élémens, de l'éternelle

conjuration de la nature toujours en guerre contre l'homme, et toujours retenue par la main puissante qui, en lâchant les flots de l'Océan marque le grain de sable où viennent échouer ses vagues en fureur?

Toujours arbitre souverain de nos destinées, Dieu nous tient assujettis à son empire immédiat. Par ces cris de mort qui s'élèvent de toutes parts contre nous, il nous rappelle sans cesse que notre vie est d'emprunt, qu'un signe de sa volonté peut en rompre le fil : et par le miracle perpétuel de cette même existence à travers tant de chocs et d'ennemis, il nous avertit que nous devons attendre de lui seul l'ordre du départ.

Ce n'est donc pas, je l'avouerai, un bien si précieux que la vie, puisqu'elle n'est qu'un laborieux apprentissage ; ce n'est pas non plus un bien si méprisable, que celui

qui a besoin de la toute-puissance d'un Dieu pour se conserver, et de son exprès commandement pour se détruire.

Vous me dites, avec Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu, que la vie n'est rien; *rien aux yeux de Dieu, rien aux yeux de la raison, rien à nos propres yeux.*

Ingratitude du suicide, contre Dieu, auteur de la vie.

Rien aux yeux de Dieu. Pourquoi un être essentiellement bon me l'aurait-il donnée? — *Un don qui me gêne et m'accable, ne suis-je pas maître de le rejeter?* — Ainsi ce n'est plus l'homme qui doit dépendre de la volonté de Dieu, c'est Dieu qui doit se soumettre à la volonté de l'homme! Me suis-je donné la vie pour me l'ôter? Le Dieu de qui je la tiens, avait-il renoncé au droit de la reprendre? En me plaçant dans le monde sans ma participation, il me marqua du sceau de sa domination absolue; il m'ap-

prenait que je n'en pouvais sortir sans son ordre. Mais que parlé-je de volonté de l'homme? Le suicide est-il toujours l'acte d'une volonté régulière, plutôt que l'effet du caprice, d'une sombre misanthropie, un transport éphémère dont la raison s'indigne ? Cette mort qu'il invoque aujourd'hui, demain il allait la regarder comme le plus grand des maux; et parce que Dieu veut nous sauver de notre propre ivresse, Dieu ne sera qu'un maître dur, qu'un despote impitoyable? Savons-nous mieux que lui ce qui nous convient ? Vase de terre, tu murmures contre le potier qui t'a fait! Eh! tu n'es encore qu'à ton ébauche! Attends du moins que tu sois sorti de la fournaise.

« *Dieu, différent des autres bien-* » *faiteurs, veut-il me condamner à* » *recevoir des grâces qui m'accablent* » ? Rendez, rendez, j'y

consens, à des bienfaiteurs vulgaires, ces grâces qu'il savent bien vous faire payer; ces présens qu'ils ne sauraient vous donner qu'en s'appauvrissant eux-mêmes : mais vous, source inépuisable de tous biens, vous, abîme de richesse et d'amour! que demandez-vous à l'homme en échange pour ce bienfait de la vie? Tout ce que vous vouliez de sa reconnaissance, c'était qu'il ne détruisît point par ses vices le bien auquel vous l'appelliez dès cette vie. N'y aura-t-il donc que contre la divinité, que l'ingratitude cessera d'être un crime? Et, puisqu'il faut ravaler la majesté suprême à ces terrestres comparaisons, qui de nous voudrait porter au tribunal de l'honneur et de la nature, la cause d'un fils qui dirait à son père : « Tu m'avais donné un » champ à féconder par mon tra» vail, par mes sueurs : le voilà

» inculte, couvert d'ivraie et de
» couleuvres; je te le rends ».

Révolte du suicide, contre les devoirs de la morale.

« *La vie n'est rien aux yeux de*
» *la raison* ». Pourquoi donc la raison nous a-t-elle imposé des devoirs, pour en régler la conduite envers la société, envers nous-mêmes? devoirs, après tout, source des plus pures jouissances; car Epicure lui-même savait en trouver au sein des privations. Certes, il n'a jamais manqué de sophismes contre la vie: et pourtant, quelque ingénieux que nous puissions être à nous créer ou à fomenter nos misères, nous n'avons pu, jusqu'à présent, arriver au point de nous rendre la vie généralement à charge, et de préférer le néant à notre existence; sans quoi, et c'est la réflexion d'un philosophe, le découragement et le désespoir se seraient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister long-

long-tems (1). Tel est le langage de la raison universelle. Quant aux raisons particulières, quels sont ces hommes, mécontens de la vie, parce qu'ils le sont d'eux-mêmes? Une très faible minorité de l'espèce humaine, laquelle encore se compose d'hommes sans religion, sans principes et sans mœurs (2); quel-

(1) Jean-Jacques Rousseau. *Réponse à Voltaire.*

(2) « Qui dois-je croire que vous avez consulté sur ce sujet? Des riches peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables; toujours ennuyés de la vie, et toujours tremblant de la perdre; peut-être des gens de lettres, de toutes les classes d'hommes les plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes communément plus sincères, et qui formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence? Consultez un honnête bourgeois, qui aura passé une vie obscure et tran-

ques sophistes, qui, à force de tourmenter leur raison à chercher des preuves au dogme de l'anéantissement, ont mérité de perdre l'instinct de la nature, la sensibilité et les remords (1).

« *Elle n'est rien enfin à nos pro-» pres yeux* ». Qu'est-ce donc que cet amour de la vie naturel à tout ce qui respire ; cette passion de vivre, qui, par l'immensité de nos désirs nous élance au-delà du fini, imprime au fond de nos cœurs l'intime conviction que cette vie fugitive n'est qu'un essai, qu'un commencement d'existence, et fait sortir du tombeau même, l'espérance d'une vie immortelle? Qu'est-

---

quille, sans projets et sans ambition, un bon artisan, qui vit commodément de son métier, etc. J.-J. Rousseau, *Lettre à Voltaire.*

(1) *Philosophie de la nature, t. V, p.* 418.

ce encore que cette crainte de la dissolution, supérieure dans la plupart des hommes au sentiment de la souffrance? Instinct sacré, involontaire, il est pour chacun de nous, ce qu'est le cri de la conscience, ce qu'est le sentiment de l'humanité en faveur de nos semblables. D'où vient que je ne me permettrais pas d'attenter à la propriété, à la vie d'autrui, quoique mon intérêt me le commande, et que je sois sans témoin? C'est que l'oracle intérieur me parle plus haut que l'intérêt; c'est que le sang d'Abel se soulève d'avance contre le fratricide. Ainsi cet amour démesuré de la vie, cette horreur de la mort, la nature en a fait un double motif aussi puissant pour défendre mes jours contre mes ennemis et mes fureurs, que les naïves affections de la bienveillance, et la secrette aversion du mal le sont

Contre les sentimens de la nature qui nous attachent à la vie.

pour protéger contre mon intérêt, les droits de mes semblables.

LE CHEVALIER.

« Mais cet amour de la vie, il
» s'est éteint; cette horreur de la
» destruction, elle se remplace
» dans mon cœur par le dégoût et
» le tourment d'exister. »

LE PHILOSOPHE.

De même cette voix de la conscience, elle se tait, étouffée par les rumeurs des passions; le droit est-il anéanti? N'y a-t-il plus de justice, plus de vertus, parce que j'en ai couvert d'un linceul funèbre la sainte image; parce que j'en ai arrosé l'autel du sang de l'innocence? En suis-je moins un assassin, pour être un assassin heureux? Eh! qu'importe le nom de la victime? Le cadavre est là, gissant à terre, percé de coups. O vous tous qui passez! venez mettre la main

Le cri- ne du su- ide recon- u et puni ar les plus ages légis- tions.

sur la tête du mort. Révelez, si vous le savez, le nom du meurtrier. — Il a fui notre vue et nos recherches ; unissons nos vœux et nos imprécations..... Périsse à son tour celui qui a fait périr..... Que la colère des Dieux tombe sur lui et venge leur image outragée...... Que les remords, tels que d'implacables furies, s'emparent du coupable, et le poursuivent jusqu'aux enfers. — Mais quoi! le poignard est dans ses mains, tout fumant encore!... Athéniens, le coupable est découvert. Ce mort a été son propre assassin : qu'ordonne l'Aréopage? — « Il a dégradé la dignité humaine: » qu'il soit traité comme une bête » féroce. Il a porté une sacrilège » main sur l'image du Dieu qui l'a » fait ; qu'au lieu du ministre de » la religion, le bourreau s'empare » de ses restes déshonorés ; qu'il » meure, s'il est possible, encore

» une fois. Il a fui, abandonné,
» trahi la société qui protégea son
» enfance, avait défendu ses biens
» et sa personne : que la société à
» son tour le repousse de son sein,
» et refuse un tombeau parmi les
» morts, à l'ingrat citoyen qui n'a
» pas voulu conserver sa place
» parmi les vivans. Que son ca-
» davre soit traîné par les rues;
» qu'il soit mutilé, qu'il n'y reste
» point de trace d'humanité, à ce
» furieux qui en a violé toutes les
» lois; que ses biens confisqués
» apprennent à ses proches de quel
» crime il s'est rendu coupable, et
» restituent à la patrie ce qu'elle
» avait droit d'attendre de sa per-
» sonne; que sa mémoire, vouée à
» l'infamie, ne transmette à ses des-
» cendans qu'un héritage d'oppro-
» bre; et que la solemnité de son
» jugement retentisse dans la posté-
» rité pour effrayer de loin et punir

» quiconque serait tenté de l'imi-
» ter. »

A Thèbes, le corps était jeté dans les flammes avec ignominie, privé des pleurs de la famille et des prières de la religion. On se hâtait de le dérober aux regards comme un objet impur. Chez les Arméniens, la maison même qu'il avait habitée, était maudite et livrée aux flammes. Interrogez les Annales des peuples (1); fouillez, fouillez

(1) On a voulu excepter les Romains de la liste des peuples qui ont décerné des peines contre le suicide. Peut-on ignorer les beaux vers du poète romain, contre

Ces insensés qui, d'un bras téméraire,
Vont chercher dans la mort un secours volontaire,
Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie, imposé par les dieux.

Non plus que la déclaration de l'empereur Antonin, conçue en ces termes: « *Le fisc s'empare justement* des biens

avec Virgile jusqu'aux enfers, c'est-à-dire, consultez les codes des anciennes théologies ; par-tout vous verrez les châtimens les plus sévères menacer ou punir le suicide, partout la politique s'unir à la voix de la religion, pour intéresser l'honneur et la nature contre un crime qui les outrage toutes à la fois.

Jeune homme, dirai-je à Saint-Preux, c'est quelque chose que cette unanimité de témoignages sur un point de morale. Vous avez de l'éloquence et du génie ; mais permettez aussi que j'en croie à l'expérience des sages ; permettez que, dans le concert de tous

---

» de ceux que la peine d'un crime
» déféré à la justice, et le jugement
» intérieur de leur conscience portent
» à se détruire? »

Les distinctions par lesquelles on voudrait atténuer la force de cette loi, sont des chicanes plutôt que des raisonnemens.

les siècles, je reconnaisse l'accent de la nature et l'oracle de la vérité.

Pendant qu'à cet endroit le philosophe faisait passer dans son discours la chaleur dont son âme était remplie ; les yeux de madame de Belfort se remplissaient de larmes qu'elle essayait inutilement de cacher. C'était l'image de sa Rosalie qui était venue se retracer à elle au milieu des châtimens dont les anciens peuples auraient puni son action ; elle commençait à craindre que les lois, autrefois en vigueur contre le suicide, ne fussent point aussi blâmables qu'elle l'avait pensé, avant d'avoir bien réfléchi sur leur analogie avec les codes des nations les plus sages.

Le chevalier s'en apperçut, et autant pour flatter sa douleur, que par conviction personnelle : Ces lois, dit-il, malgré l'autorité de

leurs auteurs, me paraissent *absurdes et cruelles*. Je pense là-dessus comme Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu, Delille, et Beccaria. Qui prétendent-elles punir ? Sur qui tombe cette odieuse vengeance ? Sur le coupable ? Il est mort : vous ne frappez qu'une statue mutilée. Sur ses biens ? Plus de privation pour qui ne peut plus jouir. C'est à sa veuve, à ses enfans que vous les ôtez : et qu'ont-ils fait pour mériter l'opprobre et l'exhérédation ? Le vrai coupable, c'est à Dieu à le punir : Dieu seul a prise sur lui, tout le reste est innocent. Vous me direz « que l'homme qui
» projette d'attenter à ses jours,
» serait détourné de ce crime par
» la crainte de l'opprobre dont on
» couvrirait sa mémoire ; mais com-
» ment imaginer que le citoyen au-
» dacieux qui ne respecte point
» son existence, respecterait sa

» mémoire? que l'Anglomane qui
» rompt les liens qui l'enchaîne à
» la société, se résoudrait à vivre,
» pour épargner de l'ignominie à
» sa veuve et à ses enfans (1)?»

LE PHILOSOPHE.

Et moi aussi je les trouverais cruelles, éversives de la liberté politique, contraires même à leurs principes, si elles avaient d'autres moyens de punir le suicide, et si elles n'étaient commandées par les plus impérieux motifs.

Un délit a été commis : il faut le punir. Dans qui? Il ne reste, dites-vous, qu'un cadavre. La loi n'aura donc point son exécution; et voilà le crime impuni, par là encouragé. Mais tout homme pa-

(1) Beccaria, *Traité des délits et des peines, traduit par M. l'abbé* Morellet, *édition d'Amsterd.* 1771, *p.* 141 *et* 147. *Philosophie de la nature, tome V. Mém. de la veuve d'un suicide, p.* 448 *et* 449.

rait se survivre dans sa mémoire, dans ce qui lui fut cher, dans ses biens. C'est là du moins que la loi peut l'atteindre. A défaut de sa personne, elle frappe l'effigie du coupable; elle n'est pas cruelle, elle n'est qu'impuissante; donc, que l'infamie s'attache à son nom. L'infamie que prononce la loi, a dit le même Beccaria, émane de la même autorité qui fit la morale universelle (1). Principe simple, mais fécond, mais immense dans ses résultats. Il ramène la loi humaine à sa vraie source, il la montre sur le trône même de Dieu punissant le coupable après sa mort. Dieu s'empare de l'âme du suicide, pour venger sur elle sa majesté outragée; puisqu'il ne laisse à la société humaine qu'un cadavre, la société peut exercer ses droits sur ces faibles restes. L'infamie et le sup-

Esprit des ois portées contre le suicide.

(1) *Traité des délits, etc. p.* 90.

plice n'affecteront pas le corps inanimé ; non : mais elles réagiront sur ceux qui ne sont pas morts ; ce seront des gardes avancées posées en sentinelles pour défendre le domaine de la nature et de la morale, pour en écarter au loin tous les ennemis ; ce seront des institutions de prévoyance pour détourner d'un exemple dangereux, qui le deviendrait plus encore par l'impunité. L'horreur du supplice et la pitié qui se mêle à l'effroi, semblent au moins dans la pensée de ceux qui le voient, rappeller ce mort à la vie pour le rappeller à la souffrance : et l'erreur de l'imagination dans les spectateurs du châtiment, venge la loi de son impuissance réelle envers l'auteur du délit.

« Mais à quoi bon punir une fa» mille innocente » ? Tel est le faible des législations humaines ; elles ne savent corriger un mal que par

un autre mal. Les sages qui les firent, crurent devoir entourer la loi d'un appareil imposant. Ils voulaient par là inspirer une grande horreur pour le suicide, assurer l'existence de la grande famille de la société, au prix de quelques-uns de ses membres. Ils voulaient prévenir par d'effrayantes perspectives, les funestes résolutions où les caprices de l'humeur, les accès d'un sombre désespoir, les vertiges d'une fausse bravoure pourraient entraîner, et fortifier du concours des affections naturelles le sentiment de sa conservation. Si ces motifs échouent quelquefois, peut-on répondre que dans d'autres circonstances, ils n'aient pas conservé leur énergie sur des âmes découragées par le malheur? Parce qu'un torrent comprimé dans ses digues, vient quelquefois à bout d'en per-

cer une partie, faudrait-il pour cela qu'il n'en existât point ?

LE CHEVALIER.

Ce sera donc à l'expérience à nous apprendre si nous avons ou gagné ou perdu à la réforme du code pénal. Mais ce qui sera éternellement à l'abri des révolutions et des réformes, ce sont les principes de la morale, base, j'en conviens, de la société et des lois qui la régissent. Mais est-il plus permis d'en exagérer les droits, que d'en violer les préceptes ? Or, je vous répéterai avec Montesquieu, que rien de cet ordre moral n'est troublé par la mort volontaire d'un malheureux qui se tue ? Atôme perdu dans l'immensité de la nature, dans le chaos de la société, qu'importe mon existence à l'harmonie de cet univers, comme au repos du genre humain ?

LE PHILOSOPHE.

Le suicide trouble l'ordre de la morale et de la société.

Qu'importe, dites-vous ? —Mais beaucoup à vous, à moi, à chacun des membres de la société. Elle n'est tout entière que la réunion des individus ; et c'est de l'ensemble des parties que se compose l'harmonie du tout. Chaque portion est donc tributaire de la totalité : le suicide qui s'isole, rompt un anneau de la grande chaîne. Un pacte tacite et sacré existe entre le corps social et ses membres. La société a mis chacun de nous sous la garde de tous, pour nous défendre contre nos passions réciproques, et mettre, par une dépendance commune, notre sûreté sous la tutelle de l'intérêt général. Il n'est pas plus indifférent de quitter le poste assigné à chacun en particulier, qu'il ne le serait à quelqu'une des parties de la nature de sortir de la

sphère où la main du créateur l'a placée ; de ces déplacemens arbitraires, naîtrait une anarchie bientôt suivie de la destruction. Modification de la matière, tant qu'il vous plaira ; quand je rends ma cendre à la cendre, ce qu'il y avait en moi de périssable a péri : le système physique n'en est point troublé ; non : mais ma substance immortelle, ce qui est moi, est-elle appelée à subir ces abjectes métamorphoses, dont le corps lui-même secouera un jour l'indigne lien ? Ce qui fait la grandeur de l'âme, ce n'est point la dimension qu'elle occupe dans l'échelle des êtres, c'est la grandeur des destinées qui l'attendent. Or, ses vices ou ses vertus sont-ils indifférens sous ce rapport ? Si le suicide est un crime, il trouble l'ordre moral ; s'il est un larcin fait à la société, il en compromet les droits ;

ma fuite ne l'appauvrira pas : je n'en suis qu'un soldat de moins dans une grande armée : mais un vol qui ne ruine pas celui qui le souffre, n'en est pas moins un vol. Le mécanisme da la nature n'est pas dérangé. Soit : ce n'est pas la faute du suicide, c'est le bienfait de cette providence inépuisable qui répare sans cesse les pertes de la famille du genre humain.

Vous m'opposez que ni les lois de la nature, ni celles de la société ne peuvent condamner le suicide, la première, « parce qu'elle a » travaillé pendant des milliers d'an» nées à former dans le sein de la » terre le fer qui doit trancher mes » jours (1) ». Ce fer peut de même trancher les jours de mon père : donc la nature me permet d'être parricide.—La seconde, parce que,

(1) *Système de la nature.*

:s-vous, *rien ne m'oblige à tenir convention qui avait été faite s moi*, sur-tout lorsqu'elle me ient onéreuse.

Il est vrai que *la convention fut e sans vous :* la vie doit donc e envisagée, non pas comme e propriété absolue, libre de ite charge, mais comme un dé-t : tout le droit que nous avons : lui, c'est de l'empêcher de se rrompre, c'est de le faire travail- pour l'éternité : le créateur nous nna exprès pour cette fin, « la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, et la raison pour le choisir (1) ». uand il nous devient *onéreux*, ce est la faute du maître, ni du dé-ôt. De qui donc ? — Nous ne se-ns pas long-tems sans le décou-ir.

---

(1) *Nouvelle Héloïse, lettre de* Saint-reux, *tome IV, p.* 391.

LE CHEVALIER.

Ainsi, vous prétendez, mo
sieur, que le suicide est un acte
rebellion contre le Créateur ; que
coupable s'expose, par la cons
quence nécessaire du dogme
l'immortalité, aux vengeances de
justice divine ; que c'est une étran
méprise de sa part, de croire écha
per aux souffrances du tems, pui
qu'il va tomber dans le domaine
l'éternité ; qu'il n'a pu, sans une bru
tale ingratitude, rejeter le bienfa
de la vie qui lui fut donnée, ni ant
ciper, sans une coupable violenc
sur le terme que le maître de l
nature avait fixé à ses jours ; qu
l'empire souverain que Dieu s'es
réservé sur la vie humaine, prouv
que l'importance en est vraimen
plus considérable que la nouvell
philosophie ne le pense ; qu
Dieu, qui nous la donne, ne peu

e indifférent sur l'usage que nous
sons de ce bien ; que ce n'est pas
raison qui peut le regarder com-
: méprisable, à moins de se ca-
nnier ou de se renoncer elle-
ême ; que le prix que nous devons
re de la vie, est indiqué par le
uble instinct de l'amour qui nous
ttache, et de la peur de mourir,
ıtimens conservateurs qui pren-
nt leur source dans la nature, se
nfondent avec les principes de la
orale universelle, et sont devenus
eur tour la base des institutions et
s lois par-tout établies contre le
icide ; que ces lois, d'une sévérité
uelle, en apparence, se justi-
ient par le besoin d'imprimer de
andes terreurs ; que l'excès même
cette sévérité est une garantie de
us donnée à la société, dont le
ime du suicide a violé les lois et
mpu l'alliance, sans qu'aucune
cuse légitime puisse couvrir sa
fection.

Votre logique est pressante; m
quelque brillans, quelqu'étend
que soient les rapports sous lesqu
vous avez considéré la vie humain
soit du côté de Dieu, dont elle
un don, soit du côté de la natu
qui nous y enchaîne par les pl
doux liens, ou de la raison qui no
en prescrit les devoirs, ou des l
qui en punisssent l'abandon, ou
la société qui en réclame la co
servation; je ne me sens pas enco
réconcilié avec elle : il est vrai q
nous ne l'avons pas examinée ju
qu'ici dans le malheureux, po
qui elle est un fardeau. St.-Pre
peut donc reparaître sur la scè
avec avantage : il s'écrie doulc
reusement : « mon âme est oppr
» sée du poids de la vie, dep
» long-tems elle m'est à charg
» j'ai perdu tout ce qui pouvait
» la rendre chère; il ne m'en re
» que les ennuis ».

Les plus riches similitudes vien-
ont facilement au secours de sa
ûlante imagination, pour pein-
e, et les maux de la vie, et la
cessité du remède qu'il va leur
pposer, donc, pour conclure que
suicide n'est après tout qu'un *acte*
obéissance aux ordres du Ciel.

LE PHILOSOPHE.

C'est donc à St.-Preux que je vais
pondre, et dans sa personne à tous
s infortunés qui se plaignent.

La vie est un mal. A qui s'en
endre? Convive atrabilaire, parce
ue mon estomach affadi en rejette
us les mets, je calomnie le ban-
uet, et dans ma fureur, je ren-
erse la table : est-ce la faute de
hôte, ou plutôt n'est-ce pas la
ienne?

II°. Objections particulières.

Prem. obj.

La vie est un mal.

La vie est un mal: mais est-elle
n mal sans quelque mélange de
en? On ne serait pas plus fondé à
re qu'elle soit un bien; car il n'en

est pas ici bas sans quelque mélang de mal : elle est tout ce que nous faisons. Combien d'hommes heu reux au sein des privations ! Com bien, au milieu des trésors de l'a bondance, n'en sont que plus mal heureux ! Qui est-ce qui rétabl l'équilibre, et venge la nature, pa qui nous sommes tous appelés a bonheur ? Ah ! pour être heureux peut-être, ô bon jeune homme, t'eût suffi de le vouloir. Au lieu c cette longue énumération des mau dont tu te plains, il fallait compt les erreurs qui les ont préparés, l faiblesses qui en sont encore l'al ment. De quel droit viens-tu ac cuser tes souffrances ? Dis-nou quels combats as-tu soutenus ? di quelles victoires as-tu remportées

Comparaison du suicide avec les opérations de la chirurgie.

Quand j'ai la gangrène au bras, le coupe, nous dis-tu, après avo doctement établi que ce sont no passions et nos erreurs qui sont l

plu

plus cruelles de nos infirmités (1). Oui, bien loin de récuser tes comparaisons, c'est là que je t'attendais. Que la gangrène menace une partie de ton corps, te voilà prêt à la sacrifier pour sauver le reste : tu appelles la main de Parizot ; tu souffres sans pâlir l'aspect du fatal appareil ; et tandis que le nouveau Machaon frissonne du périlleux essai de sa dextérité, toi, tu regardes froidement le fer qui tranche dans le vif. — Intrépide jeune homme ! réserve ton courage pour un autre genre d'opération qui l'exige tout entier. . . . Le mal est dans ton cœur : c'est là qu'est la lèpre qui te ronge ; là qu'est cette fièvre brûlante qui te consume et te jette dans un dégout universel. — Mais tu trembles d'en guérir ! La conscience et la raison, tu les as mé-

(1) *Lettre de Saint-Preux.*

connues, étouffées. Dieu pourtant te les avait données, comme des sentinelles, pour t'avertir de tes ennemis ; comme un tribunal, pour juger tes lâches pensées ; comme un oracle, pour t'éclairer sur leurs funestes suites ; et quand sa main paternelle t'envoie des remèdes salutaires au secours de maux qui sont ton ouvrage ; tu les repousses ou tu mêles dans le vase un breuvage empoisonné. —Détruisons le prestige de ces similitudes si chères au suicide, ou du moins sachons en rectifier les conséquences. Il nous dit : « J'immole une partie de
» mon corps, pour conserver le tout
» qui est plus précieux ; de même
» je sacrifierai le corps, pour con-
» server mon bien-être, parce qu'il
» est plus précieux ». Il abuse de son esprit. Ce bien-être dont il parle, c'est à l'âme qu'il revient sans doute ; mais bien loin de lu

être avantageux, le sacrifice est inutile, il est dangereux et barbare; inutile, car il ne change rien à son essence, rien, par conséquent, à sa situation; le matérialiste lui-même ne saurait se répondre si dans l'état où l'on entre après la mort, l'excédent des maux ne sera pas plus grand encore. Dangereux; car s'attaquer à Dieu, s'est s'engager dans une lutte trop inégale; barbare enfin, pour le corps dont il provoque la destruction, pour l'âme, qu'il laisse privée des moyens d'arriver à son perfectionnement, en mettant en pièces le creuset où elle allait se purifier, en la jetant loin du terme de sa course, aux pieds du juge qui l'attendait avec les palmes de la victoire.

Mais allons plus loin; armons-nous contre l'avocat du suicide, des ressources même de son imagination. Il veut que l'on puisse *secouer*

l'emploi de la vie, quand elle est à charge, comme on secoue le charbon de feu qui nous brûle. Mais d'où vient, s'il vous plaît, cet empressement à repousser la flamme ? N'est-ce point parce que la douleur éveille en moi le sentiment général, l'instinct primitif de notre conservation ; « besoin, disait l'école de » Crysippe, attaché à tous les élé-» mens de notre constitution, d'a-» près lequel chacun des animaux » rejette ou détourne tout ce qui » lui est nuisible, et cherche à se » procurer tout ce qui lui est con-» venable »? Eh mais! qu'y a-t-il de plus opposé à la conservation, que la dissolution de l'être ? Si j'évite le feu, c'est dans le même esprit qui me fait éviter la mort. Je ne dois donc pas plus provoquer l'un que supporter l'autre ; autrement je ne suis qu'un insensé. La nature, en nous douant de cet instinct qui

nous fait aimer la vie, a du y joindre une aversion invincible contre tout ce qui la détruit. Ce double instinct est le même : c'est trop peu dire ; il est simple, il est un. Voyez en effet l'enfant qui naît et croît au milieu des tourmens, le vieillard qui s'éteint à travers les langueurs et les infirmités ; voyez les opposant sans cesse, aux menaces habituelles de la destruction, l'amour de l'existence, les ressources des arts, les calculs de la prévoyance, les sacrifices mêmes et les privations. Ce même vieillard, et à son exemple, l'homme prudent, à tous les âges de la vie, cherche par une mort journalière à prolonger sa vie ; quand il ne le fait pas, la nature l'en punit par des maladies cuisantes ; elle se sert de la douleur, comme d'un piquant aiguillon pour nous rappeler incessamment à cet instinct conservateur. Et tout cela serait en

pure perte ? et l'on veut que cette nature, si sage dans ses vues, si puissante dans ses moyens, contredise son ouvrage, qu'elle détruise l'harmonie de ses principes, qu'elle se mente à elle-même ?

Voyons si ses autres comparaisons le serviront mieux.

Comparaison du corps avec un vêtement.

Quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Il venait de dire : « Si tu charges » ton esclave d'un vêtement qui le » gêne dans le service qu'il te doit, » le puniras-tu d'avoir quitté cet » habit pour mieux faire son ser- » vice ? ». Il convient donc que ce vêtement a été imposé à l'homme, tel qu'il est, pour le service auquel le destine l'arbitre de la nature. Or, en me supposant libre de *quitter ce vêtement pour mieux faire mon service;* le serais-je de le quitter pour n'avoir plus de service à faire ?

Voilà comme il fallait poser la question. Encore de cette manière n'est-elle pas plus soutenable. Parlons son langage : oui, jeune homme, certainement j'aurai raison de punir cet esclave. Ce n'est pas à sa fantaisie qu'il doit me servir, c'est à la mienne. Peut-il savoir mieux que moi ce qui me plaît ? Ne puis-je pas avoir, en le chargeant d'un habit lourd et embarrassant, un autre but que le service actuel qu'il peut me rendre ? Ce vêtement, monsieur, ce n'est plus l'habit d'un esclave ; c'est le costume d'un acteur. Celui de qui je tiens le personnage que j'ai à remplir sur la scène du monde, savait bien ce qu'il faisait en me le donnant. C'est l'uniforme d'un soldat. Soldat Romain, je ne t'entendis jamais accuser ton vêtement, qu'après qu'un luxe effréné, des arts corrupteurs, des défaites honteuses t'eurent appris enfin que

la discipline était dure, que la faim la soif, les campemens aux ardeurs du soleil, ou sur les monts glacés étaient pires que les Fourches-Caudines, pires qu'Annibal aux portes de Rome; qu'en un mot, tu n'étais plus autrement que de nom le descendant des Papirius, des Fabrice, et des Camille.

Cette comparaison d'un vêtement avec le corps, est devenue familière depuis l'usage que Jean-Jacques Rousseau en a fait. En est-elle plus juste? Quoi! disciple de Platon, pénétré de la sûbstance de cet Homère des philosophes, vous n'avez pas d'autre image à nous présenter? Quelle parité, dites-moi, entre le vêtement que je dépouille à volonté, que je change selon les climats et les saisons, et ce corps, partie de nous-mêmes; moitié constitutive de ce tout qui fait l'homme, et dont l'alliance avec l'âme est nécessaire

pour composer ce qu'on appelle la vie (1) ? « L'opinion qui dédaigne » notre vie, a dit Montaigne, elle » est ridicule, car enfin c'est notre » être, c'est notre tout. »

Encore si vous compariez la vie humaine à l'arbre, dont la substance est animée par la sève qui circule dans ses rameaux. Bien mieux : l'antiquité nous offrait un emblème ingénieux de l'âme, dans l'insecte qui nous étonne par les chef-d'œuvres de son industrie et par ses révolutions. Si, pendant qu'il végète sous la coque qui l'enferme, il s'ennuyait de sa prison, et qu'il voulût rompre sa captivité avant le tems, pensez-vous qu'il ne serait point puni de cette impatience ? Il se repose sur la nature du soin de

(1) Voyez Cicéron, *des véritables biens et des véritables maux*, *traduct.* de Régnier Desmarais, *liv. IV*, *p.* 275.

sa destruction ; et quand le terme de sa détention expire, le voilà qui s'élance et déploie à nos yeux sa brillante métamorphose. Mais plutôt, corrigeons, monsieur, ces basses similitudes, par ce trait de morale puisé dans les anciens livres. « La sagesse, a dit Cicéron, est » descendue du ciel pour veiller » à l'union de l'âme et du corps, » pour être la gardienne et la tu- » trice de ce dépôt sacré, qu'elle » ne peut rendre qu'à la nature, » et pour présider à la conserva- » tion de cet ensemble mystérieux » qui est tout l'homme. »

LE CHEVALIER.

Vous condamnez trop légèrement ces comparaisons ; les applications que vous en faites me paraissent aussi exactes que les images en sont vives et riches ; mais en me ramenant à la peinture de la

vie humaine, vous me fournissez un nouvel argument contre vous-même. Cette brillante chrysalide, elle *meurt* pour revivre ; emblème naturel du sage, dont la vie est un suicide continuel. « Sa principale occupation, dit notre Jean-Jacques Rousseau, n'est-elle pas de s'efforcer d'être mort durant sa vie ? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres et de tout ce qu'il y a de mortel en nous ? »

Sec. Obj. La vie est une mort continuelle

Mme. DE BELFORT (*Athanasie*).

Cette objection, qui d'abord m'avait paru sérieuse, rentre dans celle que m'avaient fournie les suicides indirects, attribués aux religieux, aux martyrs, aux saints de l'un et de l'autre testament, par le docteur

Jean Donne, et solidement réfutée dans notre premier entretien (1).

LE PHILOSOPHE.

Je ne m'y arrêterai donc pas long-tems, et sur-tout j'éviterai de me répéter. Ces propositions d'ailleurs se réfutent d'elles-mêmes. Si la principale occupation du sage est de s'efforcer d'être mort, comment se fait-il qu'il vive ? Il y a donc pour lui un autre mode d'y parvenir, que de sortir de la vie ? N'accusez pas votre logique, monsieur, c'est la force de la vérité qui vous entraîne dans le principe même que vous combattez. Concluez qu'il faut bien que la nature ait imprimé bien avant dans tous les cœurs cet attrait de la vie, cet instinct conservateur ; puisque le premier devoir du sage est de se tenir en garde contre l'empire qu'ils

(1) Voyez *plus haut*, *page* 155.

prendraient

prendraient bientôt sur tout son être. Les distractions de la route feraient bientôt oublier le terme du voyage.

La vie est une mort. Oui, une mort continuelle et de tous les momens. Qu'est-ce à dire ? Que la vie est la dissolution successive des organes, laquelle commençant avec le premier souffle, nous entraîne sans effort vers la fin de l'existence? C'est bien là ce dont il s'agit! C'est d'une mort morale, comme d'une vie spirituelle, qu'il est question peut-être. Voilà l'objet des études du sage, le terme de ses combats à mort contre des ennemis sans cesse renaissans. Une fois sous la tombe, il n'a plus affaire à combattre, il est allé cueillir les palmes de la victoire. Bien loin de détruire son corps, il en avait besoin pour exercer son âme, afin de la polir et de l'épurer.

La vie est un pont que la main du créateur a jeté du néant à l'éternité : pour arriver, marche et chemine ; mais ne brise pas le pont.

Mourir à la manière des sages, « c'est, a dit Charron, s'apprendre » à bien doucement et paisiblement » vivre ; c'est s'efforcer que nos » vices meurent avant nous ». C'est dompter son corps et le réduire en servitude ; mais on ne tue pas son esclave pour le mettre à la chaîne ; c'est user sa vie et non pas la rompre ; se tenir prêt au signal du départ, et pour cela, l'attendre avec calme, sans le désirer ni le craindre.

LE CHEVALIER.

Vous placer dans l'école du sage, c'était vous mettre dans votre empire. Mais changeons la perspective, reculons-la jusqu'au fond des déserts. Hélas ! on a trop bien

réussi à nous en rendre les mœurs. Encore si on nous avait donné quelques unes de leurs vertus! « Le » sauvage décrépit, prêt à tomber » dans les mains de son ennemi, » dit à son fils, qui le porte et flé- » chit sous le poids : Tue-moi, mon » enfant; sauve-toi, vas combattre » avec tes frères, vas sauver tes » enfans, et n'expose pas ton père » à tomber vif entre les mains de » ceux dont il mangea les parens ». Le droit du sauvage appartient à l'homme de la société. Ce qui n'est pas un crime pour lui, ne saurait l'être au de-là de l'Orenoque ou du Mississipi.

Comparaison avec les mœurs des sauvages.

LE PHILOSOPHE.

Ce vieillard affaissé sous le fardeau des ans, cet autre Énée qui l'emporte sur ses épaules tremblantes ; dans le lointain, ces féroces ennemis dévorant des yeux leur

victime vivante, ces horribles repas d'hommes savourant la chair de leurs semblables ; tout cela sans doute est des plus pitoresques.

J'aurais bien quelque droit de demander au peintre, s'il a prétendu faire un tableau ou créer une scène tragique. Cette froide logique est bien peu dans les mœurs du sauvage. A quoi lui servirait-elle ? Si l'ennemi est loin, pourquoi son fils se fatigue-t-il à l'emporter ? s'il est près, il ne voit rien que l'ennemi.

Mais enfin, admettons le fait. Pouvait-on choisir plus mal ? La plaisante autorité que celle d'un sauvage, dans qui tout est grossier, inculte, comme ses déserts ! Est-ce un exemple plutôt qu'une exception, que cette hypothèse d'un vieillard adossé au terme de sa carrière, infirme, dans l'alternative de périr par la main d'un fils, qui croit peut-être en le tuant faire un acte

de tendresse filiale, ou de subir mille morts à la fois; d'un guerrier mis hors de combat, menacé par des ennemis implacables, dévoué à des tortures aussi affreuses que certaines, qui même se considère comme un obstacle au combat, et veut rendre sa mort utile à la chose publique? Est-ce là d'ailleurs, ou du courage ou de la peur? Encore, dans cet exemple même, est-ce le sauvage qui se tue? Non: il invoque seulement une main libératrice. S'il avait besoin de se tuer, ne sait-il plus le chemin de la mer? n'a-t-il pas son casse-tête ou sa flèche empoisonnée?

Trève de suppositions et de romans. Le sauvage pressé par son ennemi, dira à son vieux père: « Prends ta hâche, combats avec nous, et mourons ensemble ». Voilà le vrai sauvage, l'homme de la nature et de l'histoire. Il ne son-

gera pas plus à se tuer, que l'animal au bord du précipice ne s'y jette pour échapper à l'ennemi qui le poursuit (1).

LE CHEVALIER.

J'abandonne cette autorité; ou plutôt je vais la remplacer par une autre, la plus respectable de toutes. C'est sous l'égide même de la volonté divine que St.-Preux a mis la cause du suicide. Vous allez voir que bien loin d'être un acte de rebellion contre la Providence, il

(1) Je conviendrai que, hors du cas présent, le suicide n'est pas rare parmi les nègres transportés loin de leurs pays, ou dénaturés par l'esclavage. Il est également vrai qu'ils ont su porter plus loin que les Européens la recherche dans l'art de se donner la mort, puisque leur langue suffit à ce cruel office. Mais le désespoir qui leur inspire alors ce brutal courage, est-il un modèle à proposer?

n'est que la conséquence fidelle des ordres qu'il en a reçus. Exposons ses propres paroles. « Quand je » meurs naturellement, Dieu ne » m'ordonne pas de quitter la vie ; » il me l'ôte ; c'est en me la rendant » insupportable qu'il m'ordonne de » la quitter. Tant qu'il me fut utile » de vivre, j'en avais le désir ; main- » tenant, le dégoût que j'ai de » l'existence, m'avertit d'y renon- » cer. J'obéis : c'est en m'opiniâ- » trant à vivre, que je deviendrais » rebelle (1). »

IIe. *Obj.* Les souffrances sont un ordre du Ciel pour quitter la vie.

LE PHILOSOPHE.

Cette manière d'expliquer la volonté divine est tranchante. Un mot suffit pour la réfuter. De deux choses l'une : ou Dieu veut m'ôter la vie ; et alors il saura bien rendre

(1) *Lettre de Saint-Preux*, p. 381 *et* 385.

mortels l'accident qui me frappe, la maladie qui m'afflige ; et il n'a pas plus besoin de moi pour me tuer, qu'il ne dépend du médecin pour me sauver ; ou bien Dieu ne veut de moi autre chose sinon que je souffre ; alors il ôte à la souffrance son aiguillon mortel, et il me sauvera bien, malgré la maladie et le médecin. Vous voyez donc que les souffrances ne sont pas un commentaire absolu de sa volonté contre ma vie.

Des maux ...ysiques ; ...ls peu...nt légiti...er le sui...de.

En effet, ces maux prétendus insupportables, dont votre St.-Preux fait à milord Edouard un dénombrement si discret et si étudié (1), osons les approcher de près. Quels

(1) « Penses-tu que je n'aie pas » démêlé sous ta feinte impartialité, » dans le dénombrement des maux » de cette vie, la honte de parler des » tiens » ? *Réponse de milord Edouard, page* 401.

sont-ils ? Parle-t-il des maux physiques? Plus ils sont aigus, plus ils sont rarement durables : ils se consument par leur propre excès, ou bien, en s'empirant, ils tuent. Il suffisait d'attendre encore quelques jours ; et en vérité ce n'était pas la peine de s'exposer aux hazards de la précipitation.

J'ai vu bien des gens parler de s'ôter la vie, précisément parce qu'ils l'aimaient beaucoup. Ce n'est pas la violence du mal, c'est le regret des jouissances qui irrite ce désir de la mort. Eh ! mon ami, ne te presse pas ; ce transport, cet accès de rage, est une crise peut-être qui va te ramener au centre de tes vœux. C'est le travail de la nature, qui pousse au dehors un ferment ennemi. Viens, savant Désessarts, approche de ce lit, d'où s'échappe le blasphême, au milieu des hurlemens de la douleur ; ap-

pelle dans ces membres dévorés par la goutte, les ardeurs de la fièvre. L'imprudent malade te repousse : n'importe ; ose accroître son mal pour le guérir.

Parle-t-il de la perte des biens, même de la misère, à la suite de la vieillesse et des infirmités ? Je sais qu'il ne lui appartient pas, à lui, d'être inquiet de l'avenir. Milord Edouard Bomston est riche ; il est généreux, et dans les offres qu'il fait à son ami, il n'y a rien qui ne les doive honorer tous les deux. Je ne demanderai pas si sa bienfesance est vraiment désintéressée ; si quelque secret-attachement..... (1). Je m'arrête, je craindrais d'outrager un sentiment sublime. Mais les hommes qui lui ressemblent, sont

---

(1) Voyez *la lettre V de* Claire à Julie, *dans la troisième partie de la Nouvelle Héloïse*.

rares ; ils sont rares jusques dans les romans......

LE CHEVALIER.

Ils le seraient moins, peut-être, si tous les hommes avaient vos vertus.

LE PHILOSOPHE.

Saint-Preux lui-même a tout ce qui mène à la fortune, et tout ce qui la fait mépriser ; mais combien de malheureux le sont bien plus qu'il ne l'est ! combien ne se découvrent à l'amitié que pour être avilis, méconnus par elle ! Coupable ou vertueux, n'importe ; cet indigent qui me devient sacré par cela seul que tout l'abandonne, que lui dirai-je, monsieur, pour relever son courage abattu ? Invoquerai-je les grands principes de la philosophie ? Milord Edouard les rappelle bien dans sa réponse, et l'on ne pouvait mieux traduire Epictète et

Sénèque. Mais voyez donc le bel expédient pour désarmer le désespoir qui attente à sa vie, que de lui dire *d'attendre jusqu'à ce que le mal soit devenu incurable* (1). Eh! qui sera juge de cette incurabilité ? Combien de fois la nature n'a-t-elle pas appelé des arrêts de notre imagination, de ceux sur-tout de nos modernes Esculapes? Il oublie bien vîte que quelques lignes plus haut il avait dit : « Que l'expérience dé-
» mentait toujours ce sentiment
» d'amertume qui nous fait regarder
» nos peines comme éternelles (2) ».
Quelques lignes plus bas il ajoutera encore : « Que sont dix, vingt,
» trente ans pour un être immor-
» tel ? (3). »

La sagesse humaine peut aller

---

(1) Page 402 et 403.
(2) *Ibid. page* 402.
(3) Page 404.

plus loin sans doute. Elle adoucira le sentiment des infortunes du malheureux, par le spectacle des calamités étrangères. Elle promène Marius sur les ruines de Carthage, et lui demande fièrement s'il a droit de se plaindre encore. Elle lui montre la place où Bélisaire demandait l'aumône, la prison où Louis XVI attend la mort, et ces milliers de victimes bannies de la France, traînant de ville en ville, jusqu'aux extrémités de l'univers, avec l'opprobre de l'indigence, l'humiliant contraste de leur fortune passée. Vains palliatifs ! Dites-moi : des ruines sont-elles pour l'homme qui chancelle un bien solide appui ? et parce qu'il aura des compagnons d'infortune, en sentira-t-il moins les horreurs du naufrage ?

Des maux incurables ; s'ils peuvent légitimer le suicide.



La philosophie, monsieur, a rempli sa tâche, quand elle a posé le premier appareil. S'il ne guérit

pas, tout est fini : le malade est abandonné, le médecin ne viendra que pour *déclarer le mal incurable*, c'est-à-dire pour laisser à sa place la coupe du poison ou le poignard de Caton. Pour le mérite de la persévérance, on s'en embarasse peu. Tout ce fastueux héroïsme, il chancelle, il recule, il fait retraite devant le vain bruit que *le mal est incurable*. Incurable! Hé! d'où savez-vous qu'il le soit? Cent fois je vous l'ai entendu dire, et vous vivez pourtant! et plus d'une fois, soyez vrai, la nature avait semblé se rajeunir à vos yeux des jouissances pures cueillies au sein même de ces *incurables* souffrances. Vous rendiez grâce alors à la main protectrice qui désarmait la vôtre.

« A la bonne heure, dites-vous;
» mais je souffre aujourd'hui plus
» que l'on ne souffrit jamais. Ma-
» râtre implacable, la nature me

repousse enfin, et me rejette hors de toute comparaison. »

Soit délicatesse, soit humeur, quel est le malheureux qui n'en dise autant? Toujours la scène du monde se composa des mêmes acteurs. Par-tout de l'orgueil et de l'égoïsme, jusques dans le sentiment de nos misères; et l'on ne veut pas que la justice divine nous rappelle à notre dépendance par des épreuves ou par des châtimens?

Étendez vos regards : par-tout des souffrances; mais par-tout aussi le remède à côté du mal. Rien ici bas de parfait, le mal pas plus que le bien. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, douleurs peu durables ; l'habitude en détruit la violence. C'est un feu qui s'éteint d'autant plus vîte, qu'étant plus ardent, il a plutôt consumé les matières dont il s'alimente dans le corps qu'il embrâse. Cette fièvre de



l'âme, cette passion, qui met à la bouche de quiconque en est possédé ce mot : *Que jamais on n'aima autant* ; nous le voyons tous les jours démenti par l'expérience (1). La fuite et l'absence, le travail et l'étude, les distractions préparent la guérison, le tems l'achève.

On excuse le désespoir du suicide par le courage qu'on lui suppose. Non, Monsieur, le courage n'est point le principe du désespoir; il en est le remède. Ce mouvement désordonné, qui jette l'âme

---

(1) J.-J. Rousseau a dit, avec raison : « Il n'y a pas de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour. On prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur, surchargé de ce sentiment, s'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir. Au contraire, c'est son ardeur même qui le consume, il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous la glace de l'âge. »

dans l'oubli de ses devoirs, avec du courage, on l'aurait ramené, vaincu. Du courage dans le désespoir ! Bon Dieu ! que peut-il y avoir d'héroïque dans une action dont le contraire est au moins aussi sublime qu'elle ? Et qu'est-ce qu'un courage qui naît du découragement ? De quel droit viendrait-on encore nous donner, comme l'apanage d'une vertu privilégiée, un abandon qui coûte si peu aux âmes les plus vulgaires, jusques-là que les plus fréquens exemples de suicide, c'est à des femmes, c'est à des esclaves qu'il faut en faire honneur ? La philosophie elle-même en rougit ; et pour s'épargner la honte des comparaisons, elle se récrie « qu'alors la faiblesse s'est transformée » en force, et que l'esclave a pris » le rôle de l'homme libre ». Non, ces sortes de métamorphoses ne sont pas dans la nature. On descend

plus vîte de la vertu à la faiblesse, que l'on ne monte de la faiblesse à la vertu.

LE CHEVALIER.

Des maux incurables, parvenus à leur dernier excès.

Mais enfin, voilà que l'infortuné est parvenu à cette période extrême, où le mal est déclaré *incurable*. Corvisard et Barthèz, à la fois, l'ont déclaré ; et son épouse en pleurs, ses enfans qui gémissent, lui disent assez haut qu'il n'y a plus d'espoir.

LE PHILOSOPHE.

Malheureux! lui dirai-je, tu ne les quitteras donc pas assez tôt? Vas, tu ne mérites pas les larmes dont ils t'honorent... Je t'entends; tu es condamné. Eh! qui te presse d'aller au lieu du supplice? Fais tes dispositions de mort. N'as-tu pas un juge à fléchir? Peut-être que, dans le supplice qu'il t'impose, il en a mis pour moitié les apprêts.

a mort par elle-même n'est rien ; peine on la sent (1). C'est le passage de la vie à la mort, qui coûte. aie ta dette toute entière, et n'en érobe rien. Quoiqu'il ne te reste u'un moment à vivre, juste, tu eux acquérir encore ; n'est-ce rien 'être un *spectacle offert aux yeux de lieu*, et des célestes intelligences ui environnent le trône de la maesté sainte ? (2) Quoi ! tu te plainrais d'une épuration qui te rend e plus en plus digne de ses regards?

(1) Montaigne, qui l'avait vue de rès, compare la langueur des deriers momens au sommeil où l'on ombe à la suite d'une douce ivresse. « Il me semblait que la vie ne me » tenait plus qu'au bout des lèvres. » Je fermais les yeux pour aider, ce » me semblait, à la pousser hors, et » prenais plaisir à m'alanguir et à me » laisser aller ». *Essais. Livre II, c. VI.*

(2) *Spectaculum facti sumus Deo et angelis.*

« — Mourir, jeune encore et innocent ! » — Aimerais-tu mieux ne l'être pas ? Courage, ô mon fils! l'opération est dure; mais elle sera la dernière ; l'effort sera magnanime : c'est que ton père te fait l'honneur de te traîter en vaillant athlète ; c'est que, semblable à l'encens, il faut, pour que tu répandes ton parfum, que tu sois jeté dans le feu de la tribulation. Encore un pas, et tu toucheras au sommet de la montagne ; mais si tu lâches prise, tu retombes jusqu'en bas.

Je parle de juste ! Eh ! où sont-ils, aujourd'hui sur-tout ? Coupable ! De quoi se plaint-il ? Il fallait une expiation. A-t-il compté avec Dieu, pour assurer que sa justice est satisfaite ? Veut-il, par le découragement, mettre obstacle aux vues de sa clémence, et compromettre son propre répentir ?

On n'envisage point assez les

ouffrances sous leur vrai point de ue. Ne craignez pas, monsieur, que je franchisse le seuil du sanctuaire : je n'emprunterai de la religion qu'un seul de ses rayons, pour nous éclairer sur les secrets de la Providence, et sur nos obligations envers elle.

Comment on doit envisager les souffrances. 1°. Leur utilité particulière.

Quand nous voyons au-dedans, au-dehors de nous, par-tout, monsieur, l'empreinte profonde du châtiment, pourquoi n'en conclurions-nous pas qu'il y a donc des fautes à punir. Entre un Dieu bon et l'homme souffrant, il y a nécessairement un intermédiaire qui lie les deux bouts de la chaîne ; c'est l'homme coupable. Dès lors plus d'énigmes dans la nature. La providence est justifiée, le livre des destinées s'ouvre tout entier à moi. Dieu tient la balance élevée par-dessus les deux mondes ; c'est à moi de choisir vers lequel des deux

elle doit s'incliner. Prétendre se dérober à la souffrance, par la mort, c'est vouloir se soustraire à la punition; c'est s'abuser étrangement. On ressemble au forçat qui veut s'évader les fers aux pieds. Son vaisseau est en pleine mer : où ira-t-il ?

LE CHEVALIER.

Eh bien, monsieur, s'il faut un sacrifice à l'Être-suprême, n'est-ce donc rien que de mourir? S'il demande des expiations, n'y en a-t-il point assez dans les souffrances que l'on ne peut éviter, sans celles que l'on peut fuir? (1).

LE PHILOSOPHE.

IVe. Obj. La mort étant un sacrifice, le suicide est donc une œuvre expiatoire.

Cette objection n'est qu'un sophisme. La mort est un sacrifice, une expiation, sans doute; mais la mort, telle que la nature nous

---

(1) *Lettre de Saint-Preux*, p. 394.

l'avait destinée. Autrement on gâte son ouvrage. La pénitence qu'elle nous inflige, pour être méritoire, veut être complète : l'est-elle, du moment qu'il nous plaît, à nous, de l'abréger ?

Parlons plus vrai : ce qu'il y a de pénible dans la mort, encore une fois, ce n'est pas d'y mourir, c'est d'y vivre; et voilà l'expiation à laquelle l'Être-suprême avait dessein de nous assujetir.

2°. Utilité générale des souffrances.

Il est une autre source de vérités que les souffrances nous aident à découvrir; c'est que tous les hommes se doivent, non-seulement l'exemple de leur vie, mais celui de leur mort. La constance à supporter les maux, est de toutes les leçons, celle qui est la plus utile; parce que si elle est la plus difficile, elle est en même tems celle à qui nous avons tous l'intérêt le plus immédiat. Aurais-je oublié jamais

Socrate, obéissant aux lois, et buvant la ciguë? De même, lorsque nous avons sous les yeux des malheureux savourant la mort goutte à goutte, et sans faire de longs traités, des hommes du commun, des vieillards, un sexe timide et faible, supérieurs à la nature, sans l'étouffer, riches au sein du dénuement universel, vraiment libres sous les liens de la douleur et de l'ignominie; quels retours sur nos propres cœurs! quelles profondes méditations sur la vie et sur ses misères; sur la mort et ses espérances; sur l'auteur de tous biens et l'adorable économie de la Providence! Si la mort du juste est un beau legs fait à la postérité, le suicide est un vol fait au genre humain.

Observez encore que le courage doit se présenter à mon admiration de la manière la mieux proportionnée aux besoins de tous, et

aux

aux moyens que j'ai de l'imiter. Philosophe ! destiné aux mêmes souffrances que vous, je viens m'instruire, à votre exemple, à supporter les miennes. Si je ne vois à vos derniers momens, qu'une fureur vaindicative qui *grossit votre voix*, et vous irrite contre votre fils et votre esclave (1) ; ou bien si je découvre, sous le calme apparent d'une raison froide, les orages du cœur, les passions désorganisatrices, un fanatisme peu éclairé ; si enfin vous n'êtes qu'un mauvais calculateur, qui ne sachiez pas balancer les inconvéniens par les avantages, le jour présent avec le lendemain ; eh ! quels fruits rapporterai-je de votre école ? ai-je besoin de précepteur pour m'enseigner à me livrer à mes emportemens ? Votre désespoir, que m'ap-

(1) Voyez *plus haut*, *p.* 105 et 106.

prendra-t-il? que j'essaierai vainement mon courage, contre des maux qu'un philosophe n'a pas jugé à propos de soutenir ; que je puis donc, quand il me plaît, déserter lois, patrie, famille, société toute entière, au premier signal de la souffrance ! Une telle doctrine ressemble bien fort à de l'égoïsme, j'ai presque dit, à de la barbarie : elle a trop de dissonance avec les élémens de mon être, avec tous les sentimens que la nature a imprimés si avant dans mon cœur, sur-tout avec cet instinct du beau et de l'honnête, lumière naturelle qui perce à travers les ténèbres de mon esprit, et survit à toutes les faiblesses de mon cœur. Le passager, pauvre, infirme, se traînant avec peine sur la route difficile de la vie, a besoin de sentir les rayons du soleil, alors même qu'ils le brûlent ; et puisqu'il faut toujours mourir, il est au

noins plus sûr de mourir des mains le la nature.

LE CHEVALIER.

« Que ceux-là se dévouent, qui peuvent être encore utiles par leurs services ou par leurs exemples; mais moi, vous dira tel infortuné, je ne tiens à rien; ma malheureuse existence ne peut produire aucun bien; pourquoi me serait-il interdit de quitter un monde où je suis inutile »? (1)

Ve. Obj. On ne tient à rien dans le monde.

LE PHILOSOPHE.

» Philosophe du jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre, sans y trouver quelque devoir à remplir; et que tout homme est utile à la société par cela seul qu'il existe »? (J.-J. Rousseau)

Bien, Milord : mais ce n'est point assez; pressez ce raisonne-

(1) *Lettre de Saint-Preux, page* 389.

ment; car notre adversaire va presser ses objections. « Mon rôle est fini, dira-t-il; je n'ai plus rien à faire sur la scène du monde. »

Reste donc pour servir de guide à ceux qui entrent sur le théâtre.

VI. *Obj.* La société elle-même m'abandonne.

« On me repousse; on ne s'apercevra pas même que j'aie quitté. Hélas! c'est ma présence que l'on remarque; et mes gémissemens qui forcent les regards à s'abattre sur moi, ne font que m'attirer de nouveaux outrages de la société. Je servirai bien mieux, en m'éloignant, ses fastueux dédains, son injustice et son ingratitude. En m'épargnant, à moi, de nouveaux affronts de sa part, je lui épargne, à elle, de nouveaux crimes. »

Affreux abandon! abîme de douleur! je le sais trop, et celui-là seul peut essayer de le peindre, qui

ne le sent pas. Pourtant, prenons bien garde d'exagérer les torts d'autrui pour affaiblir les nôtres. O infortuné! qui que tu sois, tu n'as pas besoin d'être innocent, pour être sacré à mes yeux! Sans doute la société est criminelle, quand elle méconnait ce que tu vaux, quand elle viole ses devoirs envers toi. Mais qui t'a dispensé des tiens? N'avez-vous pas un juge commun, le Dieu protecteur de la société, vengeur du faible contre le puissant qui l'opprime? Les peines que tu endures achèvent elles-mêmes de me démontrer la Providence, et l'existence d'un ordre réparateur. Si tu ne souffrais pas, les perfections de Dieu ne seraient plus si intéressées à préparer au-delà du tombeau des dédommagemens aux hommes. Seulement sois franc avec Dieu, avec toi-même; ne te fais pas plus malheureux que tu n'es; laisse

sur le compte de l'imagination, de l'orgueil, d'une fausse délicatesse ce qui leur revient; et peut-être tu diminueras la somme de tes maux de plus de moitié. Que la société soit injuste à présent, elle ne l'a pas toujours été. Souviens-toi de ton enfance : que devenais-tu sans elle? Elle t'a protégé, défendu au prix d'un sang qui lui était précieux; elle t'a fait jouir des conquêtes du génie, des découvertes des arts; mais elle ne t'avait promis jamais de t'affranchir des maux de la nature, et des illusions de ton propre cœur, des passions de tes semblables. Ah! s'il est nécessaire à ta vertu, que l'iniquité soit punie, crois que tôt ou tard la société reviendra de son égarement; mais n'ajoute pas au triomphe passager du vice, le spectacle de tes faiblesses ou d'un lâche désespoir. « Elle te rejette de son sein ». C'est pour

le repousser dans ton propre cœur, pour te rendre à toi-même ! Eh ! combien n'ont commencé à vivre, qu'en mourant à tous les liens d'une société ingrate ou dangereuse. Apprends à te passer des hommes, quand ils veulent se passer de toi. Tu seras plus grand qu'eux, en les servant malgré eux ; en priant, comme Camille, les Dieux de ne pas permettre que tes concitoyens soient réduits à te rappeler. Cependant conserve toi, reste semblable à la colonne debout au milieu des décombres, pour servir d'appui, de modèle et de monument. Ta gloire même y gagnera. Parlerait-on de Socrate, si sa mort n'avait illustré sa vie ? — Tu secoues la tête à ce nom : je t'entends, la mort de Socrate fut douce, bien qu'il soit mort victime de la calomnie. Permets que j'établisse une allégorie à la manière de Bacon.

Philoctète avait, par un geste indiscret, révélé, contre la défense d'Hercule, le lieu où étaient cachées les flèches qui avaient abattu l'hydre de Lerne, et dompté tant de monstres. Les Dieux l'en punirent. Ils envoyèrent contre lui un serpent dont la morsure fit circuler dans ses membres un poison âcre et brûlant. Les Grecs, ne pouvant endurer l'insupportable odeur qui s'exhalait de sa blessure, profitèrent de son sommeil pour le laisser inhumainement sur les bords de l'ile de Lemnos, sans provisions et sans secours. La précipitation avec laquelle ils se portèrent à cette injuste action leur fit oublier que les oracles attachaient aux armes et à la présence du héros l'honneur de voir tomber sous leurs coups les remparts de la superbe Troye. Philoctète, à son réveil, se voyant abandonné, seul entre une mer immense et une terre dé-

serte, fait retentir l'air de ses cris et de ses plaintifs gémissemens. Il passe ainsi dix années entières dans les plus affreux tourmens, invoquant la mort et ne pouvant l'obtenir, quoiqu'elle fût sans cesse dans ses mains, avec ces fatales flèches dont les coups étaient assurés et les blessures incurables.

Eh bien, mon jeune héros, vous reconnaissez-vous à cette allégorie? Trahi par la nature, trahi par l'amitié, en proie aux remords, traîné dans la tombe par vingt bourreaux à-la-fois, vous êtes à Lemnos; je mets dans vos mains les flèches de Philoctète: quel usage allez-vous en faire?.... Ah! qu'un étranger, poussé par la tempête, ou par la faveur des Dieux, aborde sur ces côtes arides et solitaires: si son cœur, plus impitoyable que les animaux féroces, reste insensible à tes douleurs, ou ne leur accorde

qu'une stérile compassion, malheur à lui; vas, les dieux le lui rendront. Mais il a beau faire, il ne t'aura pas quitté sans avoir remporté dans son cœur l'image de ta constance, le remords de sa cruauté, et la leçon terrible des caprices de la fortune. Mais aussi, que malgré ta résistance il vienne, nouvel Ulysse, t'arracher à ton désert et t'offrir la guérison de tes maux; cesse de te plaindre; ce n'est pas envain que les Dieux vous auront choisis tous les deux; toi, pour être l'occasion d'une bonne œuvre, lui, pour en être l'instrument.

Il est, monsieur, ainsi l'a voulu la Providence, il est des maux dans la vie, et des maux sans remède. La mort ne le prouve-t-elle pas à chaque instant? et la mort, qu'est-elle autre chose qu'un mal, puisqu'elle est un châtiment? Pour comble de maux, cette mort elle-même,

bienfait pour le malade enchaîné à des douleurs incurables, elle n'arrive pas assez tôt au gré de mes souhaits!...Et quand, après avoir épuisé le long cercle des calamités humaines, je tombe épuisé tout-à-la-fois et par ma faiblesse et par ma résistance ; quand l'espérance est desséchée dans mon âme flétrie, et que la vertu elle-même n'y jette plus qu'une mourante étincelle, voilà que cette carrière de douleur vient à se couvrir des voiles de l'avenir; le terme qui doit la borner se dérobe à mes yeux. Eh quoi! toujours renaître pour souffrir encore, et puis mourir ! et lorsqu'après cette longue agonie, la mort enfin sera venue briser ces liens ; renaître encore, pour ne plus mourir; mais peut-être !. . . Hélas! sais-je ce qui m'attend? Les sages de la terre me disent bien que je suis immortel; mais quelle preuve la raison en

donne-t-elle, que la raison ne combatte enfin, et que leur propre exemple n'affaiblisse ou ne démente? O doute affreux! ô abîme où je me perds! ténèbres épouvantables! lumière plus affreuse que les ténèbres, qui ne brilles à mes yeux que pour éclairer l'horreur des précipices dont je suis entouré! ô désespoir! je me jette dans ton sein, comme dans mon unique port.... Arrête, infortuné! Rampant, écrasé, foulé sous les pieds, tu appuies ton néant, à quoi? à des roseaux battus par tous les vents! Laisse-là ces froids moralistes, qui dissertent sur tes maux, incapables qu'ils sont de les soulager, ou bien exagèrent tes forces pour couvrir la faiblesse de leurs moyens; faux braves qui menacent de loin, et reculent à l'approche du danger. Tout ce qui vient de l'homme lui ressemble toujours. Laisse-là

cette école où tout est faux, vide, incertain ; viens, je vais te montrer, non le roman, mais l'histoire de l'humanité. Voici des maîtres dont ton orgueil n'aura point à se plaindre, ni ta faiblesse à en rougir. Image de Dieu par tes hautes destinées, viens voir tes propres images dans ceux au milieu desquels je vais t'introduire : ici du moins tu n'auras à admirer que ce que tu devras imiter.

Mme. DE BELFORT (*Athanasie*).

Où donc ? . . . .

LE PHILOSOPHE.

Remède contre le découragement produit par les souffrances.

Madame, faut-il que je vous le révèle ? Ailleurs, j'exciterais le dédain de ces esprits superbes qui ne savent pas, comme vous, joindre la sensibilité à la raison. Où donc ? Vers quelques-uns de ces asiles, où s'entassent pêle-mêle

toutes les infirmités humaines (1)... N'en murmurons pas, un hôpital n'est pas encore la crêche du Sauveur ; et quand un Dieu se montre sur le Calvaire, des hommes peuvent bien soutenir l'aspect d'un hôpital.

Milord Edouard dit à St.-Preux: « Chaque fois que tu seras tenté » de sortir de la vie ; vas chercher » quelqu'indigent à secourir, quel- » qu'infortuné à consoler ». J'élargis le champ : choisis, lui dirai-je, parmi ces nombreuses victimes de l'indigence et de l'infortune ;... ici le génie de l'humanité respire encore, bien que ces lieux soient loin d'être ce qu'ils furent avant

(1) A cet endroit, le philosophe observait que c'était *l'Hôtel-Dieu* de Paris qu'il avait en vue dans la description que l'on va lire. Les personnages dont il parle, s'y trouvaient en effet en 1796. (*Note de l'éditeur.*)

notre révolution. C'étaient des temples que la piété de nos pères avait consacrés au malheur : quelles misères pouvaient alors s'humilier d'entrer dans la *maison de* Dieu ? Aujourd'hui ce ne sont plus que des *hospices* ; abris destinés à recevoir l'étranger qui passe. Avançons ; parcourez ces noms inscrits sur cette serge : combien qui n'étaient pas faits pour se trouver ici ! Voyez cette hydropique, qui l'est depuis trois ans, et depuis trois ans est attachée sur ce lit de douleur ; elle est portée sur la liste des émigrés. Son époux, son père, ses deux enfans, ont péri sur un échafaud ! elle, on la laisse vivre, parce qu'on en hérite avant sa mort. Quel calme toutefois ! Quelle sublime sérénité ! — A ses côtés, encore une *ci-devant*, riche propriétaire dans les environs d'A . . . Après qu'on eut brûlé ses châteaux, pillé

ses meubles, vendu toutes ses terres, elle a vécu du travail de ses mains! Son teint pâle et livide ; son œil fixe et hagard, la prostration absolue de ses forces, ces lèvres dans une continuelle agitation, ce profond anéantissement, indiquent les ravages d'une fièvre maligne ; elle est à son dix-septième jour. Dieu! quelles journées, et sur-tout quelles nuits lui restent encore à parcourir! Elle n'avait pas attendu cette terrible épreuve, pour s'élever au-dessus de tous les sacrifices. Cette immobilité de ses sens est l'image de la paix qui règne dans son cœur. — Plus loin, contemplons un ancien chevalier de St.-Louis qui vient de subir l'opération de la pierre. P... qui l'a faite, assure n'avoir jamais vu plus intrépide courage. Il est ici plus par choix que par besoin ; ce qu'il lui en aurait coûté ailleurs, c'est aux pauvres qu'il le destine. —

Voici un chanoine de l'église de P...; de sa fenêtre, il apperçoit son église profanée par l'intrusion, par le blasphême et par le culte de la *raison* ; c'est là le plus acéré des traits qui déchirent son âme. La calomnie elle-même avait respecté ses mœurs, l'envie lui pardonnait son aisance. Atteint d'une langueur mortelle, il demande au ciel d'abréger son pélérinage ; c'est un captif qui soupire après sa délivrance ; mais il ne rompt point ses fers. — Ce vieillard octogénaire, dont la figure vénérable frappe vos regards ; c'est un de ces prêtres nommés *réfractaires*, désignés sous ce titre aux poignards des assassins, aux sentences de mort des comités révolutionnaires, aux déserts de Sinamari, c'est le curé de la ville de M..... dépouillé de tout, traîné de cachot en cachot ; il a reporté de la conciergerie un ulcère à la jambe, qui

le conduit insensiblement au tombeau. Il sait encore exercer son honorable ministère. On dirait qu'il est ici le pasteur dans sa paroisse, plutôt qu'un mourant au milieu de ses compagnons d'agonie. En ce moment il est occupé à lire : approchez. Ce livre, c'est celui que vos philosophes eux-mêmes ont appelé le seul nécéssaire à un chrétien, utile à quiconque ne l'est pas. Ses yeux prêts à s'éteindre, y puisent de nouvelles flammes. Grâces à ses leçons et à ses exemples, la plupart des malades qui l'entourent, attendent avec soumission le moment de la Providence. Ils ne sont pas insensibles ; non, ils se résignent. Ils ne disputent pas contre la Providence, ils se jettent dans son sein ; ils ne demandent pas à Dieu compte de ses secrets, ils le bénissent. —Et parmi ces héroïnes attachées au service, j'ai presque

dit, au culte des malades; celle-ci que vous distinguez plus particulièrement à son zèle empressé, affectueux; jeune encore, élevée dans l'opulence, elle a tout sacrifié, fortune, liberté, jeunesse, santé, sa vie toute entière, pour se livrer à la sublime vocation qu'elle exerce. Elle aussi, elle est *réfractaire*. On la punit un jour par une cruelle flagellation et les plus durs outrages, du refus de communiquer avec le schisme; les traces du douloureux martyre resteront longtems imprimées sur le corps de la victime. A qui porte-t-elle ce breuvage, avec une joie si vive, si touchante, dont sa céleste physionomie s'embellit encore? est-ce à son père, à son frère? Non, monsieur, elle le porte au barbare qui l'a mutilée.

A l'aspect de tant d'infortunes, venez vous plaindre encore de vos

souffrances. Ces malades, dites-moi, sont-ils sur des roses? Accusez vos remords : tous n'ont pas toujours été vertueux; ils expient. Plaignez-vous de votre abandon. Les sources de la charité ne sont pas taries pour vous.... « — Qui, moi! je m'humilierais? »... — Apôtre de l'égalité, vous honorez bien peu votre doctrine. Ah! quand on ne peut point élever les autres hommes jusqu'à soi, il faut savoir descendre jusqu'à eux. Vous parlez de vous donner la mort : parlez de cette étrange ressource à quelqu'un de ces infortunés qui le sont plus que vous ; il va vous répondre : « Vous n'avez donc jamais vu mourir un chrétien». Est-ce qu'ils ont peur de la mort? Demandez-le à Paul : avec quel sublime enthousiasme va s'échapper de son cœur enivré des saintes espérances, ce mot que l'on admirera dans toutes les langues : « La mort est un gain pour moi : *mori*

lucrum.» Demandez-le à ce François Xavier, invoquant les souffrances, comme un autre les plaisirs ; allant mourir aux extrémités du monde, lui, à qui il a fallu, comme à un autre Alexandre, un autre monde qu'il pût conquérir à la croix. Demandez-le à une madame Elizabeth, debout aux pieds de l'échafaud qui l'attend, à la suite des vingt-trois illustres compagnons de son martyre. Peur de la mort ? Hé bien, oui, le chrétien s'effraie de ses angoisses et de ses horreurs, parce qu'il est homme. Ah ! c'est par-là même qu'il en est plus grand, par-là qu'il en est plus à ma portée. Irai-je admirer un superbe courage qui veut entrer en rivalité avec la divinité même ? une vertu brutale et dure, que je ne peux ni ne dois imiter ? Vous vouliez des leçons de courage, madame ; il vous en fallait encore la définition précise,

après tant de siècles et de traités. Platon, Sénèque, Montesquieu; quoi! tous ces grands philosophes, ils ne peuvent s'entendre? Le lit d'un chrétien m'en apprend plus que leurs doctes écrits. C'est-là que le courage est vraiment cette force de l'âme qui l'élève au-dessus des craintes et des souffrances de la vie, la tient à une égale distance de l'ostentation et de l'abattement, réprime tous les emportemens de la sensibilité, et sait également vivre et mourir.

LE CHEVALIER.

La religion, source unique du vrai courage.

Cette alliance sublime de la force et de la faiblesse, de la vie au sein du trépas, je ne puis la contempler sans admiration; sa seule image me pénètre des plus douces émotions. Vous aviez raison de l'observer, monsieur, on ne sort point d'une semblable école comme l'on y était entré. Ce sont

bien-là tous les caractères du vrai courage. La philosophie elle-même en est convenue : « Les vertus pri-
» vées sont souvent d'autant plus
» sublimes, qu'elles n'aspirent point
» à l'approbation d'autrui, mais seu-
» lement au bon témoignage de soi-
» même (1) ». Ah ! l'héroïsme qu'il nous faut, ce n'est pas cet héroïsme gigantesque, borné à quelques circonstances extraordinaires ; c'est un héroïsme qui n'ait pas besoin d'un champ de bataille ni d'un vaste théâtre, un héroïsme de tous les jours, où je puisse me reconnaître moi-même, et servir à mon tour de modèle. Vrai philosophe ! j'abjure mon erreur, je ne serai plus dupe de ce prétendu courage qui ne consiste qu'en de vains discours, et finit par aller se *tapir bravement sous la tombe*, plutôt

(1) *Nouvelle Héloïse, t. IV, p.* 71.

que d'oser se mesurer avec la douleur. J'embrasse avec transports cette vérité dont vous avez fait luire à mes yeux les premiers rayons. Mais achevez votre ouvrage : cette force supérieure qui laisse si loin derrière elle tous nos sages ; cette vertu, dirai-je, si vulgaire, ou surnaturelle, qui vaut mieux que le courage, dites-moi quelle en est la source. Le principe en est-il ur la terre ?

LE PHILOSOPHE.

Les vertus simples et modestes dont je viens de vous faire admirer le tableau, ne s'y méprennent point. Elles savent bien que ce n'est point ici bas qu'en est la source. La raison, monsieur, ne nous rendrait pas la raison. La sagesse humaine s'efforcerait en vain de nous y conduire ; c'est qu'il y a quelque chose de plus fort que le

courage. — Quoi donc ? — La résignation. Du tems où les écoles du Portique et du Lycée jetaient le plus grand éclat ; ce mot n'était pas connu, non plus que le sentiment qu'il exprime. Pauvre sagesse humaine ! Il a fallu que le christianisme vînt tout rectifier en elle, tout, jusqu'à son langage. L'expérience atteste qu'il est dangereux à l'homme d'être seul. Mais bien loin de soutenir sa faiblesse, la raison et la nature se liguent trop souvent pour l'écraser. Les lois ne le protègent qu'aux dépens de ses droits les plus chers ; la société se vante de le défendre contre les ennemis du dehors, pour le laisser en proie à mille fléaux divers. S'il est malheureux, (et quand cesse-t-il de l'être ?) tout se tait, ou le fuit, ou l'achève. Du haut des cieux, la religion vient, à travers les nuages qu'elle dissipe, découvrir à ses re-

gards le principe, le motif, et le terme des souffrances qu'il endure. Mettant en action les deux plus puissans ressorts du cœur humain, la crainte et l'espérance, c'est son être tout entier qu'elle intéresse à sa cause. A côté de ce malade expirant, dans la personne même de ce pauvre abandonné, elle me fait voir un Dieu auteur, témoin, et juge de ses combats. Ce cadavre, respirant à peine sur le lit de la douleur, elle l'investit de la pourpre sanglante d'un Dieu souffrant et mourant comme lui, pour lui, et avec lui. Cette poussière de la tombe qui l'attend, elle la féconde, elle en fait sortir les germes de l'immortalité.

La religion est à l'âme, ce que l'âme est au corps; elle en est la vie. Celle ci peut être obscurcie par les maladies du corps; de même les passions peuvent altérer, étouffer même les

semences de la religion, mais sans réussir jamais à l'anéantir. C'est un rayon de l'essence divine déposé au fond du cœur de l'homme, attaché à tous les élémens de sa constitution par la main du Dieu qui le fit à son image. Vouloir arracher à l'homme le sentiment religieux, c'est l'attaquer dans les principes mêmes de son être. Et quand par impossible, les idées religieuses ne seraient que des illusions; quelles barbares mains oseraient me ravir un charme qui fait mon bonheur? Quel souffle empoisonné viendrait comme un vent brûlant dessécher ce baume salutaire qui commençait à endormir mes blessures, s'il ne les guérissait pas? Qui me rendra le consolateur puissant qui tient compte des gémissemens de la douleur, l'ami généreux et sensible qui descend de sa majesté suprême pour se rendre petit avec

moi, pour venir *remuer de sa main divine, le chevet* où je repose ; et soutenir ma tête défaillante, le rénumérateur qui m'offre *des torrens* de délices pour quelques épreuves passagères ? O philosophie humaine ! Qu'avez-vous donc à mettre à la place ? — Le suicide !.... Ah ! votre funeste doctrine est pire que celle du néant ; elle est pour moi, l'épée de l'ange placé par la vengeance divine aux portes d'Eden, pour en éloigner nos premiers parens. Vous m'enlevez à ma douleur, pour me plonger dans la tombe ; vous m'arrachez des bras d'un père, pour me jeter aux pieds d'un juge irrité.

Le philosophe avait cessé de parler ; on l'écoutait encore. Madame de Belfort était attendrie ; la surprise, l'admiration, une honte secrette à la vue des erreurs qui l'a-

vaient séduite, un désir vague encore de se rapprocher désormais par sa conduite autant que par sa croyance, d'une doctrine si digne de Dieu et des hommes, agissaient à la fois sur tout son être. Elle ressemblait à un homme qui verrait pour la première fois la lumière. Son cœur était entraîné, son esprit demeurait convaincu. Si quelques objections se présentaient, elle reconnaissait à l'instant qu'elles avaient été prévues, discutées, résolues. Le chevalier paraissait plongé dans une sérieuse méditation.

M. de Montpierre les laissa seuls pour aller sous un bosquet reculé, rendre à Dieu l'hommage accoutumé de ses prières. Le chevalier rompant le silence : voilà donc les hommes que l'on accuse, que l'on persécute comme ennemis de l'humanité, eux qui la divinisent

par leur doctrine , et la consacrent par leurs vertus. Peut-être, madame, nos préventions à nous-mêmes ne nous laissaient voir dans leur profession qu'un ressort adroit dans les mains de la politique, et qui pouvait être remplacé par la philosophie. Elle règne enfin cette philosophie qui doit régénérer le monde en l'éclairant ; elle a élevé son trône sur les débris sanglans du trône et des autels. Le moment est venu d'acquitter ses promesses : que nous a-t-elle rendu jusqu'ici en échange de tout ce qu'elle nous a enlevé ? Madame, il est trop vrai, la nouvelle philosophie est à la sagesse ce que l'hypocrisie est à la vertu. Réparons à-la-fois, et notre erreur, et l'injustice du sort envers ce respectable, ce vrai philosophe. Il me reste encore de la fortune : je veux mettre son existence à l'abri même de la bienfesance. Dé-

terminez la somme, le mode, l'hypothèque. Arrangez cette affaire avec Vaujour (1); et sur-tout qu'il ignore la main d'où lui viendra ce faible hommage de ma vénération.

Le chevalier venait à peine de prononcer ces mots : le bon Jérôme se présente, demandant où est son maître. A son air égaré, à sa voix tremblante, à la pâleur répandue sur son visage, on avait reconnu qu'il allait annoncer une fâcheuse nouvelle. Qu'y a-t-il, demande madame de Belfort avec effroi.

JÉROME.

Le citoyen Dumont, l'agent de la commune, celui-là dont monsieur l'abbé a voulu administrer sa fille à ses derniers momens..., je le

(1) Il paraît que Vaujour est l'intendant du Chevalier.

(*Note de l'éditeur.*)

lui avais bien dit : il n'a pas voulu me croire......

LE CHEVALIER.

Eh bien.

JÉROME.

Il est venu ce matin au logis, accompagné d'un autre citoyen tout aussi méchant que lui contre les prêtres et les nobles; il se dit celui-là *commissaire du Directoire* : ils ont fouillé par-tout, en jurant qu'ils le voulaient mort ou vif, que c'était un *réfractaire*, un *fanatique*; qu'on allait le faire partir, je ne sais où, bien loin dans un pays où il y a des marais qui donnent la peste, des forêts qui ne voient pas le soleil, des bêtes qui dévorent les hommes, et des hommes qui mangent ceux qu'ils rencontrent; là où l'on a déjà envoyé mourir tant de prêtres que l'on n'a pas pu tuer ici. Ne le trouvant pas, ils ont dit en s'en allant : nous

sommes bien sûrs qu'il est au château : nous ferons d'une pierre deux coups » ; et ils ajoutaient qu'ils allaient mettre la loi à exécution, une loi *des ôtages* qui regarde Madame, à ce qu'ils ont dit ; et cela parceque le batelier qui passe le bac, a été blessé par un homme que l'on ne connaît pas. Ils appellent cela depuis plus de sèpt ans, *une grande conjuration découverte.*

Mme. DE BELFORT (*Athanasie*).

Une loi des ôtages! Et ils m'ont nommée! Nous sommes retombés aux jours de la terreur! — Dites-moi, Jérôme, qui est-ce qui peut avoir donné lieu à l'application qui m'en est faite?

LE CHEVALIER.

L'injustice a-t-elle besoin d'occasions ou de prétextes pour colorer ses crimes?

JÉROME.

Voici ce que l'on racontait hier soir, comme je revenais des champs. Un jeune homme traversait la rivière à cheval, pour se rendre, disait-il, au château de madame la comtesse de Belfort. Il était dans le bac. Au moment d'arriver, le cheval ombrageux, sans doute, s'est effrayé des saules qui sont sur le bord : il s'est cabré, a blessé à la cuisse le batelier qui voulait le retenir. Celui-ci a crié au secours : le cavalier s'est jeté dans l'eau : on accourait, on menaçait de lui fermer le passage; il a piqué des deux et a disparu. M. Dumont s'est mis à sa recherche : il veut que ce soit le fils de Madame, émigré, un grand garçon bien fait, de dix-huit à dix-neuf ans. Pour dire cela, il suffit que vous soyez la Dame du lieu.

Mme. DE BELFORT. (*Athanasie.*)

Dieu! si cela était vrai ! Jérôme, retourne au château, informe-toi. Ciel ! ne m'abandonne pas. Quel moment il aurait pris pour revoir sa malheureuse mère !

LE CHEVALIER.

Ne nous désespérons pas, madame ; l'épreuve serait cruelle, mais la Providence viendra à notre secours. Comptez sur mes services. J'ai des amis, de l'or, tout est à vous.

Apercevant M. de Montpierre revenant, elle court à lui : fuyez, s'écrie-t-elle : vous et moi nous sommes menacés.

Jérôme s'était élancé au-devant du philosophe, et en lui serrant les mains, les yeux baignés de pleurs, il répétait ses justes sujets d'alarmes.

LE PHILOSOPHE (*d'une voix calme*).

Ma présence ne manquerait pas de compromettre l'hôte généreux qui m'offrait un asyle, devenu très-incertain. Je bénis la Providence de m'avoir jugé digne de souffrir. Permettez que je m'éloigne.

LE CHEVALIER.

Où donc irez-vous ?

LE PHILOSOPHE.

Au-devant de ceux qui me cherchent.

Et il se met en marche.

Madame de Belfort s'était laissé tomber sur un banc de gazon. Son cœur était déchiré. Jérôme pleurait. Le chevalier, d'abord pensif et rêveur, serrant affectueusement la main du philosophe, levait les yeux au ciel; et laisse échapper ces mots : L'exil, la déportation! à son âge! où encore, et pour quel crime?

crime ? — Le philosophe le consolait : « L'exil n'a rien de redoutable : le chrétien est par-tout dans sa patrie.... Mon âge ! J'en aurai moins long-tems à souffrir ; toujours serai-je plus heureux encore et plus riche que le maître qui *n'avait pas une pierre où reposer sa tête* ».

Il touchait à la grille donnant sur la route : le chevalier refusait de l'ouvrir ; il prenait sur soi tous les événemens. L'officier municipal Dumont, se présente avec le commissaire du pouvoir exécutif. Après une visite infructueuse faite au château, informés que madame de Belfort était à la terre du chevalier de Barm..., ils s'étaient empressés de s'y rendre pour mettre en effet à exécution la loi des ôtages sur la personne et sur les biens de madame de Belfort. Elle était déclarée responsable de l'ap-

parution d'un étranger dans ces cantons, d'une peur qu'avait eue un cheval ombrageux, et d'un accident, malheureux en soi, mais indifférent pour la chose publique. Mais le batelier était un *patriote*, madame de Belfort était une *ci-devant;* la loi existait, et c'était à Dumont qu'en était confiée l'exécution !

Il court signifier à madame de Belfort sa mission, et n'épargne aucun des termes propres à la lui rendre pénible. Il a même la barbare adresse de lui faire entendre que l'étranger qui a blessé *un des meilleurs patriotes* de la commune, on a de fortes raisons de croire que c'est son fils, qu'on peut s'en reposer sur lui du soin de le découvrir, qu'il en a trouvé bien d'autres, et que le jeune Belford ne lui échappera pas plus que tels et tels aristocrates *àqui il a fait mordre la poussière.*

La malheureuse mère restait anéantie. Ses yeux étaient égarés, ses pleurs, ses lèvres tremblantes, son visage pâle, tout son corps immobile. Dumont n'avait plus rien à faire auprès d'elle, son cœur et ses principes ne lui permettaient pas d'être humain; il la quitte, la laissant dans cet état de stupeur, dangereux même pour sa vie. Revenant un moment après : Songez bien, lui dit-il, que demain, dans la matinée au plus tard, vous devez être rendue dans la commune pour demeurer sous ma surveillance. Enfin il s'en va. M. de Montpierre se présente à sa rencontre.

A l'aspect du vénérable prêtre, Dumont éprouve une secrète jouissance. L'image de sa fille mourante, recevant de lui les dernières consolations, aurait adouci une âme moins féroce; elle ne fait que l'irriter en lui rappelant la perte qu'il

en a faite. Il nomme l'ecclésiastique, l'accuse au commissaire qui lui ordonne de le suivre.

Le chevalier avait peine à contenir ses transports. Le philosophe, d'une voix émue par la reconnaissance, mais affermie par la plus courageuse résignation : Souvenez-vous, lui dit-il, de notre entretien. Je ne l'oublierai jamais, répond le chevalier en se jetant dans ses bras. —Le commissaire lui-même parut un moment attendri.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, monsieur, il faut nous séparer, pour toujours peut-être ! Dites à votre respectable amie que je vous quitte tous les deux, pénétré de vos bontés.

Les apprêts du voyage ne furent pas longs. Au moment de monter dans le misérable chariot, qui allait le traîner à Rochefort pour y attendre, avec tant d'autres victi-

mes, le départ... pour la mort, le bon Jérôme arrive ; il se précipite aux pieds du philosophe qui le relève en l'embrassant ; l'honnête paysan trouva moyen de lui glisser dans la main, sans être aperçu, une bourse assez forte, dont le chevalier l'avait chargé pour lui, comme un à-compte des nouveaux bienfaits qu'il lui destinait.

Les pressentimens de madame de Belfort ne l'avaient pas trompée. La nuit avançait : elle était allée prendre quelque repos à la fin d'une journée aussi orageuse. Les deux entretiens si analogues à sa situation présente se retraçaient à sa pensée, et se fortifiaient des réflexions nouvelles et des touchans souvenirs dont son esprit était plein ; ils y ranimaient avec plus de force les émotions tour-à-tour énergiques et douces que la voix du philosophe y avait fait naître,

comme une agréable harmonie flatte plus délicieusement l'oreille, quand elle est entendue de loin. A mesure qu'elle les méditait, elle en découvrait de plus en plus l'incontestable vérité, et s'étonnait d'avoir été si long-tems sans connaître cette source féconde de lumières et de jouissances que le pieux ecclésiastique venait d'ouvrir à ses yeux. Faite pour suivre et pour chérir la vertu, elle sentait qu'elle s'était égarée à sa poursuite, et qu'elle n'avait saisi à sa place qu'un vain fantôme. Une puissance inconnue lui semblait se répandre dans tout son être, relever ses sens abattus, aggrandir son courage par la direction nouvelle qu'elle lui imprimait, et l'investir d'une force égale aux attaques dont elle se voyait menacée.

Le chevalier pénètre dans son appartement; il venait la préparer

à la réception du jeune étranger qui demandait à lui parler. — Madame de Belfort n'en saurait plus douter. Son cœur partagé entre la joie de revoir, après une si longue absence, un fils si cher, et la crainte des dangers aúxquels il va se trouver exposé, a peine à soutenir la lutte des sentimens divers qui l'agitent. La nature est trop faible pour tant de combats ; la force nouvelle qui l'anime et la soutient, l'empêchera d'y succomber. L'impatient jeune homme s'est élancé dans ses bras. — Ma mère ! s'est-il écrié ; et la parole expire sur ses lèvres tremblantes ; sa voix a passé dans l'âme de la plus tendre mère ; de ses mains il presse les siennes ; ses yeux inondent son visage des plus douces larmes, il est baigné des siennes ; un seul moment, tout amer qu'il est encore, a réparé des siècles d'absence et de tourment.

Après l'aventure du bateau, le jeune Belford voulant échapper aux poursuites, s'était livré à l'impétuosité de son cheval. Il se trouvait enfoncé dans une forêt, qu'il avait bien reconnue pour être la forêt de Senart; mais la nuit déjà avancée, de sombres nuages grossissant à chaque instant, et couvrant bientôt tout l'horizon, les nombreux détours dans lesquels il s'était égaré, l'extrême lassitude de son cheval, après un voyage de deux cents lieues; tout cela le détermina à attendre au pied d'un arbre l'arrivée du jour : une pluie affreuse avait tombé toute la nuit. Le lendemain, il avait continué d'errer dans l'étendue de la forêt, jusques vers la moitié du jour où il avait rencontré un bûcheron de qui il avait appris enfin la route pour arriver au village, puis au château de. . . . . Il y était arrivé

vers les cinq heures après midi; et sur la nouvelle de la visite qui y avait été faite dans la matinée de ce même jour, sur l'avis qu'il y avait reçu des dangers personnels où il se trouvait, n'osant se reposer nulle part, quoiqu'exténué de fatigue et de faim, il s'était rendu sans différer à la terre du chevalier de Barm...., dont il connaissait l'amitié pour sa famille. Du reste, il avait pris, antérieurement même à son retour en France, les plus sages précautions pour justifier aux yeux de la loi son retour dans sa patrie.

Ces précautions ne parurent au chevalier rien moins que rassurantes, à l'époque où l'on se trouvait. Il s'étonnait qu'il n'eût pas eu d'autre accident fâcheux que celui de la veille; mais c'en était assez pour justifier toutes ses alarmes.

Sa terre n'était éloignée du

château de madame de Belfort que de quatre lieues. Le jeune *émigré* avait parcouru toute entière la route qui y conduisait ; comment n'avait-il pas été rencontré par le féroce Dumont ? Il s'était montré au château ; était-on bien assuré de la fidélité des domestiques, et surtout de leur discrétion ? n'avait-on pas à redouter des visites nouvelles dans l'une et dans l'autre terre ?

Le chevalier ouvrit l'avis que le fils de madame de Belfort se transportât sans aucun délai chez un de ses amis, habitant un département voisin, et qu'il y vécût dans la plus profonde retraite, jusqu'à ce que des démarches, dont il croyait pouvait garantir le succès, ou des événemens imprévus rendissent inutile l'excès même des précautions.

L'avis du chevalier de Barm...fut adopté et mis sur-le-champ à exécution, malgré les répugnances du

jeune homme. Quitter si précipitamment une mère si digne de tous ses hommages, et dont la santé, attaquée par des assauts si brusques et si multipliés, aurait surtout besoin de tous les soins de la tendresse filiale!

L'infortunée mère sentait trop bien la justesse de l'observation; et cela même devait rendre la séparation plus douloureuse. Hélas! Que va-t-elle retrouver à sa place? Des geoliers, et Dumont à leur tête. — La religion l'élève au-dessus de cette pensée: et le cœur plein de sombres pressentimens; elle s'arrache des bras de son fils, qui s'éloigne en pleurant.

En effet, à peine madame de Belfort se fut-elle rendue le lendemain dans sa maison, où l'attendait l'agent de la commune, pour y donner ses ordres; que tout-à-coup un abattement universel se

répand dans ses membres : une fièvre violente se déclare au milieu des symptômes les plus alarmans. Le mal venait de loin. Depuis la catastrophe de son mari et de l'aîné de ses enfans, une langueur secrète la consumait, dépravait son sang, avait considérablement altéré sa santé, et pour la jeter dans une maladie mortelle, n'avait pas besoin d'aussi violentes secousses.

Le chirurgien est appellé, il se rend aussitôt.

Mme. DE BELFORT (*l'apercevant*).

Le batelier blessé avant-hier par ce jeune homme, vous l'avez vu, comment va-t-il? — En même tems de grosses larmes roulaient sous ses paupières. Le chirurgien reste muet.

DUMONT.

Bien entendu que c'est vous, citoyenne, qui payerez les frais.

MADAME DE BELFORT.

De tout mon cœur, monsieur.

Et

Et s'adressant au chirurgien : Regnier, j'ai le tems d'être malade ; allez donner vos soins au batelier.

Regnier obéit : son cœur était gonflé de soupirs. Il sort, entraînant Dumont sous le prétexte que la malade a besoin de repos.

DUMONT (*A part*).

Elle s'interesse bien vivement à ce batelier. Il n'est pas naturel que des aristocrates soient si tendres. (*Haut*) N'est-ce pas, citoyen Regnier, que c'est son fils à qui est arrivée l'aventure du cheval ?

— Regnier interdit, n'ose ni avouer ni dissimuler, et son silence confirme tous les soupçons du cruel agent.

Regnier de retour au château : tout va bien, madame ; à peine y avait-il une légère contusion : il n'y paraît déjà plus.

MADAME DE BELFORT (*Athanasie*).

Vous êtes honnête homme,

monsieur, je vous demande à ce titre une grâce : promettez-moi de m'avertir du moment où vous remarquerez un danger pressant. Point de fausse délicatesse.

REGNIER.

Rassurez-vous, madame ; pour le moment il n'y en a point.

MADAME DE BELFORT (*Athanasie*).

Vous manquez déjà de confiance : la maladie est mortelle.

Regnier ne répond que par ses pleurs.

MADAME DE BELFORT (*Athanasie*).

Dites-moi seulement si elle sera longue, et quel en est le caractère.

Le calme avec lequel ces paroles étaient proférées, l'air de dignité qui perçait à travers la langueur et les teintes livides dont la maladie avait déjà marqué ses traits, un rayon de joie surnatu-

relle, brillant dans ses yeux attendant la réponse, tout cela jetait l'honnête chirurgien dans une surprise mêlée de respect et d'admiration.

Il est possible, répond Regnier, que ce soit une fièvre putride : trouvez bon que j'en confère avec le docteur N.... que j'ai fait instruire de votre état.

MADAME DE BELFORT (*Athanasie*).

Je vous en remercie, mais je réclame un autre service. Il y a des médecins plus nécessaires : vous m'entendez ; votre profession vous met à même d'en connaître, et tels que vous croyez bien que je les désire dans les nouvelles dipositions où la Providence m'a mise.

Regnier le lui promit.

L'étonnement était général. Quel contraste! Jusque-là si sévère dans ses commandemens, si impatiente

à la plus légère attaque de la douleur, si éloignée de tous les principes religieux, affectant même de les dédaigner, sous le prétexte qu'il suffisait d'être *une honnête femme*; aujourdhui, à la veille de dire un éternel adieu à la vie, à tout ce qui doit la lui rendre chère encore, sous le poids d'aussi amères douleurs, une sérénité inaltérable, une douceur angélique, une résignation parfaitè! Ce changement est admirable, s'écriait le vieil Augustin, le père nourricier de ses enfans. Qui aurait pu s'y attendre! Madame est devenue *dévote*, disait une jeune femme de chambre, imbue, par des lectures frivoles ou impies, de toutes les opinions du jour; voyons jusqu'où elle soutiendra la gageûre.

Madame de Belfort appelle tous ses domestiques. Quand elle les vit auprès de son lit: Ma vie, leur dit-

elle d'une voix entrecoupée, a été jusqu'ici dissipée et toute mondaine. Les raisonnemens d'une fausse sagesse égaraient mon cœur et trompaient mon esprit. La vérité a dessillé mes yeux. Mes amis, quelques-uns de vous peut-être ont partagé mes illusions ; qu'ils me pardonnent, et sur-tout qu'ils oublient les dangereux exemples que j'ai pu leur donner.

Tous sanglotaient. Augustin levait les yeux et les mains au ciel, en le priant de conserver les jours de sa bonne maîtresse. « Qu'est-» ce que son fils allait devenir ? » demandait le bon vieillard. Ce mot entendu de madame de Belford avait retenti jusqu'à son cœur et déchirait toutes ses blessures. Un frisson violent, accompagné d'une sueur froide et de défaillances, fit craindre qu'elle n'expirât.

Le jour suivant, après une nuit

très-orageuse, le médecin arriva de Paris. Sa déclaration justifia l'avis du chirurgien sur le danger, comme sur la nature de la maladie, et sur les remèdes administrés par lui. « Ce qui me donne pourtant une ombre d'espoir, ajouta-t-il, c'est ce prodigieux courage où je la vois; elle en était bien loin dans la maladie qu'elle fit en 1793, à la suite de la mort de son mari; c'était du désespoir ». — Et il défendit de laisser entrer personne.

Sur le soir, Regnier se présente; il n'était pas seul. Un léger sommeil avait calmé les transports de la fièvre.

MADAME DE BELFORT (*à l'étranger*).

Homme de Dieu, puis-je espérer de n'avoir pas compromis votre sûreté?

L'ECCLÉSIASTIQUE.

La Providence a veillé sur mes

jours : déguisé sous cet habit de jardinier, j'ai pu remplir mon ministère.

MADAME DE BELFORT.

Le ciel vous en récompensera.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Il le fait déjà, en m'accordant le bonheur d'être utile.--Il ne quitte la malade qu'aprés lui avoir promis de revenir la voir.

L'ami du chevalier de Barm. . . n'avait accueilli le jeune Belfort qu'à la condition de ne pas sortir, sous quelque prétexte que ce fût, de l'asile solitaire où il l'avait reçu. Le jeune homme qui joignait à l'ardeur de son âge une sensibilité impétueuse, se lassa bientôt d'une retraite qui l'enfermait vivant dans un tombeau. Tourmenté d'une inquiétude vague dont il aurait eu peine à démêler l'objet, il s'échappe brusquement de sa prison, et arrive au

château. Déjà il en a traversé les cours, son pied touche à l'escalier qui mène à l'appartement de sa mère : on l'arrête pour l'informer de son état, on combat son empressement par la défense du médecin. Vains efforts ! plus le danger est certain, plus il est avide de la voir; il la voit pâle, les yeux éteints, les lèvres flétries, serrant affectueusement dans ses mains l'image auguste dont le christianisme a fait le signe du salut. L'infortuné jeune homme est à genoux aux pieds du lit; il s'en relève un moment après avec le délire de la douleur, saisit une des mains, y colle sa bouche, et la couvre de baisers et de larmes. On s'était élancé sur ses pas, on veut l'arracher à ce lugubre spectacle. Madame de Belfort était évanouie; on la croit morte. Son fils s'écrie, il la rappelle, il s'accuse, il se condamne; c'est lui, c'est sa fougueuse tendresse qui a préci-

pité sa mère dans la tombe, il va se réunir à elle. On l'entraîne. Regnier assure que la malade respire encore; mais que l'émotion dont l'a frappée une scène aussi violente peut hâter le terme de sa vie: Augustin embrasse les genoux de Belfort, le console en pleurant avec lui, cherche à rendre à ce cœur désolé l'espérance qu'il n'avait pas lui-même, lui parle de ses propres dangers: « Si Dumont le savait là! .... »

Avant la fin du jour, tout le village était informé de l'événement; Dumont avait été des premiers à l'apprendre; et sur-le-champ, se faisant accompagner d'officiers municipaux et de force armée, il se transporte au château, et, au nom de la loi, arrête le jeune homme, comme *émigré*.

Il n'y avait pas moyen de conjurer l'orage: tout ce que l'on put

gagner de Dumont, ce fut de ne point porter, ainsi qu'il le disait, à madame de Belfort, le procès-verbal de l'arrestation de son fils. Belfort présentait ses passeports. — « Ils pouvaient être faux ». Il alléguait des lois qui exceptaient les jeunes gens sortis de France pour leur éducation ; Dumont répondait avec un souris amer, que « les décrets du 19 fructidor n'ayant probablement pas été publiés dans l'armée de Condé, il n'était pas surprenant que Monsieur de Belfort les ignorât ; qu'en tous cas, il ferait valoir ses droits par devers la commission militaire. »

Belfort frémissait de rage : il s'emportait en menaces, en imprécations : il demandait à voir sa mère pour la dernière fois. On se saisit de sa personne ; il est traîné à Paris, où il est jeté en prison.

Quelques précautions que l'on eût prises pour cacher à madame de Belfort les détails de l'enlèvement de

son fils, il était difficile qu'elle les ignorât tous. Durant l'ardeur de la fièvre, son nom errait sur ses lèvres; il semblait être présent à ses yeux; elle lui parlait de son père, de son frère égorgés; mais en le conjurant de pardonner à ses bourreaux; elle voyait ses transports à l'aspect de sa mère souffrante, elle entendait les cris convulsifs échappés de sa poitrine, ses sanglots et ses gémissemens, lorsqu'on l'avait arraché d'auprès d'elle. « Pourquoi l'avait-elle revue (avait-elle demandé dans un moment où elle était calme)! pourquoi ne le revoyait-elle plus? Mon fils, c'est l'unique qui me reste. Une mère n'a-t-elle plus le droit de bénir son fils à ses derniers momens »? — Et l'indiscrète confiance de la femme-de-chambre avait révélé une partie du fatal secret. « O mon Dieu! avait dit aussitôt la malade; encore cette

épreuve, elle est terrible : mais que votre volonté soit faite. »

Le ministre de la religion survenant quelques momens après, toujours introduit par l'honnête Regnier, elle se trouva si mal, qu'il hésitait de lui parler. Madame de Belfort s'en aperçut, l'encouragea; et se sentant une extrême faiblesse, témoigna le désir de recevoir le sceau de la réconciliation. Le ministre la bénit, l'absout, et, telle que le généreux athlète se préparait au combat, en fesant couler de l'huile sur ses membres, il la fortifie contre les laborieuses angoisses de la mort, en imprimant l'onction sainte sur chacune des parties de son corps. Ses puissantes exhortations, les prières de la liturgie sacrée, le simple, mais touchant appareil, au milieu duquel la religion et son divin auteur descendent sur l'autel et jusques dans le cœur du chrétien, la

pénétrant de recueillement et d'amour, mêlaient à la lie du calice quelque chose de céleste, qui en corrigeait l'amertume et répandait dans son âme un baume de vie. Dans la personne du pontife, elle croyait voir, entendre encore son vertueux philosophe développer la sublime théorie des souffrances ; et cette illusion augmentait encore son courage.

Plusieurs jours se passèrent dans une alternative où la crainte et l'espérance se succédaient tour à tour. La malade seule, étrangère à ce flux et reflux d'opinions contraires, confondait tous ses sentimens, toutes ses pensées dans un objet unique, la volonté absolue du Dieu arbitre souverain de la vie et de la mort. Le mal ne paraissant point augmenter ; le médecin en tirait un augure plus favorable. La nature dénouait insensiblement les liens qu'ailleurs

elle brise d'un seul coup. C'était une lente agonie, durant laquelle la Providence voulait, en l'épurant elle-même, manifester dans sa personne l'héroïsme du courage chrétien.

Dans un moment où Regnier, plein de cet espoir, en témoignait sa joie à madame de Belfort, « Je voudrais, lui dit-elle, voir Dumont. Croyez-vous qu'il refusât cette grace à une femme mourante, si vous la lui demandiez pour moi »? — Regnier restait interdit ; il ne pouvait pénétrer le motif d'une résolution aussi extraordinaire. Son implacable ennemi, le bourreau de sa famille, le spoliateur de ses biens, qui s'apprêtait à en teindre les derniers lambeaux du sang du dernier de ses fils!... Madame de Belfort insiste ; Regnier obéit. En sortant, il informe les gens du château de l'objet de son départ, tant pour ne pas la laisser seule, que pour com-

muniquer l'étonnement où le jetait une semblable mission.

Dumont, après une assez longue résistance, avait consenti à se rendre. Un murmure d'indignation et d'effroi annonce son arrivée : on se presse sur ses pas, on entre avec lui dans l'appartement de la malade; on entoure son lit : elle l'aperçoit, le reconnaît, le fait asseoir auprès d'elle, et se soulevant avec effort, « Monsieur, dit-elle, vous m'avez » fait bien du mal; je vais mourir; » mon fils peut-être aussi...; mais » je meurs chrétienne, je vous par» donne ». Sa voix était ferme, une dignité imposante respirait dans ses regards, et s'y mêlait à une douceur céleste. Nulle altération dans les traits du visage, le ton des chairs s'était ranimé; et, à la pâleur près, on n'eût pu soupçonner qu'elle touchât à son dernier moment. Madame de Belfort continuant :

« Mes amis, je vous quitte pour une meilleure patrie. Si mon fils vit encore, rendez-lui les vœux et les bénédictions de sa mère. S'il est mort..., le père des miséricordes l'aura sans doute reçu dans son sein; je vais l'y joindre. »

Tous fondaient en larmes. Augustin, le bon Augustin, disait dans son cœur : Que le ciel nous le conserve cet enfant, ce fils de notre respectable maîtresse; nous l'avons nourri dans son enfance, nous le nourrirons encore dans notre vieillesse. Dumont lui-même se sent ému, attendri; il s'efforce en vain de cacher ses pleurs, lorsqu'à la fin il s'écrie : Tant de générosité m'accable; vivez, madame, recevez mes regrets, mon repentir et mes services.

Il s'échappe comme l'éclair, vole à Paris, se rend à la prison du jeune Belford. En ce moment il était avec

le chevalier de Barm... Furieux à son aspect, le jeune homme s'emporte en reproches.-Achevez, monsieur, lui dit Dumont avec calme, mon cœur m'en fait de bien plus vifs.... Je viens concerter avec vous les moyens de réparer mes torts ».
—LE CHEVALIER DE BARM... : Vous trouverez les choses fort avancées; les moyens de défense légitimes que monsieur de Belfort a pu alléguer contre vos inculpations, les amis que j'ai fait agir, ont réussi. Sa vie, sa liberté, sa fortune, sont sauvés. — Et c'est à vous, digne et généreux ami, que je les dois, s'écrie Belford, avec l'accent de l'enthousiasme et de la reconnaissance; et il tombe aux pieds du chevalier de Barm..., qui l'embrasse.

DUMONT : le ciel ne m'avait pas jugé digne de cette bonne action; mais il me laisse les moyens de satisfaire à la justice que je vous

dois, en vous restituant les biens dont je vous ai dépouillé. — Le chevalier et Belford se regardaient avec étonnement. Dumont continuant : Votre respectable mère pardonne à ses derniers momens ; serez-vous, monsieur, plus inflexible qu'elle ? — Ma mère! s'écrie le jeune homme avec transport, elle n'est plus! . . . Barbare, c'est vous. . . . Et il tombe évanoui dans les bras du Chevalier.

Dumont : Mes remords n'expieront pas mon crime ; mais ils m'en puniront. (Au Chevalier) Il est une autre victime, à qui j'ai peut-être aussi donné la mort, le respectable éclésiastique dont j'ai provoqué la déportation. J'ai été envers lui, ingrat, cruel : c'est l'impiété qui m'a poussé dans cet abîme ; instruisez-moi, s'il en est tems encore, je ne veux plus vivre que pour mériter votre estime.

Belford, revenu à lui : Que je la voie encore. O ma mère, je ne te survivrai pas ! Allons, peut-être ses yeux s'ouvriront-ils encore sur son malheureux fils !

Dumont amène une voiture ; il a eu soin de choisir la plus légère, la mieux attelée : tous trois s'y jettent. Belford arrose de ses pleurs les mains du chevalier qui le console : Dumont, placé vis-à-vis, est plongé dans un silence morne ; les yeux baissés, craignant de rencontrer ceux de Belford. De tems en tems celui-ci demandait si l'on arriverait bientôt, et des sanglots convulsifs revenaient étouffer sa poitrine. A la fin, il aperçoit et reconnaît les longues avenues du château ; et se laisse tomber en soupirant sur le Chevalier qui le soutient, et l'amène en cet état jusqu'à l'appartement de sa mère.

Immédiatement après le départ

de Dumont, elle avait été saisie d'une faiblesse qui lui avait ôté l'usage de ses sens. A peine les avait-elle recouvrés, qu'elle avait demandé que l'on récitât les dernières prières; elle les avait suivies avec une présence d'esprit admirable. L'artère fugitive indiquait l'approche de la mort, lorsque son fils arrive. Debout auprès d'elle, immobile, l'œil fixe et sec, il voudrait parler, il ne trouve point de voix. Sa mère l'a vu : elle a reconnu à ses côtés le Chevalier et Dumont, l'un et l'autre en pleurs. Elle porte sur tous les trois ses yeux où se peignent la tendresse, la reconnaissance et la bonté ; une de ses mains va chercher les mains de son fils ; il tombe à genoux, elle la pose sur sa tête ; ses lèvres s'entrouvent pour lui donner la bénédiction qu'il implore ; elle dit : Mon fils !... Mon Dieu !... et meurt.

Je n'essaierai point de peindre la douleur du jeune homme; et moi aussi, à peu près au même âge, j'eus à pleurer sur le corps de mon père, expirant à mes yeux, dans mes bras; et j'éprouve encore, après vingt années, que de tels sentimens ne peuvent se rendre.

Le chevalier de Barm.... entraîna le jeune Belfort dans sa terre, où il lui prodigua les soins de la plus généreuse amitié. « Mon jeune ami, lui disait-il souvent, après s'être fait raconter les détails des derniers momens de madame de Belford, vous pleurez la plus tendre des mères et la plus courageuse des femmes; et nous ne saurions donner trop de regrets à sa mémoire. Le principe de ses vertus ne lui vient point de la nature ni d'une vaine sagesse qui n'a de force qu'en spéculation. Ici même, le souvenir m'en sera toujours cher,

votre mère et moi avons recueilli de la bouche du plus respectable des hommes, les leçons d'une toute autre philosophie, la seule qui inspire le vrai courage, la seule qui sache accorder les actions avec la doctrine, la seule enfin qui mène au bonheur.

Les premiers transports de la douleur commençaient à se calmer; Belfort s'approchant du Chevalier; vous me parlez souvent, lui dit-il, de votre cher philosophe, et du dernier entretien que vous eutes ensemble.

Le Chevalier : Votre demande pouvait venir plus à propos. J'achève de le transcrire : je peux vous en confier la copie.

Au même instant, un domestique apporte au Chevalier, une lettre, qu'il ouvre avec empressement; elle était de l'abbé de Montpierre. Après avoir exprimé à son aimable bienfai-

teur sa reconnaissance dans les termes les plus touchans, il lui donnait, sans amertume et sans se permettre aucune plainte, la relation de son voyage jusqu'à Rochefort, des traitemens divers qu'il avait essuyés sur la route, de sa détention à bord du corsaire *Le....* Cet exposé simple ne contenait rien qui ne se retrouve dans la relation, depuis rendue publique, des deux cent quatre-vingt-huit prêtres détenus à la rade de Rochefort, en attendant le transport pour la Guyane. Toute la France la connait; elle y a vu, d'un côté, tous les rafinemens d'une persécution qui sut encore enchérir sur celle des Joseph Lebon et des Carrier; de l'autre, les prodiges d'une résignation supérieure à toutes les épreuves.

Le chevalier répondit à cette lettre par l'envoi d'une somme d'argent que l'abbé de Montpierre

distribua entre ses compagnons de captivité. Dumont avait voulu être de moitié avec lui dans cet envoi. Il travaillait à obtenir le rappel du respectable ecclésiastique, lorsque l'immortelle journée du 18 brumaire, rompant les fers de toute la France, le rendit à la liberté, à l'amitié du chevalier de Barmont, aux vœux du fidèle Jérôme, aux instances du jeune Belford pour se mettre sous sa conduite, et succéder à tous les sentimens dont sa mère avait été pénétrée pour ses vertus.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

Des Entretiens sur le courage philosophique opposé au courage religieux.

La passion du jeu.
La colère.
L'abus des plaisirs des sens.
L'ennui ou le dégoût de la vie.
L'envie.
Terreurs et découragement à la suite de grands crimes.

2°. *Ceux qui tiennent à des principes réputés nobles et généreux.*

L'amour.
Le sentiment de l'humiliation.
Le chagrin produit par les revers de fortune.
Le faux patriotisme.

3°. *Autorités.*

Exemples modernes.
Exemples pris dans l'antiquité.
Caton, Brutus, Cassius.

Ravages du suicide.
N'y-a-il en général que les gens de bien qui se tuent ?
Du suicide dans les républiques.
Du suicide dans les monarchies.
Vrai point de vue de la question. Du courage et du sang-froid dans le suicide.
Discussion par le raisonnement.

de milord Edouard contre le suicide. Faiblesse concertée de cette réponse.

M. de L.... de S.... *dans sa* Philosophie de la Nature.

Encyclopédie *au mot* suicide.

Le livre du système de la nature.

I. *Principes généraux contre le suicide.*

Ière. Objection. *Chercher son bien, et fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature.* (J. J. Rousseau).

Réponse. *De ce qui est bien, de ce qui est mal; en quoi consiste le droit de la nature. Opinion des diverses écoles.*

IIe. Objection. *Puisque Dieu m'a donné la vie, j'en puis disposer comme d'un bien qui m'appartient.* (J. J. Rousseau).

Réponse.

IIIe. *Classe d'objections. Argumens de J. J. Rousseau, tirés de l'immortalité de l'âme,*

Du peu d'importance de la vie,

Des misères humaines,

De la conduite même du sage :

D'où il conclut : que le suicide est *un hommage rendu aux droits de la divinité.*

—ᵉ. OBJECTION DE MONTESQUIEU, *tirée de la nature même de la vie considérée comme un bienfait de Dieu,*

De l'économie de l'univers,

De l'ordre social.

RÉPONSES. *Conséquences du suicide pour une autre vie.*

Sa rébellion contre la suprême domination que Dieu exerce sur ses créatures.

Son ingratitude envers Dieu, auteur de la vie; comment il faut envisager la vie humaine.

Sa révolte contre les devoirs de la morale et contre tous les sentimens de la nature qui nous attachent à la vie.

Uniformité des décrets des législations humaines contre le suicide.

Esprit de ces législations.

Le suicide viole également les lois de la société.

II. *Principes et objections particulières.*

Ière. OBJECTION. *La vie est un mal: donc, on peut s'en affranchir.*

RÉPONSE.

COMPARAISONS *tirées des opérations de la chirurgie,*

D'un vêtement incommode.

Combien elles sont fausses.

IIe. OBJECTION. *De la pratique du sage, pour qui la vie est une mort continuelle.*

RÉPONSE.

COMPARAISONS *tirées des mœurs du sauvage.*

IIIe. OBJECTION. *Les souffrances sont un ordre du ciel pour quitter la vie;* d'où J. J. Rousseau conclut, que le suicide est *un acte d'obéissance aux volontés de Dieu même.*

RÉPONSE. *Vrai caractère des souffrances dans le langage de la saine philosophie.*

Des maux physiques, appelés incurables Pertes de biens, infirmités, etc. Et lorsqu'ils le sont réellement, peuvent-ils légitimer le suicide?

Des souffrances morales, des passions.

De ces maladies diverses, parvenues à leur dernier degré.

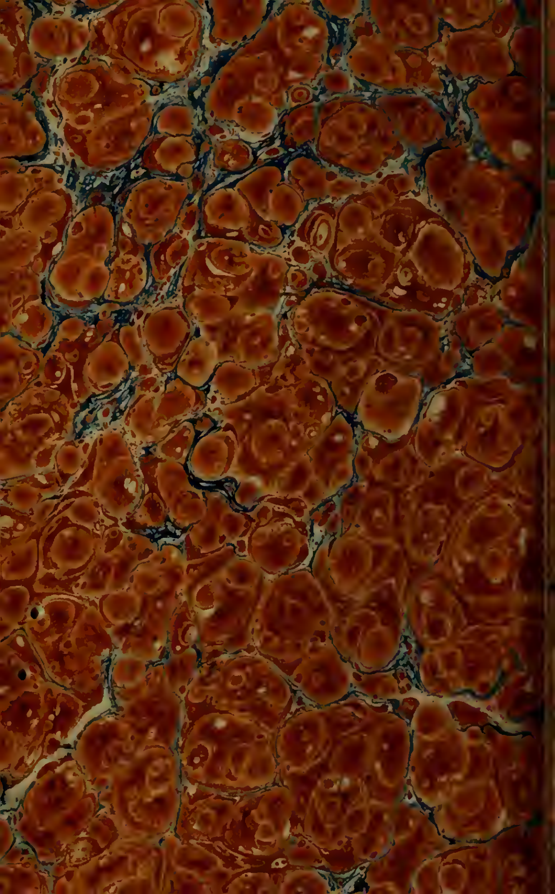
Vrai caractère des souffrances, encore dans le langage de la raison.

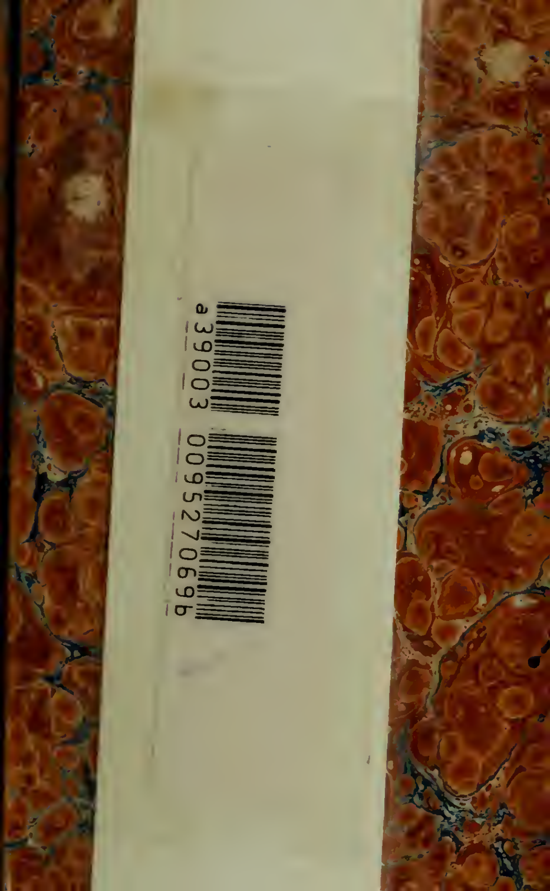
Les derniers momens de l'héroïne chrétienne.

Doctrine mise en action.

La scène se passe dans une campagne aux environs de Paris, sur la fin de l'an 7, correspondante à l'été de 1799.

Fin de la Table analytique.




a39003 009527069b

